

GERBES
D'AUTOMNE

The book cover is highly decorative, featuring a dense pattern of stylized vines, leaves, and flowers. The central text is framed by a horizontal line, and the overall design is symmetrical and intricate.

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION LAVAL

Droits réservés. Canada 1928. Copyright U. S. A. 1928
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée, Montréal

N. 623 B.

GERBES D'AUTOMNE

MARJOLAINE

GERBES D'AUTOMNE



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
430, Rue Saint Gabriel, 430
1928

A mes fidèles lectrices qui ont instamment demandé la publication de ce volume, je dédie ces pages.

MARJOLAINE.



LE SOURIRE MATERNEL.

IL y a de cela bien des mois, une jeune femme m'écrivait une lettre exquise de laquelle se dégageait un parfum de bonté et de générosité qui vint mettre un rayon délicieux dans mon courrier.

Je savourai les pages qui me révélaient l'âme charmante de cette correspondante inconnue, en me découvrant la sagesse et la profondeur des idées qui élargissaient son horizon et haussaient son cœur. J'admirai l'ambition de cette jeune maman qui voulait tracer à ses fils un sillon lumineux à travers les ronces de la vie, pour que sa pure clarté les garde dans le droit chemin. Puis, comme je le fais toujours, je déchirai la lettre.

Mais la beauté de ce cœur de femme, qu'auréolait le sublime amour maternel, se grava profondément dans mon souvenir. Et, depuis, à la moindre occasion, je vois toujours devant mes yeux le rayonnement de cette âme forte, montée si haut dans l'amour de son devoir que, pour accomplir généreusement sa mission, elle s'est indentifiée à son but, à ses exigences, à ses responsabilités, et cela, si parfaitement, qu'ils sont devenus son univers et comme l'aliment de sa vie.

Pour se faire éducatrice, elle s'est faite imitatrice ; et puisque sainte Monique a ouvert la voie à l'héroïsme maternel dont elle personifie la force dans la douleur, elle en fait son modèle. Elle s'attache surtout à la signification de ce trait admirable de la vie de la mère de saint Augustin : Alors que celui-ci n'était pas encore converti, Monique avait rêvé qu'elle était sur un même niveau que son fils. Elle raconta son rêve à Augustin, et lui de répondre : « Vois-tu, maman, tu dois venir me rejoindre, tu vas venir à mes idées. » Elle, tournant la tête, lui dit : « Non, mon fils, je ne descendrai pas jusqu'à toi, c'est toi qui dois venir jusqu'à moi. »

Cette parole, qui pénétra jusqu'au cœur d'Augustin, qui devint

sa hantise jusqu'à sa conversion et qui fit monter le fils jusqu'à sa mère, est, pour ma correspondante, comme la lumière d'un phare puissant qui brille dans les ténèbres. Elle est l'enseignement qui lui donne la force de vouloir même la souffrance. Car, pour faire des hommes de leurs fils, pour tremper leur caractère, pour diriger leur volonté et les garder dans une atmosphère saine, « il faut aux mères, dit-elle, de la fermeté cachée sous des sourires et toute l'abnégation que commande le vieux proverbe anglais : Even if it hurts, smile. »

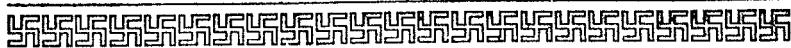
Oui, sourire quand même, que le cœur saigne ou qu'il soit en joie ! Le sourire maternel est le soleil du foyer et le bonheur des enfants, mais pour le garder sur leurs lèvres tremblantes quand les difficultés de la vie opposent leurs obstacles à leurs efforts ou les écrasent de leurs poids lourds, les mères ont besoin de regarder sans cesse la grandeur de leurs devoirs, d'en faire leur guide, afin d'empêcher que leurs enfants ne « soient empoisonnés par le grand mensonge social » sur lequel pivote le monde.

Le sourire maternel, tout de douceur grave et de ferme droiture, est, pour les enfants, un initiateur à l'énergie morale qui doit soutenir le courage en face des douloureux problèmes de la vie. Il est le rayon qui jaillit d'un incomparable foyer de tendresse et qui, par les routes larges ou étroites, embroussaillées ou fleuries, par les sentiers obscurs ou clairs, aux bruits de la tempête ou aux murmures de la brise, offre toujours le scintillement de sa lueur d'or.

Le sourire maternel est comme une impulsion donnée aux mouvements généreux, aux sentiments élevés. Il est la lumière très douce qui éclaire le but de la vie et en fait comprendre aux enfants la précieuse valeur. Mais ce sourire est souvent fait de larmes et de sanglots, d'inquiétudes et de sacrifices ; et pour ciseler les cœurs et tremper les caractères, il doit vaillamment résister aux tempêtes, subir l'assaut des luttes, traverser les épreuves, supporter les soucis et accepter la douleur. Il doit se donner toujours, venir d'un cœur qui s'immole et s'oublie en prodiguant des trésors de tendresse et d'indulgence, afin d'en faire ressortir la beauté et la grandeur.

Qu' on ne dise pas que notre siècle ne permet pas l'éclosion des grands sentiments et qu'on n'a plus le temps de s'occuper de l'éducation familiale. Les sentiments élevés ne s'épanouissent peut-être pas à profusion, étouffés qu'ils sont par l'affreux égotisme qui ronge les plus belles qualités et affaiblit les volontés : Mais il y a encore, de par le monde, beaucoup de mères saintement bonnes qui savent faire monter leurs fils jusqu'à elles.

Il y a encore des mères qui font lever des moissons ensoleillées dans des cœurs pétris de bonté et de générosité, dans des cœurs attachés au sillon lumineux du doux sourire maternel et qui, guidés par lui, s'élèvent toujours plus haut dans le sentiment de l'Honneur et du Devoir.



LES BERCEAUX

Sous le soleil qui rit ou la rafale qui pleure, sous le ciel sans ombre ou l'azur voilé, dans la riche demeure ou dans l'humble maisonnette, dans tous les foyers, ils chantent les petits berceaux, et leur mystérieux murmure est la joie profonde des mères, le bonheur des familles, l'espoir touchant de l'avenir.

Ils chantent tout le long du jour. Ils attachent leur charme caressant au cœur du père et de la mère, au travail quotidien, aux peines et aux fatigues, aux rêves et aux prières.

Ils chantent encore le soir pour bercer le recueillement et les souvenirs du vieux grand-père et de la vieille grand-mère, pour ajouter, aux clartés de leurs visions d'autrefois, la douceur de leur harmonie.

Ils chantent même la nuit, dans leur innocence, insouciance, avides des rayons qui étoient l'obscurité.

C'est au rythme berceur de ces chansons d'amour et de bonheur, que s'éveillent, se développent et grandissent les petites vies que Dieu crée, fleurs gracieuses qui nous apportent les parfums du paradis. Tout autour de lui, l'enfant sème la grâce, la beauté, la douceur; il console, il apaise, il ensoleille.

Il a à peine touché son berceau que, déjà, l'avenir dessine sa trame légère sur cette aube nouvelle.

Le soleil monte à l'horizon clair, la source limpide accourt pour répandre sa fraîcheur dans ce jeune cœur, l'enchantement s'agite pour bercer cette vie nouvelle, et le ciel s'entr'ouvre pour sourire à cette petite âme neuve.

Dans cette blancheur de printemps, il flotte des vapeurs roses, il monte des bruits de chansons, et s'exhale des parfums de fleurs. L'enfant, qui possède la science innée de s'adapter à toutes les cir-

constances et d'en saisir aussitôt le meilleur côté, l'enfant vit de ces beautés et n'en voit que les merveilles. Sans s'en douter, il commence à cultiver la grande voix du Souvenir, celle qui accompagnera, plus tard, les rêveries, les mélodies ou les méditations qui chanteront ou pleureront tour à tour dans son cœur. Car, si « les sentiments et les mots eux-mêmes se modifient suivant les époques », ce don merveilleux conserve toujours son privilège de stabilité que le temps fortifie et qu'il ne peut plus effacer.

L'esprit de l'enfant recueille instinctivement toutes les paroles qui se posent en énigmes à son ignorance ; il les saisit au passage, et, sans se décourager, il lutte contre leur obscurité. Ce besoin de clarté, de vive lumière, c'est la voix du devoir qui lui épelle déjà le grand mot de la vie : le Travail !

Pendant que la maman écoute encore l'écho de la chanson du berceau, l'enfant chante déjà celle de l'avenir ! L'heure de la responsabilité devient plus grave et elle exige une tendre force. C'est quand l'enfant se grise de roses, d'étoiles et d'espoir, que commence pour la mère la mission sublime d'orienter la boussole précieuse vers le Bien et le Beau. Elle n'est plus seulement la gardienne du foyer, elle est surtout l'éducatrice du cœur et de l'âme de son enfant. Elle doit, entre mille dangers, entre mille embûches, le garder fort, noble, courageux, loyal ; lui enseigner que le bonheur, si capricieux, ne sourit qu' à celui qui se tient tenace au poste, et que si le soleil se cache, il ne doit pas abandonner sa tâche, mais la poursuivre quand même avec confiance. C'est à la mère de graver dans son cœur les trois amours qui deviendront son trésor : Dieu — la Famille — la Patrie — et le miracle du succès, c'est la tendresse maternelle qui l'assure.

Que la mère se consacre à cette éducation morale, et l'enfant possédera alors pour toujours le secret du bonheur. Il le portera en lui comme un bouclier invincible ; il y songera en étouffant un sanglot ou en savourant une joie, il embellira le chemin le plus aride. Dès lors, il aimera le travail, il en comprendra la nécessité et la douceur ; il y consacrerait toutes les forces, son énergie, son activité, parce qu'il recueillera l'abondante moisson qu'aura préparée le pur amour maternel.

Oh ! l'âme canadienne vivra magnifique et puissante, tant que les mères en assureront la sécurité au foyer. L'enfant apprendra toujours mieux là, qu'ailleurs, les grands gestes qui font les héros ! Riche de sa foi en l'Idéal, il travaillera ardemment à la maison, au collège, parce qu'il aura le culte du devoir !

Et plus tard, de la joie délicieuse qui montera de sa conscience d'homme heureux et respecté, il en remerciera l'artisan infatigable : sa douce maman. Et notre pays sera grand, parce qu'il sera l'œuvre immortelle des cœurs de Mères.



LES IDÉES DES PETITES FILLES

Les petites filles ont parfois des idées de puérile vanité et d'inconsciente cruauté. Elles ont tout au fond de leur esprit, une pointe d'orgueil vers laquelle s'orientent leurs actions et se dirigent leurs pensées. Leur jeune imagination ne travaille que sous l'impulsion de ce sentiment qui s'éveille de bonne heure et grandit rapidement.

Obscurci d'abord par un brouillard d'idées confuses qui, peu à peu, se précisent et se développent vigoureuses et profondes, ce sentiment bientôt s'affirme nettement dans ces natures prêtes à recevoir toutes les empreintes. Il jaillit entremêlé d'insouciance enfantine et de merveilleuse gaieté, charmes propres à dissimuler la greffe fatale. Puis, il envahit la petite source limpide, simple et charmante, il en devient le maître, et bientôt son influence la corrompt et la dessèche. L'œuvre mortelle s'accomplit pendant que se fleurissent les jeunes sentiers.

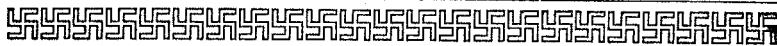
Ce sentiment se fortifie souvent sans rencontrer d'obstacles ; il pousse librement dans un sol riche et neuf dont on semble ignorer la précieuse valeur en s'occupant surtout de choyer les petites filles, de les fêter, sans songer qu'il faut pétrir leur cœur d'une force généreuse, avant de le livrer aux assauts de la vie. On pense à les initier aux fantaisies de la mode avant même de leur avoir enseigné le respect et l'obéissance ; elles connaissent parfaitement les exigences mondaines, mais en revanche, elles ignorent les plus simples devoirs de la Bonté charitable et de l'exquise Délicatesse. Car pendant qu'on s'occupe de leur beauté, de leur grâce et de leur succès, la petite pointe d'orgueil croît toujours. Elle multiplie ses racines, et, un bon jour, levant fièrement la tête, elle apparaît, despote et fantasque, irrémédiablement attachée à leur cœur.

On ne prévoit pas le péril auquel on expose les petites âmes qu'on abandonne aux mystères de la vie avant que la maternelle tendresse en ait battu les sentiers. On ne pense pas à barrer la route de l'abîme à ces petites filles qui s'élancent vers le danger en se parant de fleurs. On ne pense pas à préserver leur cœur des poisons violents qui les grisent. On ne pense pas à arrêter leur course imprudente vers l'impétueux courant qui bouillonne. On ne pense pas ! Non ! L'expérience dort pendant que s'agite l'orgueil insensé de ces enfants qui dédaignent déjà la douceur des joies intimes et délicieuses, et le souffle frémissant de l'Idéal.

Près de l'expérience endormie, le devoir sommeille paisiblement. Le chemin libre, nos petites filles gaspillent leur temps en futilités, elles s'enfoncent dans un snobisme perfide et en recueillent les plus ridicules préjugés. Et parce qu'elles ignorent les exigences du Devoir, ses délicates nuances, qu'elles n'entendent jamais sa voix mystérieuse, elles se moquent des sages réflexions, des sages conseils.

Des bouffées d'orgueil précoce réveillent parfois en sursaut la sollicitude maternelle. Une minute, les mères réalisent qu'elles ont à soutenir la tige flexible des petites plantes, qui lèvent fièrement la tête au soleil brûlant. Elles constatent que la rosée manque aux pauvres fleurs étiolées, mais elles n'ont que le temps d'y penser. Reprises aussitôt par l'agitation des plaisirs, elles oublient l'appel suppliant du Devoir fatigué de leur lourde torpeur. Elles oublient qu'un jour, victorieux, il secouera le joug trop pesant, et que, ce jour-là, il sera un accusateur terrible.

Elles oublient, les pauvres mères, qu'un jour elles pleureront amèrement au reproche muet de ces âmes négligées !



L'EMPREINTE MATERNELLE

Sait-on qu'on attribuait autrefois, aux jours de la semaine, une influence heureuse ou néfaste non seulement sur les événements et les entreprises, mais encore sur la vie des mortels ? S'il était possible d'éviter de conclure un marché, de prendre une décision, de fixer un mariage, d'entreprendre un voyage tel ou tel jour, on ne pouvait, paraît-il, échapper au présage du jour de la naissance.

L'enfant né le lundi sera joli, disait-on, et par conséquent, il flattera l'orgueil des parents. Né le mardi, l'enfant sera plein de charme et attirera irrésistiblement l'amour et la gloire. Le mercredi lui apportera la joie et le contentement, la satisfaction paisible d'un sort heureux. En revanche, le jeudi lui imposera des ennuis ; il sera triste et morose, il connaîtra l'amertume des larmes. Moins bourru que son voisin, vendredi le comblera des bontés célestes, et si l'enfant naît un samedi, continuait l'oracle, hélas ! il sera à la peine. Il subira le joug cruel du sort, il devra gagner péniblement sa vie et vivre dans la médiocrité. Entre tous ces dons plus ou moins enviabiles, dimanche se réservait ceux de la vertu, de la probité, de la gaieté.

Les craintes qu'aurait pu faire naître cette superstition, ne se mêlent pas de nos jours aux soucis qui assaillent les parents en face du problème de l'avenir, lorsqu'ils contemplent la petite figure fraîche de Bébé, enfouie dans le moelleux oreiller comme un pétale de rose dans un satin neigeux. Les surprises de la vie peuvent causer des déboires et des ennuis, des faits malheureux peuvent se produire, des circonstances décevantes peuvent faire échouer des projets ou anéantir des espérances, des chocs imprévus peuvent faire croûler des ambitions, on ne s'en prendra plus à la mauvaise fortune du jour qui les fait subir. Cette superstition n'est qu'une légende.

Penchées sur les berceaux, les mères entrevoient des horizons magnifiques pour les petites Vies nouvelles qui leur sont infiniment chères ! Le cœur frémissant de tendresse, elles élaborent les projets les plus ambitieux, résumé de la splendeur de leurs rêves. Du même coup, s'ouvre pour l'âme maternelle, l'ère des inquiétudes et des soucis qui se compliquent durant la période de la première éducation, alors que l'enfant bénéficie abondamment de cette formation morale, base de son avenir et de son bonheur. L'influence maternelle est la première et la principale, peut-être la plus puissante influence, à graver des exemples ineffaçables dans ces petits esprits malléables, si dociles à la main éducatrice qui les façonne.

Une vieille coutume hindoue rappelle admirablement ce premier devoir des mères soucieuses d'être une ardente sollicitude, une prudence sage et éclairée et d'atteindre ainsi le but véritable de leur maternité. Dans l'Hindoustan, quand un enfant vient de naître, le prêtre lui adresse l'allocution suivante : « Petit enfant, tu entres dans ce monde en pleurant, lorsqu'on sourit autour de toi. Efforce-toi, de manière à pouvoir t'éteindre en souriant pendant qu'autour

de toi on pleurera. » Ce travail important demandé à l'enfant dès sa naissance et auquel il devra s'astreindre, c'est à la mère qu'il appartient d'en établir la base par laquelle elle veut assurer la solidité de ce nouvel et fragile édifice moral.

En devidant l'écheveau des jours, la jeunesse court aux succès, aux joies, aux promesses de la vie. Elle peut parfois s'attacher follement aux vains honneurs, aux vaines ambitions, aux vains plaisirs ; elle peut s'attarder aux travers et aux exagérations qui bouleversent le monde. Si l'éducation est saine et solide, le vieux souhait hindou s'accomplira, car rien jamais ne peut effacer l'empreinte bénie des nobles sentiments gravés par la main maternelle dans le cœur des enfants.



LA FEMME ET LE PROGRÈS

Je ne veux pas être retardataire, ni poser en grief les fantaisies qu'on tolère aujourd'hui dans nos mœurs. Mais je crois qu'une trop grande liberté dépasserait la mesure et exposerait à de sévères représailles.

Il y a ici, au pays, un souffle d'idéal qui pousse nos généreuses Canadiennes vers la lumière et vers la beauté. Elles ont vraiment la fierté nationale, héritage précieux dont elles se parent avec orgueil. Et pour conserver cette fierté, pour l'enraciner dans les cœurs, elles doivent dégager la grandeur de leur mission, de l'enchevêtrement des exigences du snobisme.

Car, comme le disait Paul Janet : « La femme introduit dans l'intérieur du ménage, ce qui est sa nature même : le goût, la grâce et l'élégance ». Alors, tout en suivant le progrès, elle doit d'abord rester femme, c'est-à-dire en garder jalousement la gracieuseté et le charme poétique, ce qui ne s'accorde guère avec les caprices extravagants de la mode.

On parle souvent du passé qui a couronné nos grand'mères de la gloire immortelle du devoir accompli dans sa plénitude, et qui nous a laissé des souvenirs touchants de ces temps, où la femme était la digne reine de son royaume. Nous savons que la paix de leur foyer entourait nos mères d'une atmosphère de sérénité, d'amabili-

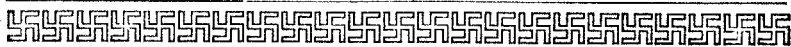
té et de respect ; et qu'en se désagrégeant lentement, la grandeur simple de ce bonheur familial a ajouté, aux fronts de nos aïeules, sur lesquels brillaient déjà leur justice, leur indulgence et leur bon sens, un exquis reflet de gloire.

Leur vie d'actives ménagères et d'excellentes maîtresses de maison, a légué à notre souvenir le luxe des vastes armoires au linge blanc et parfumé ; le bruit du rouet filant le lin et le chanvre et la silhouette de la huche où se pétrissait le pain.

La tradition a sculpté dans la pierre du passé de notre histoire, ces figures d'une beauté grave qui font notre orgueil. Elle les a gravées sur l'écorce de nos érables et les a incrustées dans le cœur même de notre race. Elle les a attachées au progrès qui a conduit la femme vers le rôle brillant, destiné à doubler sa mission en lui assignant une nouveau devoir social, comme si l'épanouissement de son bonheur, au foyer domestique, avait exigé un complément.

Le passé offre donc à la femme des traditions précieuses qui doivent rester étroitement unies aux importantes réformes modernes, et qui nous imposent l'obligation de laisser guider notre vie par l'humble étoile lointaine, mais si pure, de ce temps.

Si, de nos jours, la femme doit approfondir son instruction ; si on a élargi le cercle de ses actions, si elle est appelée à apporter aux œuvres sociales le secours de son infatigable activité ; si le pays réclame son énergie, sa vaillance et son appui, en participant à ces mouvements, en répondant à ces besoins, elle a assumé une double responsabilité : celle de la direction intelligente de sa vie, et celle, encore plus sérieuse, du bonheur de son foyer.



LES HIBOUX DE L'OMBRE

La gorge pleine de sanglots, la jeune femme répéta : « Oh ! si vous saviez l'adresse perfide de cette femme qui me fait ainsi souffrir ! » Et, les paupières rougies voilant à demi les beaux yeux bruns brûlés par les larmes, la confidence se poursuivait, hachée de soupirs douloureux.

Depuis, je revois sans cesse le pli amer des lèvres tremblantes et j'entends toujours la plainte navrante de cette malheureuse enfant.

En elle, je revois toutes celles que poursuivent et que déchirent la haine, la jalousie, la calomnie, et, dès que je m'arrête à son souvenir, je pense aux foyers paisibles et heureux au sein desquels les langues mauvaises sèment le doute et le soupçon, à l'union des familles qu'elles brisent méchamment, à la confiance qu'elles tuent, aux joies qu'elles rongent, aux cœurs qu'elles séparent.

Je pense à la jeunesse souriante dont la sève généreuse exaspère ces natures envieuses qui ruminent les pires inventions, avec la rage de glacer l'ardeur et d'éteindre l'enthousiasme qui les offusque. Je pense aux réputations lâchement ternies, aux méfaits des révoltantes insinuations, aux basses attaques qui terrassent les faibles et éclaboussent les humbles.

Je pense aux vies calmes, absorbées dans la joie du travail et du devoir, sur lesquelles l'infâme jalousie vient jeter son venin odieux, lave brûlante qui dévaste la floraison précieuse de la foi confiante, de la lumineuse espérance et de la rayonnante charité.

Toutes les ambitions effrenées, toutes les rivalités mondaines naissent de ces fureurs morales qui soufflent en tempête sur la paix du monde. Des vies sont brisées, des mariages sont manqués, des jugements injustes sont portés sous l'influence d'une parole méchante et accusatrice livrée au vent de la calomnie, le vent mortel qui flétrit les fleurs, meurtrit les ailes et blesse les cœurs.

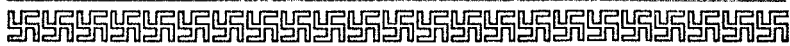
La parole malfaisante s'oublie rarement dans le monde, et elle tombe encore plus rarement dans le secret de la charité. Elle circule rapidement dans l'intimité ; elle devient un potin de salon, on l'amplifie et, gagnant chaque jour du terrain, chaque jour elle resserre davantage le nœud qui étouffe les victimes.

Une fois leur but atteint, sans remords et sans honte, l'âme légère et le sourire aux lèvres, ces personnes se réjouissent de leurs succès. Si quelques accès de rage grondent en elles, de ne pouvoir surprendre les larmes, les tristesses ou les désespoirs supposés de leurs victimes, elles se consolent en pensant que leur habileté a appuyé le mensonge sur des bases si solides que jamais rien ne pourra faire surgir la vérité.

Le danger de coudoyer des êtres semblables est toujours menaçant, mais le danger le plus grave est de tomber dans leurs filets. Il y a tout autour de nous, tant de ces yeux de lynx qui étudient la conduite du prochain et scrutent ses intentions à la loupe de la jalousie, rien que pour avoir le plaisir de piétiner des joies et d'anéantir du bonheur ! Leur vilénie souffre de la quiétude des autres, de la loyauté et de la justice qui condamnent leur fourberie, et leur

unique satisfaction est de saccager la Beauté qu'ils devinent merveilleuse, mais vers laquelle ils ne peuvent monter.

Cette Beauté qui donne aux âmes un renouveau de courage en face de l'épreuve et de l'obstacle, qui rayonne sur la Sagesse et sur la Discrétion, les seules dignes capables d'émousser la jalousie, cette Beauté de droiture, plus que toute autre chose, excite les malveillants qu'irrite sa brillante lumière, pauvres hiboux cherchant toujours l'ombre noire de la nuit.



LA LECTURE

Il y a une vieille coutume blottie depuis de longues années dans le passé, parce que, peu à peu, on l'a abandonnée, délaissée, et qui, toute rêveuse, se demande la cause de sa disgrâce.

Elle est figée sous la neige de l'oubli, au milieu des ruines éparses autour d'elle, attendant que la sagesse nous ramène à son rayonnant idéal, à sa lumière créatrice. Ses fidèles partisans, qui en goûtent le charme harmonieux et jouissent de ses merveilleux trésors, désirent son retour au foyer où, en reprenant la vieille tradition si injustement supprimée, on créera de nouveau des habitudes d'intérieur qui deviendront le trait d'union de ses membres, en les pénétrant de leur salutaire influence.

Car, elle revivra la coutume de la lecture en famille, si intéressante, si instructive, si reposante lorsqu'elle est bien dirigée. Elle revivra pour le profit des esprits, pour remettre les cœurs à l'unisson et resserrer les liens d'intimité. Elle revivra la douce coutume, pour que se comprennent les pensées s'agitant dans une même atmosphère chargée de souffles purs et puissants. Mais il faut pour cela que, dans la famille, les enfants apprennent à la connaître et à l'aimer.

Maintenant que les veillées d'hiver nous offrent l'agréable distraction des causeries au coin du feu, il faut jouir pleinement du charme de ces réunions familiales, d'ailleurs si courtes, et faire aimer aux enfants les heures du soir pendant lesquelles, groupée autour de la table, la famille s'amuse et s'instruit. Les mères doivent se souvenir que le bon livre est le meilleur compagnon de leurs enfants, et que

les Orientaux ont parfaitement raison en disant qu' « il est un ami discret qui nous enseigne la sagesse. »

Pour conserver aux petites intelligences la lumière éclatante qui ensoleille leurs pensées, leurs projets et leurs rêves ; pour conserver dans leurs cœurs la douce confiance qui enchante leur jeunesse et leurs joies ; pour les préparer aux épreuves qui sèment les lambeaux de nos espérances tout le long du chemin, et les rendre forts et vaillants ; pour que leur foi reste vive et que sa belle lueur retienne le bonheur, si fragile qu'il semble toujours à la veille de s'enfuir, la mère doit veiller à ce que « la parité d'un régime moral leur infiltre des opinions, des enthousiasmes et des affections conformes. »

La lecture sérieuse, profitable et amusante, donne le goût des belles et bonnes choses. Par elle, la culture intellectuelle atteint le niveau des questions les plus difficiles et en résout les problèmes les plus compliqués. Et, revanche de la littérature malsaine, elle est un guide éclairé qui mène puiser à la source même du génie.

Aimons la lecture, sachons l'encourager, la répandre, la faire apprécier. Faisons large la part des œuvres canadiennes puisque c'est notre histoire qu'elles racontent, notre passé qu'elles glorifient et notre race qu'elles immortalisent. Nos fidèles historiens font agréablement revivre les jours d'antan qui s'étaient endormis avec ceux qui les avaient vécus. Nos romanciers nous offrent des pages attrayantes, d'attachants personnages, d'intéressantes descriptions et de délicieux et instructifs récits. Nos poètes chantent avec tendresse, mélancolie et émotion, la patrie et les ancêtres, la gloire et l'amour, le bonheur et le souvenir.

Ces volumes ne doivent pas s'éterniser en parure dans les vitrines des librairies, ni être relégués injustement à l'ombre des rayons ou tomber en oubli au fond des tiroirs.

Il est de notre devoir de leur faire place chez nous, de les faire connaître et de les faire aimer aux enfants. Et comme il ne faut rien perdre des moissons qui lèvent, nous devons avec justice, à cette époque de l'année où joyeusement se préparent les étrennes, leur faire l'honneur d'être au premier rang.

Embellissons nos foyers de cette gerbe magnifique ; outre son parfum, elle y apportera aussi la chaleur de son soleil.

LES SALUTS

« La politesse, a dit le chanoine Sylvain, a pour compagne la civilité qui n'est qu'un cérémonial extérieur qui varie selon les temps et les contrées ». Comme chaque siècle diffère par des usages particuliers, le salut varie suivant les pays, et la tradition se charge de transmettre à la postérité les formules spéciales adoptées par les différentes peuples.

Ainsi, dans l'ancienne Grèce on s'abordait en disant : « Réjouis-toi ». Devenu plus pratique, aujourd'hui le Grec s'informe : « Comment vont tes affaires ? ». Drapé dans son burnous, l'Arabe dit : « Puisse ta matinée être belle ! » tandis que, levant les yeux au ciel, le Turc murmure : « Qu'Allah t'accorde ses faveurs ! » et que gravement le Persan émet le souhait : « Puisse ton ombre ne jamais diminuer. » Le Chinois demande : « Avez-vous mangé votre riz ? Votre estomac fonctionne-t-il bien ? » et l'Italien, simplement : Comment êtes-vous ? » L'Espagnol salue par ces mots : « Comment la passez-vous ? » et le Suédois par cette question : « Êtes-vous dispos ? » « Comment vivez-vous ? » se hâte de s'enquérir l'Écossais, « Soyez bien », formule le Russe. Avec amabilité, le Français s'informe : « Comment vous portez-vous ? » et le Canadien a conservé le traditionnel « Bonjour ».

Qu'il soit exprimé au foyer même de l'art et de la beauté, au pays des mosquées ou du croissant ; par la voix aigue d'un disciple de Confucius, ou par la voix harmonieuse du Slave ; sous le ciel bleu d'Italie ou au souffle glacé des fjords profonds ; au parfum des bruyères ou à l'ombre des grenadiers, le salut reste toujours une formule de politesse. Il est un devoir social ; son geste est l'expression de l'attention que l'on témoigne à ses semblables et il maintient l'urbanité des relations. Il a un langage de respect, de considération, d'estime, de condescendance ou d'amitié, selon qu'il y affabilité dans le salut ou qu'il ne s'accorde que par pure convention. Et dans l'un ou l'autre cas, il est toujours poli.

La jeunesse du XVIII^e siècle devait apprendre par cœur tout un volume de « Réponses et reparties » pour connaître les formules de politesse de l'époque. Ce qui faisait dire à Anne de Marly qu'il ne faut pas regretter ce temps qui a emporté avec lui « le mensonge de la politesse qui consistait dans un langage affecté, employé à tort et à travers », et que de nos jours « nous sommes plus sincèrement polis. »

Le salut, qui est une chose naturelle de la part de toute personne bien née, n'a pas besoin de phrases apprises et recherchées, il se donne spontanément. Et, entre tous, le salut canadien renferme une douceur joyeuse et discrète. Partout, dans la joie matinale, dans la course aux affaires, au milieu de la foule, entre les mille bruits de la rue, il émane de son mot des sentiments de bienveillance, de joie, d'empressement, qu'expriment cordialement ceux qui l'échangent.

Car

« La mémoire est fidèle et sûre
« Et le cœur n'est jamais rouillé.

(MAURICE VAUCAIRE)

et ils offrent spontanément les souhaits d'un jour bon, agréable et bienfaisant, d'un jour de véritables joies, de succès nouveaux, de réelle satisfaction.

Chacun dans leur genre, tous les saluts sont éloquents. Mais peut-être pourrait-on ajouter fièrement que, venu de France, le nôtre est le plus beau.



ELLE

Je viens de la rencontrer. Et parce que je viens de la voir, tout un vol de pensées s'abat en moi, rien que pour deux ou trois petites phrases qui, depuis ce bout de conversation, murmurent en moi comme des voix qui chuchotent.

Je cherche à voir clair au milieu de cet essaim qui tourbillonne, pendant que j'entends encore sa voix chantante, et que son geste autoritaire persiste devant moi.

Aujourd'hui, elle est grande. Elle a des cheveux bruns parsemés de brins d'or qui se jouent dans ses tresses sombres, des yeux gris qui semblent remplis de mystère. Hier, elle était petite. Sa frimousse rose était enfouie sous une chevelure blonde et une flamme dansait dans ses yeux noirs.

Celle d'hier est la mienne d'aujourd'hui. On la rencontre partout... sur la route où l'on cherche un instant de solitude, à l'heure où l'on sent un besoin de sérénité, au moment où l'on écoute ses pensées. On la reconnaît instantanément à ses yeux qui se dérobent comme d'habiles espions, à son sourire qui glisse railleur, à sa voix douce-reuse qui choque, à son accueil variable, vrai thermomètre de sa température capricieuse.

Elle est d'une vivacité joyeuse ou d'une humeur sombre, selon qu'elle a heureusement dirigé une attaque ou qu'elle l'a maladroitement manquée. Elle a des mots charmants qu'on devine insidieux et qui froissent. Elle a des compliments aimables qui dissimulent mal l'hypocrisie qui irrite, des louanges flatteuses qui voilent à demi la perfidie qui blesse. Elle a le tour merveilleux de ridiculiser en insinuant qu'on est si bon... qu'on en est sot ! que ce qu'on fait est si bien... que c'en est absurde ! que ce qu'on pense est si juste... qui c'en est stupide !

Elle s'enthousiasme pour la moindre chose qui lui plaît ; elle la trouve superbe, ravissante, et nul n'a le droit de penser le contraire. Mais par un revirement inexplicable, elle oublie aussitôt cette ardeur inouïe, et, véritable girouette, elle tourne au vent de son caprice.

Aussi, si par hasard, on a l'heur de lui être momentanément agréable, on se trouve tout à coup riche de qualités et de mérites qu'on ne possède que le temps que dure sa fantaisie. Car, sa faveur est un volcan menaçant et le grain d'orage pointe constamment à l'horizon. Pour l'ombre d'un sourire, pour un simple mot qui ne l'accorde pas, elle fait volte-face et, immédiatement, c'est la baisse. C'est la faillite complète de son affabilité dans laquelle s'effondre sa politesse et son éducation factices, et, rageusement, elle éfaufille la réputation avec une habileté étonnante.

On ne peut parer ses coups si adroitement portés entre deux sourires et subtilement dissimulés sous une fausse bienveillance. Elle possède le charme pour captiver la confiance, et le piquant pour amuser les bonnes amies qui ne voient pas le piège qui les guette.

Elle sait tout, elle connaît tout ; surtout, elle comprend mieux que tout le monde. Son opinion est absolue, elle seule a raison et elle s'en vante, parce que sa fatuité ignore totalement que les personnes qu'elle trouve niaises ou imbéciles, sous des apparences moins brillantes, sont des cœurs généreux et charitables qui la plaignent et la jugent avec pitié.

Avec une insouciance joyeuse, elle s'arrête à tous les foyers, elle atteint toutes les joies, elle piétine tous les rêves. Elle est méchante,

inconsciemment peut-être, mais profondément ! Elle ne sait pas...
Qui sait ?

Mais je viens de la rencontrer, et parce que je viens de la voir, tout un vol de pensées s'abat en moi, rien que pour deux ou trois petites phrases qui, depuis ce bout de conversation, murmurent en moi comme des voix qui chuchotent.



FIN D'ANNÉE

Nous comptons maintenant les jours que garde encore dans sa main tremblante, l'année qui s'achève.

Comme, à cette heure, elle est fanée, vieillie, déjà lointaine, celle qui, gracieusement parée de fleurs, venait hier verser du soleil dans nos cœurs et nous offrir sa gerbe d'espérance ! Comme ils ont passé les jours, clairs ou sombres ! Un à un, le temps les a arrachés des sommets inconnus de l'an nouveau. Il leur a enlevé leur éclat de soleils et, impitoyablement les a abandonnés au courant du Présent qui les a jetés dans les flots du Passé ! Et les derniers, de même s'en vont, entraînés vers le même destin.

Elle est solennelle, la veille des derniers soirs de l'année. Au-dessus de nos âmes son voile ombre la limpide lumière, et elle apporte l'heure des recueils dans la vision de nos joies, l'apaisement de nos douleurs, la prière de notre pensée ! Pour un instant, elle domine le brouhaha de la vie. On s'arrête avec émotion pour écouter le murmure des voix intimes, pour contempler le rayonnement des clartés lointaines, pour sentir la chaleur des flammes mystérieuses.

Pendant que les feuillets arrachés au calendrier viennent tourbillonner autour du dernier à demi détaché, on relit l'histoire joyeuse ou mélancolique, tendre ou douloureuse des dates passées. Chaque soir qui meurt diminue l'ombre de leur silhouette ; il éloigne leur bruissement d'ailes, leur voix inoubliable. Et pour que nous sentions toujours la douceur de leur vol, le charme de leur chant ou la tristesse de leurs pleurs, le souvenir ne cesse de murmurer dans le profond silence de l'heure grave.

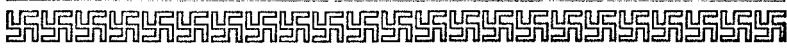
C'est peut-être le premier moment de l'année nous donnant le

temps de réfléchir, car le courant de la vie nous emporte si rapidement qu'il nous jette avec fureur dans la mêlée, nous y bouscule, nous y brise ! C'est peut-être aussi le seul moment se prêtant à cet inventaire de reliques pieusement conservées au fond des cœurs, et serties de larmes ou de sourires. C'est peut-être l'unique moment permettant de descendre en soi reconnaître des obligations que bien souvent on oublie, retrouver des petites choses jolies que si souvent on laisse passer avec indifférence, ou écouter l'appel persistant de devoirs que trop souvent on repousse.

L'heure solitaire d'un dernier soir d'année est troublante du mystère des événements inexpliqués et inexplicables. Elle effeuille sur nos pensées, nos impressions, nos sentiments, sur nos désirs, nos regrets et nos ambitions, des minutes de réflexions sérieuses. Au fond de nos cœurs, nous cherchons vainement à comprendre pourquoi les roses fleurissent parfois en dépit des souffles froids de l'automne, et pourquoi, souvent, la brise tiède de juin les flétrit. L'année qui meurt ne livre pas le secret de l'Infini ; et lorsque, au cadran, l'aiguille en marque la dernière minute, elle disparaît dans l'ombre de son mystère.

Le désir de connaître et de savoir nous tourmente invinciblement ; il nous pousse vers l'astre brillant qui pointe dans la nuit sereine, retenant nos regards anxieux. Des paillettes d'or dansent en feux-follets devant nos yeux captivés, promesses de l'avenir, rêves habillés d'espérance. D'eux, nous attendons un bonheur parfait, un doux repos, un horizon étoilé.

Oh ! puisse l'an neuf apporter à tous les foyers, l'heure bénie du bonheur ! Qu'il dépose la foi sublime sous le toit des pauvres, la sainte espérance dans l'âme des malheureux, et la divine charité dans le cœur des riches !



EFFEUILLER DES JOIES

Après un grand bonheur, il arrive qu'on ferme les yeux comme pour mieux se recueillir pendant que le cœur songe longuement au rythme léger de son chant, comme pour voiler l'éblouissant reflet qui jaillit du doux mystère et protéger le secret du troublant silence.

On ferme les yeux pour mieux savourer son bonheur, souvent sans penser qu'il y a autour de soi des vies solitaires et arides, des vies d'ombres et d'orages, des vies ternes et froides qui longent toujours l'étroit sentier bordé de ronces, sans parvenir à atteindre la route élargie de roses.

On ferme les yeux pour mieux voir l'intense lumière intérieure, sans penser qu'il y a, tout près de soi, des existences qui ne connaissent que l'aube morne des matins gris, l'aube sombre des jours faits de peines, de revers, d'adversités, et pour lesquelles il n'est pas de soleil qui vienne jouer ses rayons d'or sur le réseau fragile des promesses de la vie.

On ferme les yeux pour mieux sentir la triomphante puissance et son charme grisant, sans penser qu'il y a, à côté de nous, des regrets douloureux et des flots d'amertume, de profondes tristesses et des chagrins cuisants, sur lesquels ne descend jamais l'ineffable paix des soirs sereins.

On ferme les yeux comme pour prolonger le rayonnement du cœur, sans penser qu'il y a sur la terre, une humanité que déchirent les luttes, l'injustice, l'ambition, et vers laquelle ne se tourne jamais le tendre regard de la pitié et de l'indulgence.

On ferme les yeux, quand il serait si facile d'effeuiller nos joies sur toutes ces tristesses et, ainsi, de renouveler sans cesse la floraison du bonheur.

Pour effeuiller des joies, point n'est besoin d'efforts bruyants, d'actions extraordinaires, de gestes héroïques, de longues réflexions. Il n'y a qu'à laisser rejaillir son bonheur sur les cœurs assoiffés que vivifiera la douce rosée.

Effeuiller des joies, c'est mettre de la douceur dans le rude combat de la vie... c'est étendre un voile parsemé d'étoiles sur les laideurs d'ici-bas... c'est allumer le feu de l'Espérance à l'horizon noir de nuages.

Effeuiller des joies, c'est envelopper les malheureux du charme d'un sourire... c'est dire à ceux qui souffrent, le mot sympathique qui console... c'est écarter du chemin de ceux qui nous sont chers, la branche épineuse qui les menace. C'est semer autour de soi des fleurs de gaieté et d'amabilité... c'est nouer délicatement des chaînes fleuries dont le parfum charme ceux qui le respire... c'est pratiquer une série de petites attentions, de discrètes bontés qui sont d'une douceur exquise pour qui les reçoit.

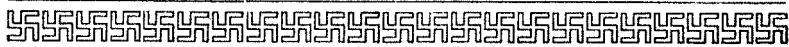
Effeuiller des joies, c'est bercer la douleur avec des mots qu'invente l'amitié ou la charité du cœur... c'est noyer de clarté printa-

nière la tristesse de ceux qu'accable l'isolement... c'est, près de ceux qui ne retiennent plus que des lambeaux de courage, murmurer l'hymne mystérieux du Devoir.

Effeuille des joies, c'est aimer le ravissant poème de l'enfance... c'est soutenir l'élan généreux de la jeunesse et la pousser vers le soleil du Beau et du Bien... C'est agir avec franchise, sincérité, droiture et justice... c'est respecter les droits et la réputation du prochain... c'est applaudir à ses succès, à ses triomphes... c'est élargir sa route.

Effeuille des joies, c'est faire oublier à la vieillesse le crépuscule qui annonce le soir prochain... c'est conserver la fraîcheur des fleurs qu'elle aime, et faire resplendir ses souvenirs dans l'ombre du Passé. C'est donner sa tendresse, sa compassion, son dévouement, sa patience aux pauvres malades, sans compter les veilles et les fatigues... c'est entourer de soins leurs journées douloureuses et leurs nuits d'insomnies.

Effeuille des joies, c'est tout simplement posséder pleinement la pitié qui fait se pencher sur les misères humaines et, sans se lasser jamais, leur donner généreusement un peu de soi... c'est rendre la vie douce et agréable aux autres... c'est faire jaillir et partager avec eux l'intense lumière, la triomphante puissance et le rayonnement du bonheur.



L'ILLUSION

L'illusion, dont un besoin impérieux pare l'avenir, suit fidèlement le sillon de notre vie, et, au fond des yeux, elle allume des lumières scintillantes. Elle éveille en nous un trouble mystérieux qui palpite au fond du cœur, une émotion secrète qui agite le voile insaisissable de l'Inconnu.

Devant nous, un à un les rêves montent, s'illuminent dans l'ombre comme des étoiles dans la nuit, et glissent leur lueur sur la route où chante l'espoir des vingt ans. Chaque jour apporte, avec une chaleur nouvelle, des fleurs grisées de rayons, des heures de paradis et un crépuscule de flamme.

Charmée, la jeunesse court vers cette féerie qui embellit la route et habille les écueils de roses. C'est là... si près ! Et une hâte fé-

brille la pousse irrésistiblement vers les beautés printanières, vers le lointain limpide où se lèvent des ombres riantes et fleuries. Elle voltige si gracieusement l'Illusion ! Légère, elle danse dans la lumière bleue, fragile et fine, enveloppant les rêves de si jolis reflets !

Naïf, le cœur s'attache à la silhouette magique qui demeure encore à l'horizon, en une douceur captivante, lorsque la nuit vient endormir la terre. Et déjà, le cœur aspire à demain ! Il désire le jour nouveau qui va luire. Il désire sa clarté, ses sourires, ses parfums ! Il désire surtout l'aube qui va le rapprocher du but à atteindre, l'émouvante minute où il va posséder enfin le bonheur ! Et il presse le temps. Plus vite, encore plus vite ! soupire-t-il. L'attente est si longue, et un long vol si fatigant pour les frêles ailes de ses espoirs !

C'est une course, la course affolante et insensée de la jeunesse fuyant le nuage qui assombrit le ciel et le vent qui entraîne la fumée, pour échapper à l'ennui qui gémit sa plainte et au brouillard qui embrume la rive. Elle fuit vers l'ensoleillement, vers la fête joyeuse. Elle va, éblouie et fascinée, les mains tendues en un geste suppliant.

Et les années la surprennent ainsi, à mi-chemin, loin déjà du début, déjà près du terme.

Rapides, les jours ont passé. Beaucoup de matins ont chanté, beaucoup de soirs ont pleuré. Les étoiles ont pâli, la brise s'est refroidie, l'ombre maintenant se profile sur la route retrécie, et cependant, là-bas, toujours attirant, l'éblouissement subsiste encore. Toujours, le désir persiste d'atteindre le trésor convoité, d'en recueillir une parcelle, d'en posséder le secret. Il cherche, il frémit, il brûle, tandis qu'imperceptiblement le Temps effeuille les fleurs, froisse les feuilles et nuance les jours.

Puis, c'est la lassitude, la première sensation d'un fardeau qui écrase, la première étreinte du doute qui saisit. Inquiets, les yeux se tournent vers le point de départ où tremble un petit rayon bleu, qui suspend légèrement l'aspiration folle de lutter encore contre l'invincible obstacle retenant si loin la floraison pleine de promesses. Le repos s'offre délicieux dans la douceur de cette halte, et le trouble s'apaise.

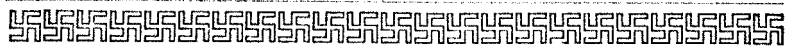
Mais, plus puissante que jamais, l'attraction ramène vers la lumière dont les jets s'embrouillent au fond du ciel sans perdre leur charme fascinant, et l'écho des chansons appelle sans cesse vers la source qui mire l'enchantement.

Et toute la vie s'en va ainsi, tandis qu'insensiblement la pente

s'incline, que le temps trame sans répit le tissu léger qui voile le joyeux flamboiement, et qu'il glisse sur le chemin les ronces qui rendent la montée plus pénible. C'est l'ombre qui grandit ! C'est la lumière qui s'éteint !

Quand, de nouveau, les yeux éplorés se tournent vers le petit rayon bleu, ce n'est, hélas ! qui pour constater que la vie est finie.

Et déjà l'Illusion projette sa chaude flambée sur de nouveaux sommets, vers de jeunes espoirs qui, à leur tour, se prennent à son mirage décevant.



LE BONHEUR DES AUTRES

Il y a une petite phrase de trois mots qui fait le tour du monde et qu'on entend sans cesse bourdonner autour de soi, parce qu'elle bourdonne dans les pensées et dans les cœurs. Une petite phrase qui jaillit inconsciemment ; qui, pour un moment, semble soulever un fardeau personnel et en alléger le poids, ou satisfaire un sentiment qui pousse à convoiter le bien précieux formant l'apparente richesse d'autrui. Et la petite phrase court ; là, légère comme un soupir, ici, aigue comme un dard, laissant partout la trace de son passage.

« Qu'ils sont heureux ! » a saisi l'écho. Et l'écho répète, tout le long de sa course, les mots qui disent, mieux que les autres mots, combien nous éblouit la façade brillante de la maison des autres. Les autres sont plus heureux que nous, constate-t-on infailliblement, soit avec regret, soit avec envie. Cette réflexion fait déborder un flot d'amertume, ou elle fait monter une vague de tristesse qui envahit le cœur en submergeant tout ce qui pourrait faire exister, chez-soi, ce même bonheur envié qu'on ne cesse d'admirer chez les autres, sans vouloir comprendre qu'il fait aussi partie de notre vie.

On ne pense qu'à une chose : les autres sont plus heureux que nous. On les regarde, on aime tout ce qu'ils ont ; chaque jour, nos désirs s'attachent plus étroitement à leurs richesses ou à leurs plaisirs. Nos convoitises, devenues plus ardentes, éclipsent le timide rayon qui voudrait poser sa lueur tremblante à notre horizon, et voilà qu'elle nous plonge dans l'obscurité.

La seule lumière qui brille à nos yeux est celle qui éclaire la vie de ceux qui nous entourent ; elle auréole les grands et les riches, elle couvre leurs actions de pépites d'or, donne du prestige à leurs gestes et paroles, elle les illumine de sa magique clarté, et elle active ainsi notre fièvre d'ambition ou de désir. Et, comme on ne voit la vie que par elle, en regardant tous ceux qui évoluent dans son cercle éclatant, on se dit : « Qu'ils sont heureux ! »

On croit que le bonheur tant cherché habite pleinement sous leur toit ; qu'il y multiplie ses douceurs et qu'il ne déserte le nôtre que pour courir chez-eux. Sans rien analyser, sans autres réflexions, sans demander conseil à la sage raison, on laisse s'ancrer dans notre esprit cette idée qui éteint, une à une, les étincelles de joie que la vie allume sur notre route comme sur celle des autres, et, aveugle chez-soi, on croit voir juste ailleurs.

Cependant, comme la mort, la vie « n'a pas de préférence » ; car pour pallier le favoritisme qu'elle pourrait exercer, il y a la grande justice de la douleur qui nivelle le monde. La vie a les mêmes serres cruelles pour déchirer ceux qu'elle comble d'honneurs, de richesses ou de plaisirs, que pour blesser ceux qu'elle semble oublier, ou à peu près, dans les soucis de la médiocrité et dans les angoisses de l'épreuve. Elle a la même main ferme et habile pour enfoncer l'épine qui fait couler le sang chaud des blessures faites aux opulents et aux favorisés du sort, que pour saigner les cœurs de ceux qu'elle courbe sous le joug du travail pénible et de la lutte douloureuse, et elle a le même pas rapide vers le but suprême pour les privilégiés de la terre que pour les déshérités.

Non, les autres ne sont pas plus heureux que nous, puisque chacun porte son fardeau de misères, d'inquiétudes et de déboires ; les uns, vaillamment, protégés par le bouclier du courage, les autres, pitoyablement, écrasés sous le poids de la lassitude.

On fait un peu ses peines en dédaignant ce qui pourrait aider à ses joies, en le rejetant comme une inutilité, en l'empêchant de fleurir notre cœur. On rend sa vie triste et sombre en éteignant le soleil de l'espérance, en refusant sa lumière consolatrice.

Ne sait-on pas que la chance qui passe aujourd'hui chez les autres, demain peut-être passera de même chez nous ? Car le succès qui leur sourit, bientôt en favorisera d'autres... c'est le caprice et l'inconstance des choses de la terre.

LES PETITS CHAGRINS

Il y a des personnes qui reçoivent beaucoup de la vie, qui sont entourées de sécurité, de confort, et qui ne semblent pas s'en apercevoir.

Il y a ainsi des petites filles qui ont tout ce qu'il faut pour être heureuses et qui se plaignent de ne pas l'être. Qu'il passe un léger nuage sur le soleil de leurs rêves, qu'un frisson d'anxiété ralentisse la chanson de leur cœur, qu'une ombre s'arrête à l'horizon de leurs espoirs, aussitôt, elles se croient les plus malheureuses du monde.

N'inventent-elles pas leurs peines en se faisant des montagnes avec les petits chagrins qui ne sont, après tout, qu'une ondée d'avril, celles qui ont l'avantage de conserver la tendresse de leurs parents, qui ont le privilège des joies de la famille, qui jouissent de la liberté au sein d'un foyer heureux et qui ignorent la détresse des jours d'infortune ?

Tant de jeunes filles apprennent de bonne heure la tristesse des épreuves, subissent sans cesse de nouveaux chocs, et ne cherchent que timidement à se composer un bonheur fait de toutes petites miettes, tant elles craignent de demander quelque chose à la vie qui les meurtrit ! Tant de jeunes filles ne goûtent plus qu'en souvenir le charme indéfinissable du chez-soi, et songent avec regret aux jours doux qui ne reviendront plus ! Il y en a tant qui restent orphelines, sans appui, sans protection, et tant que leur courage seul soutient en face de la tâche pénible de chaque jour ! Il y a tant de celles-là qui seraient heureuses de ce que les autres croient être une vie malheureuse, et qui sauraient apprécier un tel bienfait à sa juste valeur !

Mais, les petites filles qui s'ennuient, qui se plaignent de la vie, celles qui s'imaginent que leurs chagrins sont plus gros que ceux des autres et qui pleurent parce qu'elles sont lasses de sourire, celles-là ne songent pas aux malheurs d'autrui. Elles songent encore moins qu'un jour le véritable malheur s'installera dans leur cœur que déchirera alors une réelle douleur ; qu'à son heure, la souffrance viendra, angoissante et lourde, que son souffle de glace éteindra sans pitié les étoiles méconnues qui leur auront vainement offert leur scintillante lumière.

Elles ne savent pas, sans doute, que

- « Tous les cœurs sont des nids où chante l'espérance,
- » Et les flocons de neige avec indifférence,
- » Des cœurs comme des nids font taire les chansons.

(P. LEMAY.)

et qu'il leur faut la chaleur de l'espérance pour faire fondre le poids des neiges et favoriser une floraison nouvelle. Elles ne savent pas qu'il y a souvent, dans le monde, de grands bonheurs faits d'un mélange de joies et de douleurs ; et que, pour ramasser les miettes qui en forment la mosaïque, on se pique douloureusement aux épines.

Et alors, pour des riens, des petites filles, qui devraient être heureuses, broient du noir. Elles deviennent les esclaves de leurs maux imaginaires, de leurs idées sombres, ou, parce que la mode veut que la jeunesse soit blasée, elles gâchent leur vie d'ennui, quand il y a tant de choses à faire, tant de bien à accomplir, tant d'œuvres à aider, pour employer le temps si précieux.

Les petits chagrins sont les petits cailloux de la vie quotidienne. Chacun les trouve sur son chemin, chacun subit leur désagréable rencontre. S'y heurter fait toujours mal. Cependant, il n'y a pas lieu de s'arrêter lâchement pour se plaindre de la rudesse de la vie. Est-ce que la première brise douce qui passe ne chasse pas le nuage sombre ? Est-ce que la première fleur qui s'épanouit ne refleurit pas le cœur désolé ? Le premier rayon qui sourit ne fait-il pas oublier les craintes et évanouir toute tristesse ?

Non, les petits chagrins n'empêchent aucunement d'aimer la vie, ni de la trouver bonne. Ils glissent assez légers entre les rêves et les espoirs des jeunes filles pour que l'aube rose d'une joie nouvelle les efface aussitôt et y ramène l'ensoleillement printanier.

Les petits chagrins rendent plus brillants les yeux qu'ils mouillent de larmes, mais ils n'empêchent jamais d'y resplendir la belle lumière de la vaillance et du courage.



LA RECHERCHE DU BONHEUR

Tout le monde veut être heureux. C'est le premier désir qui s'éveille dans notre cœur, c'est la première chose que nous demandons

à la vie, le premier sillon que nous traçons dans le champ de l'espérance.

Nous désirons intensément la belle lumière du bonheur, son merveilleux rayonnement, son rêve délicieux, son mirage bleu. Il devient l'unique but de nos pensées, de nos actions, et nos désirs ardents ne réussissent qu'à compliquer la vie d'ambitions et d'agitations vaines qui le rendent plus lointain, plus inaccessible.

Cependant, là-bas, les jets lumineux montent plus brillants et, oubliant que

« Le bonheur que la main n'atteint pas est un rêve, » nous nous élançons à sa poursuite, sans regarder la petite chose toute simple qui chemine fidèlement à nos côtés, prête à nous mettre le cœur en joie, mais qu'on repousse dédaigneusement parce que cette petite chose s'appelle la réalité.

Et chacun, à son tour, recommence l'histoire de cette fillette qui jadis, au temps des fées, pleurant la monotonie de sa vie, déplorait son sort et demandait à vieillir de quelques années.

Une fée bienveillante entendit cet appel et accourut au secours de l'enfant. Elle lui remit un peloton de fil qui représentait une vie entière en lui expliquant que pour sauter des jours, des semaines ou des années, elle n'aurait qu'à dévider le fil ; mais de ne pas oublier que les années vécues ne reviendraient plus. Voilà la petite fille heureuse de son pouvoir qui s'empare du peloton et, en chantant, tire sur le fil. Vite les années d'adolescence passent... celles de la jeunesse suivent... mais hélas ! sans améliorer sa condition, sans lui enlever ses soucis et ses chagrins. Anxieuse de se soustraire aux obligations qui l'ennuient, espérant se trouver plus heureuse dans une autre position, elle dépelote encore. Ses joies de fiancée, de jeune femme, de jeune mère se succèdent et, cependant, toujours une nouvelle ambition la tourmente, une nouvelle inquiétude la torture, de nouvelles craintes l'assaillent et alarment sa tendresse. Comme toujours, pour les éviter, elle recourt au merveilleux peloton qu'elle allège généreusement. Et maintenant, par la force de l'habitude, à propos de tout, elle déroule le fil.

Elle déroule si bien et si vite, qu'elle constate un jour que le peloton est devenu tout petit, si petit qu'elle n'ose plus tirer le fil. Alors la pauvre femme se prend à pleurer les belles années si vite passées. Sa vie est déjà finie, et elle vient de la commencer... elle est déjà vieille, et hier elle était en pleine jeunesse ! Il lui semble tenir encore la minute délicieuse de jadis et posséder en entier le peloton que sa petite main pouvait alors à peine tenir ; et voilà qu'aujourd'hui

d'hui elle referme celle-ci devenue toute sèche, sur une petite boule imperceptible qui marque la fin de son existence ! Toute sa vie a été une course au bonheur qu'elle a vainement cherché, mais, en revanche, elle a été la grande leçon de l'expérience qui ne se paye qu'avec les jours qui ne reviennent plus.

Les années s'offrent toujours somptueusement parées ; de là l'éblouissement qui aveugle et fait trouver le présent si monotone que nous oublions de le vivre et de jouir de ses joyeuses étapes. Nous appelons avidement l'avenir ; c'est la promesse de chansons, de sourires, de joies. Nous y courons... pour apprendre, bien souvent au prix de mortelles blessures, que le passé valait encore mieux, et pour en concevoir d'amers regrets.

Aujourd'hui comme hier, nous nous plaignons de la lenteur du temps qui détient les joies tant désirées. Nous trouvons pénible les sujétions qu'exige le travail, les obligations qui réclament les heures et entravent la liberté. Nous nous impatientons de la ténacité du devoir qui captive et nous le jugeons sévère. Nous cherchons les grandes flambées fugitives que brûlent la vie avant d'éclairer la route.

Et parce que nous ne sommes jamais satisfaits, le chemin du bonheur demeure un sentier presque inconnu, rarement exploré, car nous refusons de suivre les petites lumières qui l'éclairent et s'offrent à être nos guides fidèles.



LA CULTURE DES PETITES JOIES

Simplement, la jeune fille avait écrit : « La vie m'a été excessivement rude ; de là vient mon désir si grand de donner à autrui du bonheur et beaucoup de soleil. Et pour arriver à faire de la lumière dans le cœur des autres, je cherche ce qu'il y a de meilleur, de plus sain et de plus chaud dans le mien. »

Je restai longtemps pensive, devant ces lignes entre lesquelles je sentais l'ardeur d'une âme éprise de beauté morale. Je devinais en elle une jardinière habile à greffer le charme de son sourire sur l'amertume des pleurs pour aider à l'épanouissement des corolles craintives et sachant, de sa main douce, en grouper délicieusement

les fleurs ravissantes, capables de résister à la bise, à la sécheresse et aux orages.

Celle-là sait cultiver les joies, me disais-je, et ceux qui, sur la route, passent près d'elle, doivent ramasser à pleines mains l'odorante moisson de son admirable semence.

Cultiver des joies pour les offrir à ceux qui souffrent, à ceux qui peinent, à ceux qui pleurent ! Saturer l'atmosphère familiale et sociale du parfum pénétrant de l'altruisme, la fleurir de bonté, de douceur, d'amabilité, c'est non-seulement cultiver les petites joies et multiplier rapidement les bourgeons merveilleux qui retiennent le printemps dans notre cœur, mais c'est aussi porter en soi la belle source claire où se mire le ciel du bonheur. Non pas ce bonheur si difficile à atteindre qu'il s'évanouit au moment où nous croyons le toucher parce que nous persistons à le vouloir parfait, et qui s'envole comme s'effeuillent les roses fragiles et éphémères dont la beauté ne dure que « l'espace d'un matin. » Non pas celui que nous coudoyons avec indifférence, parfois avec dédain, et duquel nous nous éloignons avec insouciance, attirés par la brillante chimère trompeuse, si habile à promettre ce qu'elle ne donne jamais. Mais bien le bonheur calme, composé de fleurs éclatantes ou sombres, hautes sur tiges ou cachées dans l'herbe, qu'il faut également cueillir par les jours de brouillards ou de tempête comme par ceux de chaud soleil et de brise caressante. En un mot, le bonheur profond et durable né de la charité du cœur qui fait mettre un peu de soi dans tout ce qui peut réconforter, réjouir et consoler les malheureux, les isolés, les deshérités.

Pour cela, un rien suffit. Une simple parole, un encouragement, un sourire, un conseil, un regard sympathique, et aussitôt les nuages se déchirent pour laisser resplendir le soleil de l'espérance et du courage, l'énergie se réveille plus forte, plus active, plus confiante. Oh ! l'intéressante culture que celle des petites joies !

Sans doute, les grands vents froids les secouent comme ils tourmentent toutes les floraisons délicates. Mais, au lieu de les meurtrir, leur souffle glacé charge l'atmosphère de leurs subtils parfums, il en pénètre l'âme et nous permet de les respirer à pleins poumons.

Cultivons les petites joies qui nous apprennent que le flot n'est pas toujours agité, que l'eau claire reflète splendidement les pures étoiles, et que le vent, qui soulève la vague, n'empêche pas le rayon d'or de briller au firmament. Ne les empêchons pas de s'épanouir dans nos cœurs ; elles sont aussi des lumières intérieures qui rayon-

nent plus haut que les nuages et qui éclairent discrètement autour de nous les choses menues dont se compose le bonheur.

Elles ont même une voix qui nous murmure doucement que, en posant sur elles sa main glacée, la douleur peut les faire frissonner mais qu'elle ne peut les flétrir !



PENSÉES DE CRÉPUSCULE

La vie n'est pas toujours gaie. Comme les saisons, elle a ses intempéries, et pendant que doivent les subir les voyageurs entraînés sur la route poussiéreuse, le Temps continue inflexiblement sa course. Il emporte indifféremment les bons et les mauvais jours ; ceux-ci remplis d'heures douloureuses qui broient, de larmes qui brûlent, de deuils qui brisent ; ceux-là faits d'heures claires, de gais refrains, de bonheur grisant.

Quand tombe le soir et que le ciel s'endort bercé par le crépuscule, las ou paisible, on regarde fuir les ombres du jour, énigmes que comprennent seuls les cœurs qui en connaissent les mystères. Car, les heures qui tombent dans le passé s'en vont lourdes de tristesse ou rosées de bonheur, et, selon leur douceur ou leur amertume, on cherche à pousser les unes et à retenir les autres.

Depuis que le monde est monde, le Temps poursuit ainsi sa course sans se soucier des cœurs qui portent chaque soir une douleur de plus ou une joie de moins. Et c'est aussi depuis que le monde est monde qu'il se trouve toujours sur la terre des courages qui cachent de cuisantes blessures sous un sourire de foi et d'espérance. Ceux-là ont compris l'obligation de la lutte qui met en relief la valeur de la vie, et ils ont compris que, malgré les tortures de la douleur, il faut quand même savoir sourire.

Les âmes sereines dont le calme nous étonne, sont d'héroïques vaillantes qui vibrent et sentent comme les autres ; mais elles ont su cultiver leur force morale et s'aguerrir contre les bourrasques inattendues, contre les brusques sautes de vent.

Elles ont compris que pour conserver sa fraîcheur toute source a besoin d'ombre. Comme aucune ne doit être plus limpide que celle du cœur, leur volonté a préparé l'oasis du repos. Et de cette

volonté qui chasse les vains rêves et les vaines illusions, qui élève l'âme jusqu'à l'infinie Lumière et appelle le sourire, de cette barrière qui met l'intime pensée à l'abri des regards indiscrets, elles ont fait leur force.

Elles ont compris que les sentiments demandent une discrétion exquise pour conserver au sanctuaire du cœur son parfum d'encens, et que rien n'est doux et bon comme d'entendre leur son harmonieux qui ne vibre qu'à l'effleurement de l'âme.

Elles ont compris que le secret d'être aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas, c'est de devenir meilleur chaque jour ; elles savent que la bonne humeur et la douceur font partie de la gaieté si nécessaire pour rendre la vie agréable, que la gaieté est le soleil du cœur et de la santé morale, et qu'elle est reposante comme un beau ciel bleu.

En dépit de leur nature qui s'y refuse, elles acceptent la souffrance et la supportent courageusement ; et c'est peut-être lorsque leur cœur traîne péniblement les ailes brisées de leurs rêves. que leur âme vole plus haut.

Celles-là ont deviné que les petites joies ne restent ignorées que parce que nous ne cherchons qu'à cueillir les roses éclatantes, sans accorder un regard aux modestes églantines du chemin. Dès lors, elles ont compris que chaque heure et chaque minute fournissent l'occasion de donner du bonheur, tant le cœur a l'intuition des joies que peuvent donner un sourire, une amabilité, une indulgence, une attention, une simple politesse.

Oh ! que les âmes sereines comprennent bien que le bonheur s'adapte à toutes les vies, qu'il se présente, suivant les caractères et les goûts, sous des formes différentes, mais qu'il ne manque jamais d'être solide lorsque le courage lui tend la main, et que de se faire du bonheur est un art que exige pour base d'en donner d'abord aux autres.

RÉFLEXIONS

...DEVANT UN GROUPE DE JEUNES FILLES RADIEUSES DE VIE,
DE JEUNESSE, D'ESPOIRS ET DE CONFIANCE

Par cette journée sombre, quel tableau reposant ! Il fait oublier la poussière tourbillonnante que soulèvent les misères de la terre et les soucis du chemin, il rappelle la grâce de la jeune feuillée que caressent les sourires du printemps.

Ce sont les dix-huit ans en fleurs. Au fond des fraîches corolles, la rosée a jeté des perles qui retiennent les feux de l'aurore. Au bord du ciel bleu, l'horizon est rose et, dans la chaude lumière, les yeux éblouis contemplent le resplendissement du bonheur.

La vie est belle ! la vie est bonne ! chantent de frémissantes voix au fond des cœurs où palpite la joie de vivre. Et les jeunes filles s'en vont, sur la route blanche, guidées par les étoiles brillantes qui irradiant l'avenir.

Les mains pleines de roses, elles passent sereines au milieu du fracas, des ambitions, des inquiétudes de la vie, parées de fraîcheur et de grâce, « lis à peine épanoui chez qui l'enfance se mue en délicate féminité. »

L'espoir flambe dans leur cœur et met du soleil dans leurs yeux pour que ses rayons fassent longtemps leurs jours clairs et chauds. Car, « lorsqu'on a marché davantage sur le chemin de la vie, on sait qu'il est des heures azurées, empourprées, endeuillées, dorées, argentées, nacrées, perlées. Et, selon la nuance de nos heures, l'univers nous est apparu différent de lui-même. »

Peut-être — mais qu'en sait-on,

« Ce sont d'impénétrables choses, »

des regards resteront-ils irradiés de merveilleuses clartés, alors que d'autres seront déjà voilés de larmes.

Puis un jour, à la croisée du chemin, devant la route à choisir, s'offriront l'émoi de l'amour, la paix du cloître, le sourire du sacrifice.

Vers laquelle d'elles montera le murmure discret d'un cœur portant son rêve comme une lumière et chantant sa mystérieuse douceur :

- « Celle que j'aimerais, l'ange de mon doux rêve,
- » Aura de grands yeux bleus sous ses boucles d'enfant;
- » Le cœur bien chaste et doux comme un ange le rêve
- » Un vague teint rosé de beau songe mourant.

-
- « Elle n'aura jamais une parole amère;
 - » Des sourires toujours fleuriront ses grands yeux
 - » Chastes, comme l'étaient les regards de ma mère,
 - » Et purs, comme l'étaient ses vagues regards bleus.
- (PAUL GÉRARDY).

Laquelle cherchera le rayonnement du Soleil divin, éprise de la vie sainte sur laquelle respandit la charité, pour avoir compris.

« La joie en son amour, la paix dans la prière ».

Je cherche à quel front s'attachera le voile sombre du sacrifice ; je me demande quelles mains tourneront les lourdes pages de souffrances qu'écrit parfois la vie dans les cœurs éprouvés, et quelles lèvres boiront à la coupe des douleurs, le long de la route peuplée de souvenirs,

« Évocateurs discrets d'heures qui furent douces. »

Le souffle froid de la mort touchera peut-être la ravissante floraison de mai, et l'on dira : C'est la vie ! Des fleurs qui s'ouvrent, une corolle qui se ferme ; des horizons resplendissants d'espoirs, un ciel pâle où meurt une étoile.

Mais ne touchons pas au mystère de demain. Aujourd'hui est radieux de vie, d'espoir et de confiance, sourions-lui.

- « O printemps, jeunesse de l'année,
- » O jeunesse, printemps de la vie !

rien n'est beau comme ton ciel parsemé d'étoiles d'espérance !



LE BONHEUR DE VIVRE

Une jeune fille à la vie douce et paisible, sans heurt et sans chagrin, s'imagina un jour de trouver la vie très triste et d'en être très lasse.

Elle prit un air mélancolique qui changea complètement la jolie

expression de ses yeux couleur de mer ; elle s'appliqua à ne laisser glisser qu'un pâle sourire sur ses lèvres roses et s'abandonna à de longues rêveries. Elle rumina mille pensées plus sombres les unes que les autres, se créant ainsi les peines les plus amères et, dédaignant la voix exquise qui chantait en sourdine au fond de son cœur, dans son égarement elle effeuilla une à une les plus belles fleurs de sa jeunesse.

Bientôt l'ennui l'enveloppa comme d'un linceul. Sans se douter qu'il renfermait des germes de mort, elle l'accepta comme une des obligations de son nouvel état d'âme, et elle promena dans le monde le fantôme de ses vingt ans déflorés. A ce froid contact, les vapeurs d'argent des joies se changèrent en frimas ; le ciel se couvrit de voiles épais et son cœur glacé sentit chaque jour la vie lui devenir plus pénible.

Sur sa route noire, lentement la solitude se fit. On s'éloigna peu à peu de cette enfant blasée, déjà lasse de la vie ; les uns, par un besoin instinctif de soleil, furent repoussés par cette continuelle obscurité, les autres, avides de gaieté, de bruit et d'entrain, abandonnèrent à son tyran la pauvre prisonnière du pessimisme. Entourée des noires chimères dont elle était l'esclave, la jeune fille s'isola davantage dans sa tristesse. Sans regarder le sien, elle étudia tous les bonheurs d'autrui ; elle leur prêta toutes les couleurs du prisme de l'imagination, et se prit même à envier celui d'une jeune couturière qui travaillait sans relâche tout le long du jour et une partie de la veillée et qui, cependant, du matin au soir frédonnait gaiement.

Cette idée l'arracha à sa mélancolie ; le désir de connaître le secret de cette joyeuse humeur lui devint une véritable obsession. Avec la même tenacité qu'elle avait mise à trouver la vie très triste, elle entreprit de pénétrer le mystère de ce continuel soleil de joie dont le doux éclat l'éblouissait. Les séances d'essayage furent ses auxiliaires. Elles firent ressortir un horizon calme et pur contrastant étrangement avec le sien, sombre et tourmenté. Étonnée, elle découvrit les trésors insoupçonnés que renfermait le cœur de cette petite ouvrière aimant l'aiguille fidèle qui avait pour elle la voix éloquente du devoir. Et devant la sérénité de cette âme éprise de la joie de vivre malgré le dur labeur que lui imposait la vie, elle sentit avec dépit que, des deux, elle était la plus pauvre. Instantanément, elle vit poindre, tout là-bas, une lumière resplendissante qui l'attira. Mais, aussitôt, effrayée de l'effort que lui demandait toute réaction, elle se figea dans son blasement avec, dans son cœur, le poids d'une tristesse nouvelle.

L'ennui avait bien fait son œuvre : elle était lasse de tout !

Néanmoins, le souvenir des douces paroles de l'ouvrière resta un écho troublant, et elle se surprit même un jour à répéter les mots qu'elle n'avait pu oublier : « Mon aiguille rit, elle chante et elle pleure aussi, car hélas ! elle coud parfois des vêtements de deuil. » Et ce fut dès lors une lutte quotidienne entre cette force active et son inertie. La saine gaieté de la première réussit enfin à faire germer en elle le désir de posséder, elle aussi, un quelque chose de cher qui ferait en quelque sorte partie d'elle-même, un quelque chose qui, près d'elle et pour elle, rirait, chanterait ou pleurerait.

Mais elle chercha vainement dans sa vie vide ce qui pourrait la remplir. Il ne lui restait plus rien... l'ennui avait tout dévasté !

Beaucoup de vies ressemblent à celle-là. On frôle tous les jours des ennuis qui pleurent dans des cœurs vides quand, cependant, pour tous et pour chacun, la vie ménage toujours un chaud rayon de soleil, quand, pour chaque blessure, elle octroie une joie inattendue et, qu'après l'orage, les espoirs renaissent plus azurés que jamais.

Le bonheur de vivre se compose de fleurs variées, les unes à portée de notre main, les autres si hautes, qu'il faut monter jusqu'à elles. Ces fleurs forment les gerbes précieuses qui, près de nous et pour nous, rient chantent ou pleurent. Et nous n'avons qu'à le vouloir pour savoir les cueillir.



LES COULEURS DE LA VIE

Paulette qui, sans mot dire, a attentivement écouté la conversation, en a retenu une petite phrase qu'elle ne parvient pas à s'expliquer. La vie a ses couleurs sombres comme ses couleurs claires, a dit la visiteuse à sa maman.

Mais, comment la vie peut-elle avoir des couleurs ? cherche-t-elle. Je n'ai jamais vu de jours roses, de jours jaunes, de jours rouges ou de jours verts. Et Paulette songe gravement à cette embarrassante question, tout en observant les nuances que peuvent avoir les choses qui l'entourent.

Ces couleurs ne changent jamais, elle le constate. Chacune met sa note gaie autour d'elle, mais reste aujourd'hui ce qu'elle était

hier. Le soleil entre à flots et disparaît, le crépuscule flotte vaguement en ombres douces et s'endort dans les bras de la nuit sans rien changer. Alors, soupire Paulette en secouant sa tête brune, ce ne sont pas là les couleurs de la vie. Et la tête appuyée sur sa main, la fillette reste pensive.

Non, petite Paulette, ne cherchez pas ainsi à pénétrer le mystère des couleurs de la vie, ne cherchez pas à deviner leur lumineuse clarté ou leurs sombres reflets. Il est inutile de sonder le troublant problème qui vous tourmente, tant que la vie n'aura pas enseigné à votre cœur, la gamme des couleurs. C'est elle qui vous initiera aux changements qu'apportent les années, effets qui produisent la variété des teintes et lui prêtent leur éclat, car, lentement, la vie prend la couleur des yeux qui la regardent.

Ainsi, parce qu'un matin on sent peser un certain fardeau sur son cœur, on voit toutes les choses en gris. Il y a des nuages partout et, dans ce décor de grisaille, tout est sombre et désespérant. La vie est grise, si terne, si morne !

Que demain une douceur rayonne dans un pan d'azur et tout l'horizon s'éclaire de joyeuses lueurs. L'ennui s'enfuit, les sourires reviennent, il y a de la griserie dans l'air. La vie est devenue rose, si belle, si consolante !

Si du grand bonheur bat de l'aile à la porte du cœur et illumine l'avenir de ses étoiles radieuses, l'horizon cristallisé s'opalise. Aussitôt la vie est chaude, enivrante et délicieusement bleue !

Mais le cœur humain n'est jamais satisfait. Il demande sans cesse du nouveau, il désire toujours l'inconnu. Quand il fait de son désir, son ambition et son but, il ne songe pas à la fragilité du bonheur simple et discret qui fait halte près de lui pour fleurir le sentier où il chemine péniblement. Il le trouve monotone, voilà tout. Et pour y remédier, il ne trouve rien de mieux que de démolir l'échafaudage des petites joies qui tentent modestement d'éclore entre deux frissons de brise.

C'est toujours pour avoir trop demandé que le cœur reste vide du bonheur ardemment cherché, qu'il embrouille de noir les jolies couleurs de la vie et qu'il bat la folie de croire immortel le reflet poursuivi.

Non, ne cherchez plus, petite Paulette, ne désirez pas demain pour savoir, mais aimez le ciel serein d'aujourd'hui. Car, il faut avoir tremblé entre la coupe d'amertume et celle de l'ivresse, il faut avoir vidé l'une et l'autre, pour que le cœur comprenne que c'est le bonheur donné aux autres qui paye pleinement le sien, et que lui seul harmonise exquisément les couleurs de la vie.

RÉPONSE A UNE PETITE FILLE CURIEUSE

A G.

Qu'est-ce que l'amour ? me demandez-vous souvent avec une pointe de malice dans vos yeux noirs et un sourire au coin de vos lèvres roses.

L'amour ne s'analyse pas. Cette chose indéfinissable qui ne s'explique pas, qui ne se traduit ni par des mots ni par des phrases et qui met tout en joie et en rayons, est un sentiment puisé à la source même de l'Infini qui le rend immortel. Et, il est si grand et si profond que ce n'est qu'effleurer son exquise beauté que de vous répondre que c'est :

Oublier la mêlée étourdissante de la vie, la course affolante du monde, la fuite rapide du temps, la poussière aveuglante du chemin, absorbé dans l'unique pensée, les yeux tournés vers la resplendissante lumière qui se lève à l'horizon du cœur.

S'en aller une chanson aux lèvres, un émoi délicieux au cœur, vers la clarté radieuse qui appelle, vers le but enchanté qui rayonne dans l'azur.

Aspirer avec délices les parfums de cette floraison merveilleuse qui éclate dans l'ivresse d'un espoir frémissant, et en recueillir les perles fines comme les seuls trésors précieux.

Suivre le vol des papillons d'or dans le flamboiement des pensées attendries, s'enivrer de leur beauté charmeuse, admirer les reflets d'ambre de leurs ailes étincelantes.

Sentir dans son cœur sa chaude force magnifier le monde, la vie et l'avenir ; sentir son éblouissement effacer les ombres qui lassent, et sa flamme, brûler les ronces qui déchirent.

Soupirer pour un rien, trembler pour une crainte folle, pleurer pour un vague frôlement d'inquiétude et, aussitôt, pour l'effleurement d'une douceur, chanter la joie de vivre, la poésie des mots toujours attendus, l'ivresse des doux serments.

Se recueillir dans le souvenir des regards profonds, des tendres sourires, des longues étreintes des mains frémissantes.

Écouter la voix aimée murmurer le refrain palpitant que garde l'écho, et savourer la mélodie triomphale qui emporte jusqu'aux étoiles.

Avoir foi en l'idéale Puissance jusqu'à se croire en possession de l'Univers et capable de surmonter tous les obstacles.

S'appuyer avec confiance sur les promesses qui mettent du so-

leil dans tous les coins du monde, vivre de leur sincérité, envelopper de leur féerie les dures pierres du chemin.

Voiler aux indifférents le mystère des aspirations de la tendresse, pour en savourer à deux l'émotion fervente.

Unir les espérances, fondre les pensées, intimement, étroitement, et n'être plus qu'un.

Regarder mourir chaque jour dans les feux du soir prometteur d'un radieux lendemain.

Découvrir à la lumineuse profondeur de l'âme aimée, les qualités de grandeur et de noblesse qui la rendent infiniment chère.

Graver au fond de son cœur les paroles anciennes, toujours nouvelles, les redire en un hymne éternel et s'abandonner au charme de son rythme divin.

Aimer, dans l'Amour unique, tout ce qui vit et s'agite sur la terre, tant sa clarté puissante vivifie tout ce

« Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements. »

Aimer pour embellir des rayons de l'Amour l'horizon où souvent montent de lourds nuages et pour étendre, sur les jours sombres, le voile parfumé d'une moisson fleurie.

Aimer pour jeter une jonchée de frais pétales sur les laideurs de la vie et pour noyer de lumière les grandes ombres menaçantes.

Aimer pour monter vers l'Espérance et chercher dans son ensoleillement le miracle d'un courage sans cesse renouvelé.

Aimer pour prolonger l'éclat d'aurore jusqu'au soir de la vie, et pour retenir encore ses jets d'or dans le ciel à l'heure du crépuscule.

Aimer uniquement, et y mettre toute sa foi, pour que le cœur s'y mire comme dans un pur cristal.

Aimer dans la joie et la douleur, « dans la mauvaise comme dans la bonne fortune » pour que l'Amour soit la lumière qui fasse resplendir le Devoir.



LE 22^e

Le 22^e ! Et la Patrie salue respectueusement les héros qui l'ont glorifiée sur la terre de France, où ils se sont endormis dans la mêlée sanglante, en affirmant la valeur canadienne.

C'est un souvenir profond, aux accents touchants, qui murmure

constamment au pays la vaillance des nôtres. Ils vivent chez nous dans une pensée de fierté qui apaise les regrets, au milieu d'une moisson de gloire qui adoucit la douleur. Ils ont légué, à ceux qui les remplacent, un héritage immortel, richesse de courage conquise sous les obus, en pleine horreur, en face de la mort.

Ceux-là n'avaient pas été préparés à l'effroi des heures graves, à la tragédie des champs de bataille, à la cruauté d'une haine barbare. mais ils avaient un Idéal qui palpitait dans leurs âmes ardentes ! Et dans un élan admirable, avec une force prodigieuse, au prix de leur vie, ils ont brisé la ligne ennemie, afin que plus tard, s'ils doivent parcourir le même chemin, ceux d'aujourd'hui, se souvenant de cet exemple héroïque, n'aient qu'à dire : Nous suivons la voie.

Et parce que, comme l'a dit Louis Barthou : « Il y a une semence dans le sacrifice », nous vivons aujourd'hui de leur héroïsme.

Toutes ces vies, closes en pleine jeunesse, pèsent d'un deuil national dans l'histoire du Canada, et dressent un rempart impénétrable à l'oubli. Aussi, tout ce qui leur est un hommage, tout ce qui rappelle la beauté de leurs luttes, tout ce qui parle de la grandeur de leur geste et en fait revivre la mémoire, nous intéresse vivement. Ils sont si loin en leurs tombeaux isolés, si loin de ceux qui les ont aimés, si loin de ceux qui se souviennent ! Mais ceux des nôtres qui, en un pèlerinage douloureux, foulent ce coin du sol de France, s'y agenouillent au nom du Canada. Et alors l'âme de la patrie, pieusement, effleure la terre française en un recueillement d'amour.

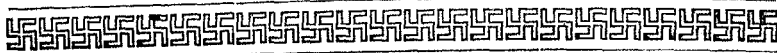
Cependant, voici que nos morts glorieux vont avoir mieux et plus, puisque dans l'église de Ligny-St-Flochel, toujours, maintenant, une voix canadienne parlera d'eux et répètera leurs noms. Là, à côté de leur solitude, par le don touchant d'un père canadien en mémoire de son fils unique et de ses camarades, une pensée pieuse veillera désormais leur repos.

Le soleil jouera souvent ses rayons dans le vitrail commémoratif par lequel l'honorable M. Lemieux a rendu vivante, là-bas, la mémoire des héros du 22^e ; souvent aussi la pluie battra la vitre froide, comme, par les nuits sombres, le vent pleurera à sa petite lumière. Mais en attirant le regard des fidèles, des visiteurs ou des pèlerins, la Vierge de Murillo évoquera le souvenir canadien, et au fond des cœurs s'élèvera une prière reconnaissante.

Comme avant, la lumière d'or des matins et la lumière d'argent des soirs éclaireront le cimetière où

- « ...ni la voix, ni le chant des clairons,
- » Ni le sublime amour flamboyant n'interrompt
- » Le silence infini de

leur dernier sommeil. Mais désormais, sous le beau ciel de France, les reflets s'endormiront sur les tombes en souriant à l'héroïsme canadien que veille le Souvenir.



BÉATRICE LAPALME

Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain.

(MUSSET)

La vie avait jeté, sur son chemin, un talent précieux. Elle lui avait fait un don magnifique qu'elle avait enveloppé de mystère et entouré de privilèges charmeurs, avant de lui en révéler la beauté et la douceur. Elle avait déposé dans son archet, le secret des harmonies exquises, comme elle lui avait prêté, pour le piano, une virtuosité délicieuse. Attentive et carressante, la vie l'avait conduite vers l'Inconnu, vers l'Imprévu, et lui avait ouvert de larges sentiers vers l'horizon où frémissait le flambeau de l'Art.

La profondeur de l'attrait qui grandissait en elle, avait pénétré ses rêves de jeunesse et les avait brodés sur un thème musical. Elle avait travaillé en lisant ce poème qui voile les tristesses ; elle avait étudié en écoutant ces accents qui apaisent la tourmente, et, à sa mystérieuse cadence, elle avait cueilli son premier laurier. Elle avait fait à 16 ans, le premier pas dans la carrière artistique où l'attendait la gloire, qui allait bientôt écrire brillamment son nom de canadienne-française aux annales de la célébrité.

Puis, de l'autre côté, elle avait trouvé l'atmosphère de beauté qui avait merveilleusement développé ses multiples talents. Là-bas, en Angleterre, en France, tous les succès lui avaient souri. Elle en avait porté le rayonnement avec grâce. Et au milieu de cet enchantement, sans cesse, elle avait évoqué, avec émotion, le pur azur du ciel de son pays.

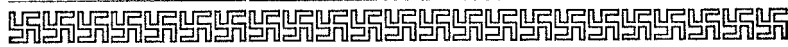
Loin des siens, elle avait recueilli partout des hommages sincères, des louanges unanimes, et, fièrement, elle avait porté haut l'honneur de sa race.

Après ces triomphes, elle avait désiré donner au Canada la pleine lumière de son art et offrir à ses jeunes compatriotes la chaleur généreuse de sa flamme. La grande voix de la nostalgie avait chanté à son tour, et son âme sensible avait entendu l'émouvant appel.

Et elle était venue... Elle avait apporté avec ses souvenirs inoubliables, un sourire très doux et un dévouement admirable. Elle avait distribué la richesse de son art entre les jeunes talents auxquels elle donnait largement de son âme, de sa force et de son ardeur ! Et la grande artiste avait semé une brillante clarté à laquelle, vivement, s'allumaient de jeunes étoiles.

Mais voici qu'un souffle mortel a prématurément glacé les chants, les rêves, les espérances. A son frisson la belle voix pure s'est tue... et les cloches ont sonné le glas ! Les grandes voix tristes ont vibré sous le ciel clair et ont porté au loin la nouvelle douloureuse de sa mort.

Sous le voile de deuil national largement déployé au ciel de l'art, des moissons de fleurs ont apporté à la morte, l'hommage de la reconnaissance, de l'estime et du souvenir. Comme aux jours de gloire, elles ont entouré la sympathique artiste ; et elles qui, durant sa vie, avaient fleuri à la chaude brise du succès, devant cette rigidité et ce silence solennel, les fleurs ont pleuré !



HÉROÏQUE SACRIFICE

Un rayon d'aurore mettait sa lumière au fond de leur regard, et les trois héroïques Missionnaires souriaient en faisant leur premier pas vers le pays lointain qui appelle leur dévouement et leur courage.

Dans leur cœur qu'un inévitable brisement torturait, la flamme de l'Amour divin éclairait la voie du Sacrifice. Elle était la splendeur fascinant leurs âmes généreuses qui dénouaient paisiblement les liens les plus chers, les plus tendres, sans sonder l'abîme de la

douleur, parce que leur Foi les portait vers les sommets fleuris de lys. Elle était la joie remplissant leurs cœurs ardents qui s'acheminaient vers l'étranger, chargés d'ambitions et d'espoirs, sans sentir le poids lourd des souvenirs, parce que leur Charité en soulevait puissamment le fardeau. Elle était la douceur de ces vies laborieuses qui s'en allaient se dépenser joyeusement, sans faiblesse devant la douleur de l'exil, parce que leur Espérance en ensoleillait les heures et les jours.

Calmes et sereines, elles s'en allaient vers les âmes ignorantes, vers les malades délaissés, vers les pauvres abandonnés auxquels M. l'abbé Bourassa avait songé en demandant à la terre canadienne, la prospérité et le succès de son œuvre. Merveilleusement préparé par le magnifique dévouement des Femmes fortes et vaillantes qu'avait vu surgir Ville-Marie, notre sol avait conservé sa belle fertilité. Le même soleil, qui avait mûri la moisson d'hier, vivifiait la nouvelle semence confiée à la terre féconde, et la moisson levait, abondante et riche. La piété, l'abnégation et la générosité répondaient à l'appel du zélé fondateur.

De faibles femmes, venues s'offrir à la sublime mission de l'apostolat, sont devenues d'intrépides missionnaires, celles-là même qui, ce soir-là, en une pensée de profonde charité, souriaient déjà aux âmes auxquelles elles allaient porter la Lumière divine.

Et ces religieuses, c'étaient aussi des compatriotes que leur noble courage faisait grandes et sublimes, devant lesquelles on s'inclinait respectueusement en un hommage d'admiration. Notre pensée les précédait dans la ville d'Océanie où elles allaient vivre entre le travail et la prière, les deux seules choses peut-être qui leur sembleraient encore du pays, et involontairement on s'étonnait de leur douce sérénité.

Le cœur se serrait devant ces sourires qui parlaient de bonheur intime et profond à l'heure triste des adieux. Mais on était tenté d'envier l'heureuse paix des modestes héroïnes canadiennes dont le fervent désir n'avait qu'un but : celui de se dépenser au salut des milliers de Chinois encore esclaves du paganisme, et qui emportaient à Manille les clartés mystérieuses de leurs âmes d'apôtres.

RUINES

Plus rien ! Le feu a tout consumé !

Des ruines fument tristement dans le matin clair, des débris s'amoncellent à perte de vue, des murs noircis, des arbres calcinés dressent leurs sombres silhouettes dans le paysage dévasté.

Le soleil se lève sur des monceaux de cendres. Il revient éclairer un jour nouveau et réchauffer la terre frissonnante ; il monte dans le ciel en versant ses rayons sur la nature printanière, il réveille les oiseaux, et scintille sur la petite rivière bleue. Mais des choses familières sur lesquelles il rayonnait habituellement, plus rien !

Plus de toits à couvrir d'or, plus de fenêtres à ensoleiller, plus de jardins à fleurir ! Plus de semeurs aux champs, plus de troupeaux dans les prés, plus de poules rassemblant leurs poussins ! Tout est désert et silencieux ! Ce matin, la cloche ne chante pas l'Angélus, les hirondelles cherchent en vain le vieux clocher qui abrita leur nichée, les enfants ne courent pas sur la route en bandes joyeuses. Plus rien ! que des décombres que mordent encore des flammes mourantes.

Consternés devant ce malheur qui paralyse leur courage, les villageois errent au milieu des cendres brûlantes où s'est anéanti le fruit de longues années de labeur. Tout ce qui, hier, faisait leur vie paisible, leurs jours tranquilles ; tout ce qui faisait le charme du chez-soi, tout ce qui leur parlait de souvenirs, tout ce qu'ils aimaient, tout a disparu !

Plus de gais repas dans la grande salle, plus de veillées au coin du feu, plus de fenêtres fleuries de géraniums ou d'œillets, plus de pelouse, plus de jardins, plus d'arbres touffus pour donner l'ombre rafraîchissante à l'heure du midi brûlant. Pas de pain à manger, pas même où reposer la nuit venue ! Il ne leur reste même pas la consolation d'aller chercher du courage dans leur vieux temple, d'aller y renouveler leurs forces défaillantes. Le feu leur a enlevé jusqu'au refuge de la maison de Dieu ! Et les pauvres yeux brûlés de pleurs ne peuvent se détourner de la scène désolante que présentent tant de ruines !

Maison de pierre ou maison de bois, chacune offrait à ceux qui l'habitaient, un confortable abri contre le froid, le vent et la pluie. Elle était la sécurité des familles, elle renfermait les vieilles choses

chères qui constituent le patrimoine des précieuses reliques familiales, et chaque événement avait attaché un souvenir à ses diverses pièces. Maintenant, la ménagère ne tissera plus la toile et la flanelle, ni ne filera la laine dans la même maison. L'aïeule ne dormira plus dans le même grand fauteuil ni ne priera sur le même chapelet après le dîner, et le grand-père ne fumera plus la même pipe ni ne tisonnera le feu du même poêle, en chantonnant le soir après le souper. Les petites filles ne danseront plus de rondes sous les mêmes ormes, les petits garçons ne grimperont plus dans les mêmes cerisiers et les mêmes pommiers, car toutes ces choses ne sont plus que des amas de cendres que dispersera le premier vent.

Mais, tout renaîtra bientôt dans l'espoir d'un lendemain meilleur. De nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices permettront à ces fils des vaillants travailleurs, qui défrichèrent le sol de Sainte-Emmélie de l'Énergie et le fécondèrent de leurs sueurs, d'avoir bientôt la joie de voir renaître leur temple et leurs foyers.



LES « FÉES DE VILLE-MARIE »

Elles étaient dix-huit. Autour de la table, elles formaient un groupe charmant, plein d'animation. Sous la douce lumière, têtes brunes et têtes blondes se penchaient sur les ouvrages aux nuances claires dont les reflets roses, bleus ou mauves, se mêlaient en tons d'opales à la neige des mousselines.

Agile et vive, l'aiguille courait, comme entraînée par le rythme de la chanson de cette jeune et franche gaieté. Et pendant que leurs doigts faisaient un travail de fée, les jolies brodeuses causaient joyeusement.

La conversation, plutôt sérieuse, se poursuivait avec entrain. Chacune donnait son opinion sur l'utilité du dé et de l'aiguille, sur l'agrément, la distraction qu'ils peuvent procurer. Le sujet, qui n'avait rien de mondain, faisait jaillir de jolies et fines pensées.

« Pour la joie ou pour la douleur, on a recourt à l'aiguille, disait une jolie brunette. Elle est le témoin discret de bien des sourires, de bien des larmes. Puis, le dé est indispensable, puisqu'il lui aide à traverser les passages difficiles. »

« C'est vrai, chantait une petite voix douce. Si elle pouvait parler, elle dirait peut-être les larmes versées par l'humble ouvrière dont elle est le gagne-pain et l'amic fidèle ; elle dirait les rêves bleus de la jeune fille, les rêves d'espérance des mamans ; elle raconterait aussi les douces pensées de la vieille grand'mère tirant l'aiguille en revivant son gai printemps. »

« D'ailleurs, continuait une gracieuse enfant, pour que l'aiguille fasse bien son devoir, il ne faut pas la séparer de son compagnon fidèle, le dé, parce qu'elle deviendrait méchante et ferait une victime. »

« L'aiguille et le dé sont de vrais trésors, reprenait une sage vaillante, et toute femme, quelle que soit sa position dans le monde, devrait apprendre à s'en servir utilement et adroitement ».

« La légende nous dit qu'avant de disparaître, les fées décidèrent de nous donner, comme cadeau, quelque chose qui, chez le pauvre comme chez le riche, ferait partie de leur vie ; quelque chose de très simple qui pourrait cependant faire accomplir des merveilles, et que, pour cela, elles choisirent l'aiguille et le dé, » racontait une fine brodeuse.

« Par les soirées d'hiver, que de longues causeries heureuses au foyer paternel, ne leur devais-je pas ! Et maintenant, ces fidèles amis de ma solitude me sont une consolation, » murmurait une orpheline.

« Puis, expliquait vivement sa voisine, leurs chuchotements sont vraiment intéressants, et j'aime les écouter dans la tranquillité du soir, attristés qu'ils sont des yeux en larmes, ou réjouis des radieux sourires. »

« Oui, ils sont de mystérieux causeurs, et je ne demande qu'à les conserver toujours pour calmer mes peines ou ensoleiller mes joies », souhaitait une brune rêveuse.

« Mais, dites aussi qu'elles ont l'air importantes celles qui manient l'agile aiguille avec ce joyau au doigt... J'apprécie leur beauté comme leur utilité, » confessait gaiement une espiègle.

« Et on ne sut jamais si c'est par hasard, amitié ou flirt que demoiselle Aiguille trouva Monsieur D... comme mari, n'est-ce-pas ? » demandait une toute jeune fille.

« On ne sait pas, mais il est connu qu'ils sont charitables. Ils ont aidé à une gentille fillette que j'aime bien, à faire sa première charité — elle avait consu le vêtement donné — et ce fut sa plus belle joie du nouvel an, » confiait gravement une des jeunes filles.

« Je n'en doute pas, » déclarait une autre, « seulement, ils s'oc-

cupent aussi des choses du cœur, et remarquent jusqu'à l'air mystérieux de leur maîtresse lorsqu'elle revient d'une conversation sentimentale au téléphone. »

« Qu'importe tout cela, puisqu'on ne s'ennuie jamais quand on a pour compagnons un dé et une aiguille », affirmait une blonde brodeuse.

« Oui, mais mon dé se sauve ! » s'exclamait une voix inquiète, « cherchons »...

Le groupe charmant se dispersait, mais j'avais recueilli précieusement les jolies et fines pensées des « Fées de Ville-Marie. »



LA CROIX DU CHEMIN

Au bord du chemin, enveloppée de la lumière limpide du soir bleu, la grande croix blanche domine la campagne que réveille le frisson printanier. Autour d'elle, tout s'épanouit, fleurit, chante et embaume. De chauds effleuves s'échappent de la terre embellie qu'enchantent le renouveau, dont le murmure monte jusqu'à la Madone souriant au fond de sa niche de bois. Il flotte léger au-dessus des fleurs déposées au pied de la croix et qui, jusqu'à elle, se dressent en pyramide.

Dans le silence des champs, l'écho répète le son clair de la cloche du village qui sonne l'angélus.

« Un, deux, trois, Ave Maria. »

Sa voix pénètre dans tous les foyers comme le délicieux prélude des pieux refrains de mai. Elle fait palpiter les cœurs et éclater la joie.

« C'est le mois de Marie,

« C'est le mois le plus beau...

et tous, jeunes et vieux, accourent à la croix du chemin.

Après le travail du jour, nul repos n'est plus doux à nos braves cultivateurs. Nul plaisir n'égale pour eux le charme de cette heure de prière et de cantiques en plein air. Et rien n'est beau comme ce spectacle touchant des groupes fervents et recueillis qui, dans nos vieilles paroisses, continuent, avec foi et dévotion, nos belles traditions canadiennes. Leurs chants montent jusqu'aux étoiles dont la première déjà scintille au ciel d'azur. Ils appellent l'apaisement su-

prême calmant, pour un moment, la fièvre des mirages, de la terre, et suspendent, pour quelques instants, le tumulte du flot de la vie.

La pieuse coutume s'est ajoutée au culte des croix que les chrétiens conservent et pratiquent depuis le moyen-âge. Elle est la prière que nos ancêtres récitaient en leur «doux parler» de France, celle qu'ils ont léguée à notre foi.

Consacré par les siècles, le vieil usage devrait revivre dans toute sa beauté d'antan, afin que, par l'exemple, se gravent, dans le cœur des enfants, l'amour de Dieu et l'amour du sol. Plus tard, quand le passé sera devenu un trésor de souvenirs, ils penseront avec attendrissement à la sereine grandeur du mois de Marie au pied de la croix du chemin. Ils se souviendront, avec émotion, des têtes blanches inclinées près des têtes blondes, des fronts soucieux penchés près des fronts sereins, des cœurs angoissés soupirant près des cœurs joyeux, des humbles agenouillés près des riches, des voix suppliantes mêlées aux voix émues. Ils se souviendront, parce que tout cela sera devenu de vieilles racines les unifiant à la terre de la campagne natale.

C'est en attachant de doux et de profonds souvenirs à tout ce qui nous entoure que nous y attachons nos vies, comme c'est l'amour du passé qui ensoleille le présent et nous le rend infiniment précieux.



LA VIEILLE MAISON GRISE

Là-bas, au fond de l'avenue, une maison très vieille semble dormir. Sur la pierre grise, une frange noire étend ses larges festons et, aux pignons, la clématite accroche ses rameaux bruns. La neige enveloppe de blanc le toit, les cheminées et le portique. Le givre fleurit les vitres des grandes fenêtres où se mirent les branches des vieux ormes poudrés, et entre lesquelles sourit le ciel bleu.

Elle a une beauté grave et imposante la vieille maison qui, depuis plus de cent ans, reçoit la caresse des rayons et entend le ramage des nids, comme elle reçoit la morsure de la bise et entend les pleurs du vent.

Je l'ai toujours vue là, au bas du côteau, ensoleillée ou embrumée,

enguirlandée de verdure ou revêtue de frimas, joyeuse de la gaieté des enfants, ou rêveuse de la douceur des souvenirs. Je l'ai vue en toilette de fête, fleurie jusqu'au toit, comme je l'ai vue en toilette sombre, sous des voiles de deuil.

Je la vois, maintenant, toute silencieuse, songeuse des bonheurs d'hier, attristée de la solitude d'aujourd'hui, mystérieuse des espérances de demain.

Et je songe que l'âme de la vieille maison doit se réveiller, ardente et éperdue, à cette époque de l'année où, léger, le cœur semble avoir des ailes. Entre les murs endormis, entre les ombres soudain animées, entre les souvenirs murmurant tout-à-coup leurs chansons, je vois se glisser la pieuse gardienne du passé. Pour elle, la lumière des yeux depuis longtemps fermés, éclaire les vieilles choses anciennes ; la douceur des voix depuis longtemps éteintes, remplit les grandes pièces désertes, et la silhouette des habitants depuis longtemps disparus, charme la vieille demeure.

L'apaisante sérénité de l'âme de la vieille maison enchante le vide immense, et ressuscite les années enfuies, témoins penchés sur ces reliques vieilles d'un siècle et prolongeant le secret de leur existence. La beauté qui n'est plus, l'amour qui a passé, le bonheur qui s'est éteint, clairement se détachent en images fidèles d'un culte profond. Les douces visions passent lentement, figures vivantes des évènements aux douceurs d'espérance ou des douleurs aux angoisses cruelles ; les unes sur des ailes d'oiseaux, les autres sur des flots de tempête.

Et l'heure d'émotion se prolonge près de l'âtre, devant les tisons refroidis, dernières épaves des flambées joyeuses ; au coin du foyer, l'âme de la vieille maison recueille ses derniers trésors. Je la devine légère et douce, compagne fidèle du grand silence, mystère insaisissable pour le passant indifférent, l'âme qui, comme une étoile tremble dans ma pensée.

Elle glisse là-bas, au fond de l'avenue, sur la pierre grise, entre les larges festons de la frange noire, sur les pignons où la clématite accroche ses rameaux bruns.

Et toujours, la vieille maison semble dormir.

LES PAUVRES DE JOIE

A l'autel blanc de la Vierge, six roses blanches penchent tristement leurs corolles flétries. Depuis longtemps, sans doute, aucune main amie n'a donné à boire aux pauvres fleurs, et leurs tiges desséchées ne peuvent plus les soutenir. Quelques pétales gisent sur l'autel, baignés d'indigo et de pourpre que mêle le soleil en passant à travers les grands vitraux bleus et rouges.

Je ne sais pourquoi ces roses, mortes de soif et oubliées à leur poste d'adoration, me font penser aux vieillards abandonnés, délaissés ou rebutés qui portent dans leur cœur un pénible isolement. Devant ce bouquet fané qui eut un jour l'éclat de la beauté et la grâce de la fraîcheur, je songe aux vieillessees malheureuses releguées dans la pénombre de l'oubli ou glacées d'indifférence.

Dans les longues rêveries de leurs heures solitaires, ils se souviennent avoir senti bouillonner dans leurs veines la sève ardente de la jeunesse, avoir possédé la vigueur et la force, avoir vaillamment dépensé des trésors d'énergie pour parer aux dures atteintes des fatigues et des misères.

Ils se souviennent avoir aimé la loyauté, la droiture et la justice, pour devenir l'exemple vivant de l'intégrité... avoir souffert les douleurs de la vie, pour rendre meilleures et plus douces les joies des leurs... avoir préparé une route large et facile aux enfants... avoir été l'âme de la maison.

Ils se souviennent ! Et pourtant, ils ne sont plus que de pauvres vieux qui gênent les jeunes et les ennuiant, de pauvres vieux dont les conseils sensés sont tournés en ridicule et qu'on repousse cruellement. La douloureuse torture !

Privés de tendresse et de sollicitude, les pauvres vieux rivent leurs cœurs aux vieux souvenirs pour se donner l'illusion du bonheur et pour réchauffer leurs membres frileux aux rayons d'un soleil factice.

Pauvres vieillards qu'on devrait vénérer et aimer, et qui boivent à long traits l'amertume dont on les abreuve ! Frappés par l'abandon qui les meurtrit moralement, ils subissent sans aigreur l'ingratitude dont on paye leur chaude et vigilante tendresse, parce qu'ils ont appris l'indulgence bienveillante qui pardonne et que, pour eux, des phares d'espérance veillent dans la nuit quand s'éteint la lumière de la terre.

Oh ! s'il n'y avait que des vieillards heureux se reposant dans la

splendeur du jour qui s'en va doucement ! Si tous vivaient, respectés et aimés, dans une atmosphère de paix et de sérénité ! Si chacun savourait pleinement les dernières douceurs des derniers jours ! Mais il y a aussi ceux qui pleurent et qui cheminent tristement sur la route déserte de l'abandon ou du mépris. Il y a ceux que la souffrance broie, ceux qui ont désappris le sourire et qui s'étiolent comme ces roses si tristement penchées sur leurs tiges desséchées aux pieds de la Vierge. Il y a les pauvres de joies qui évoquent de

« Lointaines visions de bonheurs envolés »

(ABBÉ A. LACASSE)

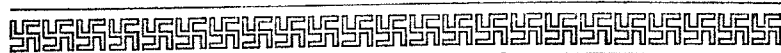
afin d'éclairer les jours sombres de leur tristesse.

C'est vers ceux-là que se porte ma pensée émue, c'est à eux que je songe devant les tiges flétries, et je plains infiniment les pauvres vieux abandonnés, délaissés ou rebutés qui vivent seuls

« Entre le feu de l'âtre et la paix de l'église

(ABBÉ A. LACASSE)

sans jamais recevoir un rayon de tendresse, méconnus au foyer que protègent leurs belles têtes blanches.



OU VONT LES BARQUES ?

Sur le ciel baigné de soleil, les neuf chaloupes découpaient les blanches silhouettes de leurs voiles. Coquettement penchées sur le miroir de la vague bleue, légères, elles filaient comme des oiseaux aux ailes largement étendues. Le vent les poussait vers le sud-est et barrait l'horizon de leur étincelante blancheur qui coupait capricieusement les lignes bleutées et indécises des rives lointaines.

Les barques glissaient, l'une dépassant l'autre, une voile se dressant plus fièrement au souffle de la brise, une autre disparaissant, comme perdue dans les plis vaporeux du large. En s'éloignant, les chaloupes devenaient des ombres imprécises, des points mouvants qui semblaient flotter dans la lumière intense. Elles retenaient le regard et attiraient tout un vol de réflexions qui se pressaient, fascinées par l'ensoleillement embrasant le lac et même le tourbillon des pensées.

Il en est ainsi de la vie, me disais-je. Chaque existence humaine est une barque que pousse le Temps vers les rivages de l'Éternité. D'abord, l'aurore pare chaque voile de flots de soleil, la gonfle d'illusions, la fleurit d'espoirs. Et, insouciant des écueils et des orages, l'on vogue vers le but désiré, vers la promesse des rêves, le cœur plein de rayons comme le ciel est plein d'étoiles par les nuits sereines et pures.

Poussée par le bon vent, la barque file entre les rives vertes ; l'écho chante, l'onde la berce et l'or joue dans son léger sillage. Des horizons merveilleux ravissent la jeunesse, et quand midi brûle de sa chaleur torride, le cœur vient puiser à la source pure de cette oasis pour retrouver la fraîcheur du matin, comme il s'accroche à l'ancre de l'espérance quand, l'automne venue, la vague cesse son clapotement doux et caressant, pour devenir brutale et méchante.

Où vont les barques qui se frôlent, se heurtent ou se poursuivent ? Quels secrets abritent les frêles esquifs où pleure une douleur, où sourit une joie ? Quel mystère demain jouera leur sort ? Chacune atteindra infailliblement le port suprême, mais, des escalas, nul ne connaît le secret.

Malgré la volonté qui, en intrépide pilote, se tient à la barre, soutenue par l'ambition, l'énergie et le courage, malgré l'effort constant, ballotées comme des épaves, il y a des barques qui échouent et se brisent sur les récifs, lamentable naufrage aux débris ensanglantés.

Il y a encore des barques que la glace enserre de l'étreinte mortelle de l'abandon, sur lesquelles, pesamment, il neige l'oubli, et dont chavirent les voiles chargées des frimas de l'indifférence et de la solitude.

Il y a aussi des barques qu'embaume la brise et qu'emporte doucement le courant vers les grèves au sable fin ; des barques qui voguent sous un ciel de paix, caressées du bruit mystérieux que fait le clapotis de l'eau, illuminées de la pure clarté de l'azur.

Mais, lorsqu'au départ les barques s'élancent vers l'Inconnu qu'est l'Avenir, nul ne sait laquelle sera assaillie et renversée par la tourmente, nul ne sait laquelle connaîtra le calme des jours heureux et le sécurité d'un port tranquille.

Non, nul ne sait. Les lendemains sont d'impénétrables mystères.

Des barques qu'emportait le vent, il ne restait plus que des ombres blanches qui s'enfonçaient toujours davantage dans les plis vaporeux du large, pendant que vers moi montait le bruit mystérieux du clapotis de l'eau, sous le ciel baigné de soleil.

DÉPART D'OISEAUX

Dans l'espace bleu, les oiseaux déploient leurs ailes brunes, grises ou noires. Ils montent, ils descendent et tourbillonnent ; ils semblent toucher les nuages, et effleurer les toits, les clochers, les arbres. Ils se grisent de la douceur des derniers beaux jours, ils chantent éperdument les matins clairs et glissent dans l'or des paysages d'automne.

Les bandes joyeuses envahissent nos parcs, plongent dans la pourpre des feuilles, dessinent de fines silhouettes entre les branches sombres, se reposent sur le gazon moiré d'argent, sautillent dans les allées désertes.

Les groupes gracieux se dispersent, s'éloignent. Ils s'envolent, vifs et légers, les uns, vers les pays lointains où la brise sera douce, le ciel, noyé de rayons, et le feuillage, embaumé ; les autres, vers les nids chaudement tapissés de duvet, prêts à braver le vent et la tempête.

Le froid effraye les oiseaux frileux, et la saison des neiges les chasse. Mais, ceux que le printemps ramènera, retrouveront-ils leurs nids ? Fouettés par le vent, secoués par la tourmente, leurs débris ne s'éparpilleront-ils pas aux souffles de l'hiver, pour se perdre sans retour sur les routes ou dans les champs ?

Je les regarde fuir, les plaignant soudain comme je plains les pauvres enfants quittant le toit paternel pour l'étranger.

Si, au retour, l'oiseau n'a plus de nid, il rebâtit indifféremment au faîte du chêne ou de l'orme, dans la grange ou la cheminée. Il continue ses chansons, ici ou là, libre toujours, insouciant des nuages, l'aile toujours ouverte, et son nid est encore moelleux et doux.

Mais, à la maison où, quelque jour, les ramènera la nostalgie des jours heureux, les enfants retrouveront-ils les mêmes tendresses ? Les éternels départs refroidissent si vite les foyers, et les places vides restent de si douloureuses absences ! A leur retour, retrouveront-ils les joies regrettées, les douceurs pleurées ? Les choses, même, seront-elles encore là pour leur parler du passé ? Et, auront-elles conservé la même voix caressante qui font si doux les souvenirs aux jours d'exil ?

Tandis que l'oiseau chante indifféremment sur toute branche, si petite soit-elle, nos cœurs, eux, exigent la chaleur du foyer pour permettre l'éclosion des joies pures et resplendissantes qui ne s'ou-

blient plus. Car, la maison paternelle, c'est l'image que l'enfance imprime à jamais au fond du cœur. C'est l'irrésistible appel qui poursuit ceux qui s'en éloignent.

Au milieu des champs féconds, elle demeure, fidèle, accueillante, offrant son toit au nid de l'oiseau, attendrie au son des pas des absents franchissant de nouveau son vieux seuil.

Elle demeure pour témoigner d'un passé héroïque, d'un présent laborieux et d'un avenir confiant, pendant que là-bas, frileux, les oiseaux fuient à tire-d'ailes.



MÉDITATION

Dans la petite église, peu à peu, la brunante voile les statues et les tableaux, jetant sur les bancs une ombre grise qui s'étend sur le parquet de la nef et s'attache lentement à la voûte.

La lampe du sanctuaire joue sa lueur tremblante sur l'autel dont la blanche silhouette profile ses sculptures sur les stalles sombres, et elle scintille sur les chandeliers d'argent en auréolant une tête d'ange qu'entourent des nuages d'or. La petite lumière glisse sur le Christ aux bras tendus, sur la béante blessure du côté largement ouvert, et vers lequel monte le parfum des géraniums fleuris. Elle laisse tomber ses flèches d'or sur la balustrade où quelques cierges brûlent en vacillant, et leur petite flamme douce tremble sur la robe blanche et sur le long manteau bleu de la Vierge qui sourit du haut de son piédestal paré de pâles rayons.

La prière des cierges se consumant lentement dans le temple où flottent encore des vapeurs d'encens, donne à cette heure de paix et d'adoration, une grandeur mystérieuse touchant à l'Infini.

Comme le soleil, en disparaissant, suspend aux verrières ses splendides flamboiements, un reflet divin pénètre l'obscurité, se suspend à l'âme en prière et, dans un ineffable rayonnement, l'entoure d'un scintillement d'étoiles. Dans le grand silence qu'apporte le crépuscule, il fait briller l'Espérance. Et le souffle léger passe au-dessus des cierges ; il semble attirer la flamme qui s'agite, s'agrandit, se courbe, s'amincit au frisson de ce vol invisible et insaisissable.

Un recueillement profond berce l'âme, c'est l'oubli des tristesses de la terre s'envolant au vent du ciel. Puis, doucement, la bruyante absorbe cette clarté et en estompe la transparence, tandis que l'ombre grise s'épaissit et monte jusqu'aux fenêtres qui ressemblent, maintenant, à de grands yeux éteints.

Et, devant l'autel blanc, lentement les cierges s'en vont. Les uns, tout petits, à la flamme affaiblie léchant les dernières gouttes de cire, s'éteignent doucement comme ces vieillards qui, sous leurs cheveux blancs, conservent encore la flamme brillante de leur regard, tout en se penchant un peu plus chaque jour vers la tombe où les entraîne le poids de la vie.

Les autres, longs et droits, dont la lueur tremble comme la vie fragile de ceux portant déjà, en pleine floraison, le sceau fatal si fortement identifié à leurs frêles tiges fleuries, qu'au matin même, tarie dans sa source, leur jeunesse s'endort du dernier sommeil.

Des cierges brûlent en laissant couler des larmes brûlantes comme pleurent souvent, ici-bas, les affligés et les malheureux. Les uns s'écroulent comme croule l'édifice des joies humaines, les autres s'éteignent comme meurent les chimères du rêve.

Et les points lumineux brillent, hauts ou bas, vifs ou faibles, luttant contre l'obscurité qui ne peut vaincre leur lumière mais qui demeure quand, n'ayant plus d'aliment, la flamme meurt, et que du cierge monte le filet de fumée aussitôt évanoui.

C'est la figure du combat de la vie passant à l'heure où, en profonde méditation, l'âme entrevoit la divine Beauté qui la ravit par la sublime et infinie douceur de son Éternité

* * *

Dans l'ombre grise qui s'épaissit, la flamme s'agite, s'agrandit, se courbe, s'amincit, dernière prière des cierges achevant de se consumer dans le temple où flottent toujours des vapeurs d'encens, et qui donne, à cette heure de paix et d'adoration, une grandeur mystérieuse touchant à l'Infini.

LES DERNIÈRES VOIX DE L'ANNÉE

Chaque année, la perspective d'une année nouvelle fait naître une joie ardente dans les cœurs et, au milieu de tout un monde d'agitation et d'animation, elle appelle des féeries à l'horizon d'espoir d'un lendemain meilleur. Durant des semaines, l'attente met en effervescence l'imagination que séduisent les rêves merveilleux qu'on croit déjà tenir. Et toutes ces choses désirées, espérées, entrevues, éclairent doucement les derniers jours de l'année.

Chaque année, des voix aimées mais rendues muettes par les multiples obligations d'un travail rude et pénible, ou étouffées par le tourbillon d'une vie tourmentée, se réveillent, sonores, sous la poussée puissante des sentiments qui se renouvellent. L'amour et l'amitié, l'estime et la reconnaissance parlent, durant ce temps, un langage harmonieux et prenant qui échappe, momentanément, à la froide ambiance des affaires et de l'argent. De tendres et généreux élans nous aident à être agréables, aimables et polis. On s'ingénie à faire plaisir, à embellir les jeunes visages de frais sourires, à faire naître une flamme de joie dans les yeux des vieillards, à combler les désirs de ceux qui nous sont chers, à sentir du bonheur autour de soi. On veut faire chanter partout les carillons de fête.

Mais les sons joyeux, qu'emporte la farandole des promesses, ne peuvent étouffer les voix plaintives ou douces murmurant alternativement, tout bas en nous, comme le ruisselet rêveur qui jase ou gémit, même quand des chœurs d'oiseaux remplissent l'air.

Voix des regrets, voix des appels, voix des souvenirs qui soupirent. Voix des pensées, voix des réflexions, voix des aspirations qui chuchotent. Voix des souffrances, des blessures et des peines qui pleurent. Voix des mystères, des ombres et des angoisses qui frémissent; des luttes, des craintes et des inquiétudes qui meurtrissent. Voix des départs qui déchirent, voix des confidences, des bienveillances et des douceurs qui apaisent. Voix des serments, des chansons et des sourires qui ravissent. Voix des tendresses, des sympathies et des indulgences qui bercent.

C'est au refrain de ces voix que le cœur établit judicieusement son bilan, celui des jours joyeux ou tristes que l'année qui s'en va enveloppera bientôt dans les brumes du Passé.

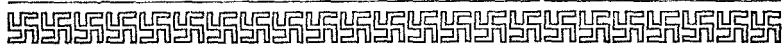
Chaque année, le soleil nouveau que fait naître l'année nouvelle apparaît plus resplendissant et plus radieux. Chaque aurore nou-

velle s'annonce plus lumineuse, plus brillante, le ciel nous semble plus pur et d'un bleu plus doux ; la joie d'aujourd'hui enchante demain.

La gaieté des enfants est bruyante, celle de la jeunesse, délicieuse. Les parents savourent des joies exquises en préparant de douces surprises, et, émus, les vieillards, en de longues méditations, revivent les chers vieux souvenirs. Les riches goûtent toutes les jouissances de l'or, et les pauvres se donnent l'illusion de prochaines journées de quiétude.

Si ces jours d'embellie mettent les familles en liesse et suspendent les soucis et les tracasseries de la vie, ils ne sont pas, hélas ! des jours d'allégresse générale. Et quand tout chante sur la terre et dans les foyers, il reste dans le monde des orphelins et des isolés ignorant, même à cette époque de l'année, les douceurs d'un moment de répit au son des voix aimées. Ceux-là sont au milieu de nous. Nous frôlons leur tristesse, nos joies troublent leur courage, notre gaieté alourdit leur détresse. Mais nous passons si souvent sans dire le mot sympathique ou faire le geste généreux qui ensoleilleraient leur cœur et leur donneraient, eux aussi, la douceur des souvenirs consolatrices.

Allons à eux en pensant que, comme nous, ils aimeraient à ramasser le long des jours les choses précieuses dont sont formés les trésors du cœur et qu'à la fin de l'année, dans un profond recueillement, il fait si bon de prendre dans ses mains pour en respirer le délicat parfum et en embaumer les derniers jours.



LE PREMIER DE L'AN

L'aube du premier janvier se lève morne et maussade. Elle tient obstinément tendus, les voiles épais qui cachent le soleil et dérobent les nuances rosées de l'aurore. Une pluie monotone noie les sourires de la nouvelle année et tombe lourdement sur la neige des toits et des chemins. Quelques pâles lumières percent la buée attachée aux vitres des fenêtres et glissent leurs ternes reflets sur les larges flaques d'eau qui entourent les maisons. L'angelus sonne dans le matin gris et charge l'air de sons graves et solennels.

Sous le porche sombre de l'église, deux vieillards se rencontrent et échangent leurs souhaits. Un peu tremblantes, les voix murmurent : « Je te souhaite la santé et la prospérité, et le paradis à la fin de tes jours.

* * *

Des fleurs à la fenêtre et sur la cheminée. Sur de petites tables, des boîtes, des bibelots et des bonbonnières aux rubans roses et mauves. Malgré la température désagréable, le premier de l'an met de la gaieté dans la chambre d'Edmée, car elle considère cette journée comme une étape merveilleuse entre hier et demain. La clarté du bonheur qui semble envahir la terre, resplendit pour elle comme un soleil.

Aujourd'hui les vœux abondent, ils se multiplient.

« A droite, à gauche, on les moissonne, »

et ceux que la jeune fille a reçus ont la voix chaude et vibrante de l'amour, de l'amitié. Ils papillonnent autour d'elle avec douceur et tendresse, ils la charment. Et aux joyeux refrains, qui depuis ce matin, chantent à l'oreille d'Edmée, se joint celui du petit messager la saluant gaiement du simple souhait : « Je vous la souhaite bonne et heureuse. »

* * *

Sur la table de bois blanc, une lampe basse surnommée d'un abat-jour de carton vert. Dans une assiette de faïence bleue, des oranges, des pommes et du raisin. Sur le buffet, une pendule ; au mur, un calendrier neuf.

La pluie cingle les vitres, le vent souffle aux fenêtres, pendant que Mme Blin relit la lettre reçue ce matin. Cette unique joie du nouvel an ensoleille la vie de la pauvre veuve, où la solitude et la tristesse prennent plus de place que le bonheur. Son rayon scintille dans le silence de la pièce où monte l'écho du murmure des heures. Il scintille entre les plis sombres de l'horizon, il scintille entre les souvenirs que réveille l'époque joyeuse des merveilles et des enchantements, il scintille au-dessus des espoirs en éveil. Mme Blin lui sourit, mais il ne peut dominer la clarté qui s'est logée dans son cœur, ce matin, au souhait du pauvre recevant son aumône : « Que le bon Dieu vous bénisse. »

*
* *

Le crépuscule du premier janvier descend morne et maussade. Il tient obstinément tendus les voiles épais qui dérobent les teintes orangées du couchant. Une pluie monotone noie les sourires de la nouvelle année, et tombe lourdement sur la neige des toits et des chemins.



MATIN D'HIVER

Un matin d'hiver ensoleillé. Des fusées d'étoiles roulent sur la neige et éclatent sur les arbres du jardin. Devant les lilas, la poudrière a dressé une montagne en miniature, et, en quête de soleil, les moineaux transis se sont blottis sur la guipure blanche qui recouvre les rosiers. Au fond du jardin, une haute côte a été transformée en glissoire par les enfants qui s'y amusent ferme avec leurs traîneaux. Plus loin, une petite fille prend la neige à pleine pelle et l'éparpille, ravie de la voir tourbillonner et de suivre le vol léger de ce fin duvet pailleté d'or, pendant que, plus loin, deux bambins cherchent à hisser une boule de neige sur la tour qu'ils viennent d'élever dans l'avenue.

Le charme des plaisirs d'hiver est un soleil resplendissant pour les enfants que leur optimisme naturel guide vers la clarté et la joie. Ils aiment le froid qui rougit leurs joues, les jeux qui font pétiller leurs yeux de gaieté, l'air pur si bon à respirer. Ils jouissent à plein cœur des plaisirs de la neige, de l'enchantement des heures de liberté, et le jardin blanc est plein de joyeux éclats de rire.

C'est le Bonheur qui chante dans ce matin d'hiver ensoleillé.

*
* *

Une chambre de malade où flotte le parfum des narcisses et des jacinthes. Des rideaux blancs tout moirés de soleil.

Entourée de coussins, chaudement enveloppée dans sa robe de flanelle blanche, une jeune fille se penche à la fenêtre pour mieux suivre les mouvements de la bande enfantine qui s'amuse au jardin.

Son regard triste suit les groupes joyeux, les courses animées des petites filles, les glissades des petits garçons ; et la frêle enfant, mortellement atteinte par la phtisie qui l'emporte lentement, sent battre plus fort dans son cœur, l'ardent désir de la guérison toujours attendue.

La pauvre malade a l'intense nostalgie des plaisirs d'hiver de son enfance, des forts de neige, des patins glissant sur la glace d'argent. Elle sent sourdre en elle une force vive luttant contre sa lassitude toujours croissante. Une flamme court sur son front, sur ses joues ; elle allume une lueur de gaieté dans ses yeux noirs. Ce moment d'ensoleillement moral disperse les pensées sombres dont sont peuplés les jours de réclusion de la pauvre malade ; c'est une bouffée d'air pur lui apportant, avec sa puissance, le rayonnement de la joie.

Et malgré sa faiblesse, malgré l'ombre de l'incurable mal, la jeune fille se réchauffe à cette joie chaude du printemps de la vie, et elle fait fête à la fraîcheur des fleurs de l'avril.

C'est le sourire de la Souffrance dans ce matin d'hiver ensoleillé.



Sur la route blanche, un vieux mendiant. Il porte à son bras gauche un grand panier couvert et, sur son dos, une poche grise. Un vieux bonnet de laine cache malses cheveux blancs, des mitaines trouées protègent à peine ses mains. La vieillesse rend son pas pesant, elle courbe ses épaules, et, malgré le soleil le froid piquant, le fait greloter.

Attiré par les joyeux éclats de rire des enfants, le pauvre vieillard s'arrête devant le jardin. Le spectacle de cette exubérante jeunesse en gaieté réveille les souvenirs de son enfance. Il se rappelle avoir connu lui aussi, des jours semblables à celui-ci ; comme ces enfants, il a joué avec ardeur et enthousiasme, avec l'insouciance de cet âge heureux, et l'émotion met des larmes dans ses yeux.

Maintenant, de son pas fatigué, le vieillard continue lentement son chemin, durement courbé sous le poids dont la vie charge rudement ses épaules. Mais, comme le soleil dore la neige, le plaisir des enfants glisse des rayons éblouissants dans son cœur, et, pour égayer sa triste mesure, il emporte le souvenir de cette vision de joie.

Silencieusement, le Malheur passe dans ce matin d'hiver ensoleillé.

SCEPTRE BRISÉ

Comme la solitude lui pesait ! La foule brillante, dont elle était jadis l'hôtesse aimée, lui manquait. Elle avait la nostalgie des fêtes splendides, de l'éclat des lumières, du bruit des voix joyeuses. Les jours merveilleux qu'elle avait connus étaient devenus de si féériques souvenirs, que de les voir lui échapper lui causait une intolérable douleur.

Elle avait été une reine adulée, elle avait eu une cour magnifique, d'enivrants triomphes. Et de tout cela, il ne lui restait plus rien, rien que le délaissement et l'abandon. Comme sa gloire avait été éphémère !

La lune, en s'appuyant au bord de l'horizon, l'entoura soudain de sa lumière et son image se refléta dans le grand miroir placé devant elle. Ce lui fut une révélation stupéfiante, et un long frisson l'agita. Un flot de grisaille envahit sa rêverie. Pour fuir l'obsédante vision, elle ferma ses yeux bleu sombre, mais ils gardèrent, intacte, l'image qui l'avait épouvantée. Alors, la réalité, en détruisant sa dernière illusion, creusa dans son cœur un large sillon de regrets.

Oh ! sa jeunesse, sa beauté, son charme, tout avait fui ! Le temps avait fané son teint de lys, ridé sa peau de satin et livré ses traits charmants aux ravages de la vieillesse. Elle, si fière de sa fine beauté, elle n'était plus qu'une ruine qu'allait emporter le premier choc des vents. Le soleil, qui lui avait prodigué ses rayons et dont elle aimait tant l'éclat, lui faisait atrocement mal parfois, et elle comprenait maintenant pourquoi la lune, qui l'enveloppait toute, accentuait, avec ironie, la décrépitude qu'elle constatait avec horreur.

Elle fit un mouvement comme pour saisir et étreindre toutes les choses aimées qui lui échappaient. Mais une force, plus puissante que sa volonté, la retint immobile et glacée. Elle ne put que gémir ; et, dans le silence bercé par le grand calme du soir, sa plainte vibra douloureusement.

C'en était fait, tout lui échappait. Les superbes parures de diamants qui faisaient son orgueil ne la pareraient plus jamais. Elle ne palperait plus les soies, les satins et les velours soyeux de ses somptueuses toilettes. Jamais plus la foule en délire ne viendrait s'enivrer de sa grâce et de ses sourires. Tout était fini, c'était

l'adieu ! Et la note triste monta jusqu'aux étoiles, tandis que, pressées, des larmes roulaient sur sa robe en grosses perles limpides.

L'hiver achevait, elle s'en allait avec lui. Et quand l'haleine printanière d'avril réveillerait la sève et ferait éclore une vie nouvelle, elle ne serait déjà plus. Pourquoi, alors, avoir été belle et fêtée puisque tout devait sombrer dans l'amertume et l'oubli ? Et la glace d'argent qui, tout l'hiver, dans des décors de pourpre, d'or et d'azur, avait ébloui et charmé, maintenant pleurait, seule et abandonnée.

Son sceptre fragile était à jamais brisé ! Les vagues, lasses de leur captivité, rongeaient sourdement sa lourde masse et la coupaient de longues fissures. Elles bouillonnaient déjà dans les larges trouées bordées d'une mousse d'écume, et couraient vers les rivages où elles se creusaient un chemin entre les pierres libres de neige. Encore quelque temps et elles miroiteraient enfin au soleil, pimpantes et grisées de liberté. Encore quelques jours, peut-être, et les vagues chanteraient. Elles chanteraient pour leurs admirateurs déjà oublieux de la glace qui, sous la poussée du printemps, s'en allait, vieillie et brisée.



POURQUOI ?

La dentelle du rideau effleure la tête blonde de l'enfant dont le regard, obstinément fixé au ciel, suit, dans l'embrasement du couchant, les petits nuages qui passent comme des vapeurs d'or et se fondent doucement en teintes de saphir. Mettant un charme très doux à tout ce qu'il touche, le ruissellement des rayons envahit les grands arbres glacés du jardin, les buissons chargés de neige, la clôture qu'il étoile de rubis, la route qui se perd dans le lointain bleu.

L'enfant ne voit plus les belles images qui l'amusaient il n'y a qu'un instant. Il ne voit plus le peloton de laine que Moussette vient de sortir sournoisement de la corbeille à ouvrage, et dont, jusqu'ici, il a été le fidèle gardien ; ni le doux sourire de sa mère dont le regard profond l'enveloppe depuis quelques minutes.

Philippe ne voit que la beauté du ciel qui prend sa petite âme

et l'emporte vers l'infini, sans qu'il puisse comprendre la douceur de ce Sursum Corda. Il envie les ailes des petits oiseaux montant dans la lumière d'or et semblant toucher l'azur. Il trouve merveilleux les côteaux où, sur les sommets neigeux, brillent les dernières étincelles. Il sourit aux champs tout roses sous la flamme qui court à l'horizon pour s'effacer dans la lueur pâle du crépuscule.

Et lentement, le bleu pâle du ciel descend, posant son voile léger sur les feux diamantés qui s'éteignent. Philippe ne voit plus que la petite ligne rouge amincie et pâlie, mais qui lutte toujours. C'est la seule clarté qui demeure entre le ciel bleu et la terre blanche, et l'enfant est déjà enveloppé d'ombre.

« Maman, dit-il d'une voix tremblante, il n'y a plus rien là-bas, à l'horizon, pourquoi ? »

Et s'arrêtant sur sa mère, le regard interrogateur de Philippe répète le « Pourquoi » si troublant pour sa tendresse maternelle soudain angoissée.

Oh ! qu'importent la jeunesse, le nid chaud et joyeux, la tendresse et les sourires qui en sont les charmes, les fêtes et les chansons qui en sont les joies ! Tout cela descendra à l'horizon de la vie pour se taire en un silence profond, et s'éteindre aux souffles de la vieillesse, comme viennent de mourir, au couchant, sous l'étreinte des ombres du soir, les splendeurs de ce soir d'hiver. Et alors, Philippe aura appris pourquoi, si tôt, il ne reste rien.

La question enfantine qu'il vient de poser se résoudra par le grand problème de la vie qui commence à s'agiter dans sa petite tête. La fin de chaque jour éclaircira peu à peu le mystère d'aujourd'hui, de même qu'en disparaissant, les derniers reflets viennent d'allumer dans son intelligence, un rayon brillant qui pénètre, maintenant, jusqu'au cœur de la mère si tendre, le regardant avec l'infinie douceur de son amour maternel où s'abîment toutes les autres tendresses.

Plus tard, lorsque Philippe comprendra le « Pourquoi » qu'il lui adresse aujourd'hui, l'avenir aura tourné bien des pages du livre de sa vie ! et, dans des décors de deuils ou de fêtes, les aura enluminées d'inoubliables souvenirs. Avant que la main brutale de la vie secoue la petite âme de son fils, la mère cherche à y amasser assez de trésors de beauté et de force, pour, qu'en face du malheur, l'espérance reste l'étoile de sa foi et de son courage.

Elle pose sa main sur le front de l'enfant et, souriante, lui répond :

— « Pourquoi, Philippe ? Mais parce que comme les enfants sages, tous les soirs le soleil se couche pour revenir suivre, le lendemain,

plus beau et plus brillant, la route que le bon Dieu lui a tracée, comme à nous celle de notre devoir. »

— « Pour faire son devoir ! » répète Philippe.

Et dans la clarté lumineuse du crépuscule, quelque chose de grand, de pur, de noble, passe du cœur de la mère dans celui de l'enfant, y enfermant la leçon grave et sérieuse de la réponse du « Pourquoi. »



LE VIEUX FRÊNE

Un matin, deux hommes vinrent examiner le vieux frêne si droit, si haut. Sur le sol enneigné, ils déposèrent une grosse corde, une hache, un « godendard » et un marteau. Puis, ils examinèrent longuement les branches, au creux desquelles la neige s'était blottie. Ils palpèrent la sombre écorce fleurie de blanches étoiles scintillantes de rayons, et ils prirent des mesures, de la rue à l'arbre, de celui-ci à la maison.

Malgré la blancheur éclatante de ce brillant matin d'hiver, une grande ombre noire parut soudain envahir ce coin du jardin. Une plainte monta des racines profondes jusqu'à la cime tremblante.

Un frisson secoua les rameaux du vieil arbre ; il déchira la légère dentelle de givre qui les ornait et de blancs flocons tombèrent lentement, comme des larmes qu'aurait versé le fier centenaire qu'on venait abattre.

Il me sembla que la sève endormie se réveillait sous la meurtrissure de la corde étreignant brusquement le tronc glacé. Je crus que l'âme palpitante du vieux frêne s'échappait par les blessures que lui faisait la hache du bûcheron, et je compris que la note plaintive du « godendard » pleurait un solennel adieu. Aucune voix n'en murmuraient les regrets. Cependant, à chaque craquement, j'entendais parfaitement dans le silence poignant, les sanglots étouffés que retenait l'arbre déjà à demi brisé, et dont on ne reverrait plus la forme superbe, aux gracieuses parures de frimas ou de feuillage.

Il s'en allait !... Pour la dernière fois, le soleil découpait son ombre brune dans le ciel bleu. Les feux du couchant n'attacheraient plus de rubis aux branches dépouillées. Plus jamais

l'aube n'y jouerait ses lueurs de topaze, et, sur la rude écorce, le givre ne tisserait plus ses fragiles réseaux. Le vieux frêne ne compterait plus de saisons, il n'abriterait plus de nids, il ne subirait plus de tempêtes ; la cognée venait de lui porter le coup mortel qui le couchait dans son froid linceul.

Une aveuglante lumière s'engouffra dans la large trouée. Elle accentua le grand vide saisissant, et, doucement, se posa sur le grand ami qu'elle enveloppait pour la dernière fois.

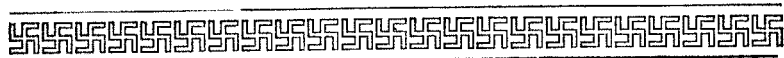
Quelques moineaux vinrent se grouper sur une des branches, qui, encore flexible, les balançait. Se faisant tendre et douce, la vieille amitié, qui s'en allait sans retour, se prêtait une dernière fois au repos de leurs ailes, et un long moment, les petits oiseaux se grisèrent de la dernière cadence de la branche familière.

Mais bientôt, dans la solitude du jardin où il s'allongeait tristement, un dernier frisson agita les souvenirs qui, identifiés au vieux frêne, mouraient avec lui. Et longuement, le frisson secoua les branches glacées.

Apeurés, ivres de

« L'espoir des clairs réveils et des gais lendemains, »

les petits oiseaux reprirent leur vol, entraînant les derniers flocons de neige, dernières larmes du fier centenaire.



HEURE DE LASSITUDE

Il fait bien froid, et sur la route que suit Céline, la neige met une clarté douce. Sa blancheur pointe dans le lointain des champs, et borde l'horizon qu'elle fait deviner. Elle dessine la fine et gracieuse silhouette entre les éventails diamantés des sapins, et, dans le soir qui voile toutes choses, Céline sent son cœur lourd, lourd à ne pouvoir le porter plus loin !

Magré le froid, elle s'arrête, oppressée et lasse. Pleins d'angoisse, ses yeux cherchent autour d'elle ce qui pourrait relever son courage. Toute la journée, elle a senti ce poids l'écraser, et senti ce frisson la glacer. Toute la journée, elle a enfermé, dans les fins plissés de tulle, les rêves que faisait naître en elle la délicieuse robe blanche de cette jolie enfant, qui lui parlait si joyeusement de son premier

bal. Et toute la journée elle a souri, quand les larmes brûlaient son cœur !

Céline a tant désiré ce moment de solitude que, maintenant, elle reste là, entre les roches enneigées, tout près de la rive, à écouter la voix douloureuse que plus rien n'étouffe et qui tremble dans le grand silence troublé par l'écho des plaintes amères. A quoi bon avoir vingt ans, toutes les espérances de la jeunesse et l'ivresse des rêves fous, puisqu'elle ne peut en savouer la douceur ? A quoi bon chanter le printemps, sourire aux roses, admirer les horizons bleus, puisqu'elle ne peut respirer le parfum grisant de la liberté ? A quoi bon aimer la vie, désirer le bonheur, attendre l'amour, puisqu'aucune trêve jamais ne lui permet d'entrevoir leur ombre frêle ?

Oui, à quoi bon, puisque, pauvre orpheline, elle ne connaît pas le bonheur, comme cette petite fille heureuse, qui porte la joie dans son cœur et le soleil dans ses yeux. Comme elle, elle aimerait le monde, la richesse, le plaisir, la distraction. Elle les aimerait pour tous les jours de peines et de tortures qu'elle a vécus, pour toutes les privations et toutes les misères qu'elle a endurées, pour les luttes et les combats qu'elle a soutenus !

Et Céline porte la main à ses yeux comme pour ne plus voir l'image gracieuse de celle qui, là-bas, conserve son sourire charmant, tandis qu'elle pleure dans l'ombre en se demandant : « Pourquoi elle, plutôt que moi ? »

Ce moment de faiblesse, ce désir intense de bonheur, obscurcissent pour un moment, à son âme en détresse, la petite maison blanche où s'abrite sa vie laborieuse ; ils embrument les vieilles pierres, gardiennes de ses souvenirs, le coin de terre, l'humble foyer, dont elle est la reine. Elle ne voit plus que le rêve qui gonfle sa voile folle et au mirage duquel se prend son cœur. Elle ne sait pas !

Non, elle ne sait pas. Mais la vie lui apprendra si tôt, et peut-être brutalement, que beaucoup de ces bonheurs enviés sont faits de souffrances secrètes, que leur surface de splendeur cache souvent des abîmes de misères, d'angoisses et de regrets. Elle lui apprendra que trop souvent, le cœur porte sa blessure au milieu des fêtes mondaines, et que les diamants, parfois, ne parent que des cendres refroidies. Elle lui apprendra que parfois l'or écrase l'âme sous ses froids trésors, et qu'elle mendierait une parcelle de joie pour oublier sa détresse.

Alors Céline saura que la paix qui, demain, aura apaisé sa douleur et chassé le fantôme trompeur, est celle faisant de sa jeunesse une force vaillante, une source limpide, une fleur précieuse. Elle

n'enviera plus l'autre qui, ce soir, attache peut-être à la blanche toilette de son premier bal, l'épine aigue destinée à creuser dans son cœur un sillon douloureux et à jamais ineffaçable.

Elle n'enviera plus, parce qu'elle aura surtout compris que nous portons le bonheur en nous, et que c'est en le cherchant que nous le perdons.



NUL NE SONGEAIT...

Sous le paletot usé, troué, le vieux gilet de laine brune du pauvre mendiant ne pouvait empêcher de pénétrer le vent glacial. L'infirme ne pouvait se préserver de ses morsures, ni se mettre à l'abri des rafales qui secouaient son méchant chapeau et cinglaient son visage rougi. Il tremblait en s'appuyant à l'angle de la maison, et frissonnait en tendant sa main glacée.

Depuis de longues heures, il attendait l'aumône que les passants glisseraient discrètement ou jetteraient négligemment dans sa sébile. Il attendait qu'on s'aperçût qu'il était là, et que son indigence implorait la charité. Il les voyait tous passer, pressés, soucieux, absorbés, songeant à leurs affaires, calculant un profit, entrevoyant une heureuse transaction, courant à un marché inespéré. Il les regardait défiler sans répit, se croiser, se coudoyer, se heurter. Et la foule passait, le touchait, le frôlait, sans remarquer le pauvre vieillard attendant le geste généreux qui ferait tomber les sous dans la sébile vide.

Nul ne songeait au douloureux serrement de cœur étreignant ce déshérité de la vie en face de cette indifférence insouciant, ignorant de son tourment, et qui passait en ne voyant que le but convoité à atteindre ! Nul ne songeait à l'angoisse de ce pauvre au contact des heureux chaudement enveloppés de fourrures, oublieux du frisson qui le secouait, et qui passaient en ne pensant qu'aux plaisirs promis et attendus ! Nul ne songeait à la profonde tristesse de ce miséreux regardant tout un monde s'engouffrer dans les salles de cinémas, et dont les yeux noyés de larmes contemplaient avec effroi, la maigre recette de sa journée quand là, à côté, s'entassaient les pièces blanches !

Le pauvre vieux enviait sans doute la foule affairée, la vie fébrile qui l'entourait, l'activité qu'il ne connaissait plus. Il enviait peut-être la jeunesse, la force, la liberté de ces passants attirés par la richesse, l'ambition et la lutte ; pourtant, chacun portait un fardeau fait d'inquiétudes, de regrets ou de larmes. Il enviait peut-être les riches, leur quiétude, leurs jouissances, la chaleur de leur foyer, l'abondance de leur table ; pourtant, eux aussi portaient un poids fait de brisements, de blessures et d'épreuves. Il enviait peut-être l'argent qu'on lui refusait et qu'on dépensait cependant follement tout près de lui ; pourtant, ceux qui s'amusaient ainsi, comme les autres, portaient la pesanteur d'un vide affreux, d'un immense ennui, d'une profonde désolation.

Dans l'ombre qui descendait et que reculaient les vives lumières, le vieillard voyait l'heure du retour au gîte solitaire, le moment pénible de l'isolement, la longue veillée silencieuse. Il pensait au pain sec de son souper, à l'obscurité de son réduit, à l'amertume de ses insomnies.

Et la foule passait, soudain augmentée du flot des travailleurs. Cette vague mouvante se rapprochait de lui. Elle atteignait la pauvre petite sébile presque inutilement tendue tout l'après-midi, et dans laquelle tombaient maintenant les sous de ces humbles qui, fatigués, harassés, anxieux de se reposer, s'arrêtaient néanmoins pour faire l'aumône et pour partager avec l'indigence.

Moins égoïstes, ceux-ci avaient pitié. Ils devinaient la supplication du pauvre mendiant, ils devinaient sa détresse. Les temps durs avaient enlevé le superflu à leurs modestes existences et créé de pénibles privations au sein de leurs familles. Ils avaient en même temps projeté sur leur vie, devenue plus difficile, l'ombre noire d'un lendemain de pires souffrances.

Mais ils avaient, quand même, conservé en eux le sentiment généreux et sympathique de la charité, celle qui agit sans bruit, celle qui donne sans éclat, celle qui vient du cœur.

Cette pitié, faite de bonté et de compassion, avait donné au pauvre un doux et consolant sourire, le seul de sa journée pénible, mais le meilleur.

PREMIÈRE ÉPINE

Il y avait du soleil plein la cuisine. Il entra par la grande fenêtre dont les rideaux légers disparaissaient sous la traînée étincelante, et il envahissait la pièce où il mettait la splendeur de ses rayons. Il accrochait au mur de gracieuses arabesques, il dansait au plafond et sur le calendrier suspendu au-dessus de la table.

Il s'attachait en grands ronds d'or sur le journal que, depuis quelques minutes, Pauline s'amusa à regarder, et sur lequel ses petits doigts suivaient les reflets qui moiraient le papier en jouant leur joyeuse lumière sur ses mains. Elle cherchait à saisir ces jouets nouveaux qu'à chaque mouvement des branches, qu'il inclinait à sa guise, le vent faisait danser, voltiger, s'envoler, semblables à de beaux papillons aux ailes d'opale, fuyant la prison de mains cruelles.

Toute mignonne dans sa robe blanche, ses belles boucles brunes étoilées d'or, dans son langage enfantin, Pauline emplissait la pièce de ses bégaiements doux comme une chanson, et continuait à poursuivre les rayons brillants et impalpables qui la captivaient.

Soudain, près de l'enfant, une belle fumée blanche passa, monta en se jouant dans le soleil en d'étranges dessins, flottant dans l'espace comme une gaze neigeuse. Ravie, Pauline abandonna les joujoux insaisissables qu'elle oubliait en regardant cette si jolie chose que la tentait maintenant. De nouveau, elle avança ses petites mains jusqu'aux nuages irisés venant à elle en spirales gracieuses et, vivement, voulut les attirer. Mais, comme pour les rayons d'or, encore cette fois, les petits poigns fermés restèrent vides de leur étreinte.

Alors, dans les doux yeux bruns de Pauline, une grande tristesse passa. Comme, dès la première heure, au fond de tout cœur humain, la vie, en s'y fixant, y dépose le germe de la douleur, l'enfant en sentit la première atteinte et, sans la comprendre, en souffrit. Des pleurs coulèrent sur ses joues roses, et un sanglot éclata dans le silence de la pièce.

Vivement, déposant son cigare et se penchant vers sa fille, le père l'enlaça de ses bras protecteurs, et, par ses baisers, apaisa son chagrin. L'enfant sourit aussitôt. La petite figure redevint joyeuse et une clarté très pure baigna les yeux encore humides. A cet âge, les petites blessures se pansent avec des pétales de roses, et les caresses paternelles venaient d'en arracher la première épine.

Songeuse, je regardais la cuisine ensoleillée, la petite qui jouait maintenant sur les genoux de son père, et je pensais à tous les rayons de joie, d'espérance et d'amour, qui, plus tard, s'éteindraient dans la vie de cette enfant que l'insaisissable venait de décevoir, puisque, toujours, le bonheur fuit devant nous, paré de rêves et d'espoirs, ne nous laissant que l'ombre qui glisse entre nos mains.



TU NE SAIS PAS...

Un sourire glisse sur les lèvres de Mme Trévennes, et, une minute, son regard s'arrête sur le jeune visage souriant, semblable à une fleur que grise le soleil, et qui ajoute sa lumière à celle qui, du dehors, vient égayer le petit salon paisible.

Ensoleillés de lueurs d'or, les grands yeux bruns la regardent, interrogateurs, et la voix joyeuse de Charlotte répète pour la deuxième fois : « Oui, Grand'maman, nous travaillons en causant... » Et du petit sac marron qu'elle ouvre vivement, sa main tire une broderie délicate qu'elle pose sur les genoux de Mme Trévennes.

Sur la figure sereine de celle-ci, le joli sourire apparaît de nouveau, et posant son doigt sur la fine batiste, elle demande :

— « Demain, lesquelles des deux travailleront, les aiguilles ou les langues ? »

— « Grand'mère, comme vous dites cela ! » murmure Charlotte les lèvres tremblantes.

Tendrement, l'aïeule se penche vers sa petite fille dont le regard suppliant l'émeut, et, un moment, aux boucles brunes se mêlent les beaux cheveux blancs.

— « Tu me trouves sévère, Charlotte, mais, tu entres dans la vie et par conséquent, tu ne peux en mesurer les abîmes profonds, ni connaître les perfides sentiers qui y conduisent. Tu ne sais pas encore, vois-tu, combien d'ennuis fâcheux, combien de souffrances secrètes, naissent souvent des petits riens lancés au hasard d'une conversation frivole, pendant que les doigts manient l'aiguille ou le crochet. Tu ne sais pas que parfois, dans certains milieux, durant ces réunions, on fait habilement de la dentelle sur le compte du prochain et de la broderie sur le thème d'une nouvelle.

Les petits mots bourdonnent d'abord légèrement dans la tiède atmosphère des salons, au-dessus des groupes animés, puis l'écho, l'implacable écho, aussitôt les lance et les répète tout le long du chemin. Ils se balancent follement, comme des fils légers qu'agite le vent, et ils effleurent en passant, comme une brise fraîche qui fait frissonner. Mais, de course en course, ils s'aiguisent et blessent, ils s'enflamment et brûlent, et ils deviennent de lamentables potins qui roulent vertigineusement pour ne plus s'arrêter.

Pourtant, le mot vient souvent de l'intime causerie de quelques amies ayant cru enfermer entre les mailles souples de leur tricot ou les soies claires de leur broderie, la petite remarque sans importance, devenue l'énorme boule si laide, si noire, qui meurtrit sur son passage.

En souriant, avec indifférence, on enfonce, dans la réputation des autres, la pointe acérée de l'aiguille ou du crochet, avec l'art et l'habileté qu'on apporte aux ouvrages les plus délicats. Mais on oublie que ce qui fait la beauté de ces derniers est absolument mortel à la première.

Avant que ces vilains rouages atteignent ta jeunesse confiante, laisse-moi t'en dévoiler la perfidie et te mettre en garde contre leur malfaisance. Les insinuations malicieuses, les paroles acerbes, la méchanceté piquante, se couvrent de gaieté charmante et de sourires gracieux. Elles entraînent insensiblement si on n'en secoue le joug dangereux, elles s'imposent si on ne déchire leur masque trompeur, et elles gâtent tant de causeries agréables, tant d'heures délicieuses, tant d'intimités douces qui deviennent agaçantes, lourdes et pénibles.

Causer en travaillant, c'est ne dire que des choses aimables et bonnes ; c'est s'intéresser à tout ce qui fait la vie belle et utile, c'est être sincère et discrète, loyale et indulgente. C'est faire du bien, c'est vaincre l'égoïsme. C'est mettre de la vraie joie dans le cœur des autres, c'est garder précieusement pour soi, la joliesse des dentelles et la finesse des broderies... »

Et gravement, Mme Trévannes appuie ses lèvres sur la joue rose où, lentement, glisse une larme.

La douceur prenante de cette voix grave, enveloppe Charlotte d'une émotion qui la pénètre toute. Et la jeune fille sent comme une ombre vague se déchirer, pour lui laisser entrevoir un coin de ciel d'une beauté inconnue et insoupçonnée, qu'elle admire, ravie, comme parfois, le matin dans les montagnes, ou découvre soudain un paysage splendide, jusque là voilé de brumes.

PAUVRE LORETTE ! HEUREUSE NINETTE !

Dix heures sonnent. Lorette ferme son livre et regarde distraitemment la fenêtre envahie des brillants rayons que tamise le léger rideau de tulle. Sa pensée fuit, lointaine, comme emportée dans des brumes de rêves vers un horizon invisible que, seuls, perçoivent les yeux au fond desquels flotte un nuage sombre qui en éteint l'éclat.

En dépit du luxe qui l'entoure et du murmure joyeux de l'horloge finement abritée dans le cœur d'une rose de marbre blanc ; malgré le parfum des jacinthes, la beauté des orchidées, la grâce des jouilles si habilement groupées dans de ravissantes potiches, la tête brune, qui s'appuie sur la jolie main blanche, semble lourde de lassitude. On sent une atmosphère de mélancolie paralyser l'ardeur de cette jeunesse déjà assombrie.

Les lys se penchent gracieusement sur leurs tiges sans attirer le regard rêveur toujours perdu dans le vide, indifférent aux cadeaux de Pâques qui encombrent la table et le divan dans un fouillis de papier et de rubans. Dans un cornet de cristal, des roses dressent leurs corolles de velours rouge, sans charmer la jeune fille, sans appeler le sourire sur ses lèvres au pli douloureux.

Pourtant, c'est Pâques ! La Résurrection resplendit sur la terre que réveillent les rumeurs printanières. Le ciel est bleu, les rayons éblouissent, les nids chantent, les sources frissonnent. Pâques ! L'hymne des cloches carillonne triomphalement dans l'air chargé des premiers souffles tièdes de l'avril. La joie pascalle pénètre la nature et les cœurs, et cependant, elle n'effleure même pas l'âme de Lorette qui, au milieu de tant de vie ardente, reste écrasée d'ennui parce qu'elle est blasée de tout, même du bonheur qu'elle ne comprend pas posséder, et que son cœur si las cherche toujours !

Pauvre Lorette !

*
* *

Dix heures sonnent. Ninette lève la tête et regarde les mignons paquets qui s'alignent sur la table modestement fleurie de violettes. Ses yeux s'éclairent de vives lueurs qui scintillent entre les cils bruns et une chanson monte aux lèvres de la jeune fille. Ses mains frêles ont la légèreté des ailes de papillons en touchant les choses jolies et fragiles qu'elle enveloppe soigneusement.

Dans la lumière du matin, la petite chambre a un air coquet avec le dessin fleuri de la cretonne claire, la disposition charmante de quelques plantes vertes et le sourire des fleurs. Le soleil dessine de larges arabesques d'or sur les murs et sur la cheminée, jusque dans la chevelure de Ninette que nimbe le splendide rayonnement. Des étincelles semblent s'incruster dans les jolis lapins blancs, dans le duvet soyeux des petits poulets, dans l'originale décoration des œufs de Pâques, comme pour faire la part de la beauté dans le geste touchant de celle qui veut que la fête bénie apporte aussi un peu de joie à quelques enfants pauvres du quartier.

Car c'est Pâques ! Le printemps impose sa revanche ; c'est le prélude des chuchotements que, dans l'air nouveau, réveille la volée des cloches annonçant avec ferveur l'Alléluia ! Pâques ! Et, comme un parfum d'encens, la joie monte des choses et des cœurs vers

« L'azur où luit le soleil d'or. »

La fête pascalle et la fête printanière remplissent d'un bonheur doux et profond le cœur de Ninette qui reçoit, de tant de vie ardente, la force merveilleuse que nourrit la sève puissante de sa belle jeunesse. Et de son bonheur infiniment doux jaillissent les radieux rayons du soleil qu'elle porte dans son cœur !

Heureuse Ninette !



LE TEMPS DES ROSES

28 juillet 19**

Les journées passent vite. Le temps fuit comme le vent, emportant les brillants rayons qui resplendissent tout autour de moi. Si je pouvais enchanter l'azur, le soleil, les oiseaux, les fleurs, pour toujours entendre la joyeuse chanson du matin ! Le soir, hélas ! module la sienne en mineur et il y soupire toute la tristesse de l'adieu.

Une si vive intensité de vie me saisit, m'enveloppe et me pousse vers l'avenir, que je crois avoir des ailes, « aujourd'hui plus qu'hier », parce qu'à l'espérance s'est ajouté l'amour qui rayonne sur ma vie et berce mes rêves, depuis que je connais Gilles. Cette joie, devenue mienne, je l'attends depuis que j'ai compris mon rêve ; depuis

que j'ai reconnu, dans mon voisin, l'idéal qui, seul, pouvait faire chanter dans mon cœur la lyre d'amour dont personne encore n'avait pu toucher les cordes vibrantes.

Cette joie est ici, près de moi ; demain peut-être elle sera devenue mon trésor, car je devine que Gilles m'aime comme je l'aime. La douceur de sa voix et de son regard, mille riens me disent de tendres choses qui me ravissent. Mais LUI, quand me dira-t-il le cher et doux secret ?

12 août

Grand'mère manie son crochet à la cadence d'une vieille chanson qu'elle fredonne sans cesse :

« Il est fini le temps des roses,

« Il est fini le rêve de l'amour,

pendant que dans mon cœur l'espérance chante éperduement « le temps des roses et le rêve de l'amour. » Son refrain est si captivant que je n'écoute que lui. Et, maintenant, lorsque Louis vient, je reste de longs moments silencieuse, absorbée par l'unique pensée, loin de cette tendresse que je ne pourrai jamais payer de retour.

Le contraste qu'offre le charme de la mâle beauté de l'AUTRE près de la solide robustesse de cet enfant des champs, me fait mieux comprendre pourquoi mon amour devient chaque jour plus grand, pourquoi j'attends ardemment l'aveu de Gilles.

22 août

Gilles a admiré mes glaïeuls roses, hier soir. Ce matin, en recherchant près d'eux l'écho de sa voix, je leur ai confié l'espoir de mes rêves. Peut-être répèteront-ils aux fleurs voisines les confidences de leur petite amie, et peut-être Gilles entendra-t-il.

29 août

Les jours plus courts ramènent les longues veillées. Depuis une semaine on ne veille plus au jardin et... je vois moins Gilles. Je rêve plus longuement de lui dans l'enveloppante douceur des nuits étoilées. Je dis son nom à tout ce qui m'entoure, son souvenir est ma lumière, mais je ne sais plus où trouver la raison de l'attente délicieuse dont j'ai vécu depuis trois mois. Je tremble de sentir la foi s'ébranler dans mon cœur tourmenté, d'y voir sombrer la confiance.

Je me surprends à chercher dans ses attentions, ses prévenances, ses sourires, la belle flamme ardente que j'ai cru voir briller au fond du regard qui me trouble, la flamme qui a allumé celle qui me dévore.

J'ai peur, oh ! j'ai peur de n'y découvrir qu'une aimable courtoisie mondaine au piège de laquelle je me suis laissée prendre comme un pauvre oiselet.

Plus tard, en face de la réalité.

J'ai follement rêvé d'amour et j'ai follement perdu mon bonheur ! J'ai aimé le mirage sur lequel mon cœur seul jetait une éblouissante traînée d'or, et j'ai dédaigné la forte tendresse qui enveloppait le plus pur diamant.

Je trouvais la lourde main de Louis, si ferme au mancheron de la charrue, trop rude pour faire chanter le clavier de mon cœur, et j'attendais l'effleurement délicat de la blanche main de Gilles. Hélas ! il n'a jamais compris mon émoi, il n'a jamais deviné le drame dans lequel s'est englouti mon rêve, et moi, je comprends trop tard mon erreur.

Le réveil est terrible ! La réalité m'accable et le fardeau de ma vie brisée m'écrase. Ah ! que l'oubli me serait bon ! Car, je ne puis plus croire en la chanson de Grand'mère qui fredonne depuis quelques jours :

- « Il reviendra le temps des roses,
- « Il reviendra le rêve de l'amour.

Je ne puis plus croire !! La désillusion a glacé mon cœur comme l'hiver a enneigé la terre.

Mai, au parfum des lilas.

Grand'mère avait raison !

- « Il est revenu le rêve de l'amour .

Comme j'en savoure la joie profonde, maintenant que l'espérance a réchauffé mon cœur comme le printemps a réveillé la terre, et depuis que je suis la fiancée de Louis !

La pure lumière de l'Amour a remplacé l'aveuglante flamme, si funeste aux ailes fragiles des phalènes attirées par sa brillante lueur. Et une paix exquise fait chanter dans mon cœur la lyre d'amour dont le rêve a failli briser les cordes vibrantes.

MARISE

27 juin.

Mes compagnes commencent à parler de leurs vacances. Chacune fait de beaux projets et la perspective radieuse de ces jours de liberté les rend gaies comme des pinsons, vives comme des papillons.

L'écho retient longtemps leurs joyeuses conversations. Je l'écoute en atténuant autant que possible le bruit de mon clavigraph. Mon cœur se prend à son charme, si bien, que des horizons nouveaux et merveilleux incrustent leur féérique splendeur dans mon esprit. Je les contemple dans la solitude de ma chambre qu'ils embellissent de toutes ces beautés grandioses, de toutes ces joies charmantes, qui toujours hélas ! resteront inconnues à la pauvre orpheline que je suis !

30 juin.

Georgette part samedi ; elle est folle de joie et riche de rêves. A la seule pensée du plaisir que lui promettent ces deux semaines, elle oublie toutes les fatigues, les ennuis, les pénibles soucis qui la font parfois pleurer, pour ne songer qu'au soleil, qu'aux amusements et aux douceurs de la pleine liberté. Et la petite sténo distraite a mis le nom de Cacouna en tête d'une de ses lettres hier. Ce que cela nous a amusées

16 juillet.

— « Et vous, Marise, où allez-vous passer vos vacances ? » m'a demandé Alice ce matin. Et d'avouer que je resterais entre les quatre murs de ma chambre, sans même voir une seule journée le ciel bleu d'une belle campagne, m'a été si pénible que tout le jour mon cœur à battu à se briser.

Il pleure ce soir... Je ne puis le faire taire. Mes regrets planent sur lui comme des oiseaux de malheur, et leur ombre noire me fait frissonner.

Oh ! lâcheté de la volonté humaine qui chancelle, lasse et blessée, parce qu'un obstacle lui barre la route ! Insondable abîme de l'orgueil qui se cabre devant les secrètes misères brusquement mises à jour !

La révolte bouillonne en moi tel un impétueux torrent, et mes joues brûlent encore de la rougeur que le choc inattendu y a fait monter.

26 juillet.

Je viens d'établir mon budget. Ma situation est plutôt sombre et difficile, hélas ! Mais en restant sagement ici, en me contentant de la trouée bleue entre les toits comme horizon, de la maigre verdure du saule rabougri de la cour et des pensées qui fleurissent ma fenêtre, je pourrai avoir l'argent nécessaire pour m'acheter un bon manteau chaud pour l'hiver prochain. Oh ! comme je vais trouver bon de ne plus grelotter sous la morsure du froid ! Comme la caresse de l'étoffe soyeuse va être douce à mon visage !

Je ne verrai ni les montagnes, ni la mer, ni aucun lac enchanteur. Je ne respirerai ni l'air salin, ni les parfums des bois, ni l'odeur des champs en fleurs. Je ne remplirai mes yeux ni de soleil éblouissant, ni de nuits étoilées, ni de rayons de lune. Je n'entendrai ni le rossignol sous la feuillée, ni la berceuse des vagues, ni le chant de la brise. Je ne foulerai ni l'herbe veloutée, ni le sable des grèves, ni la mousse fraîche.

Je n'aurai pas de souvenirs joyeux, non ! La monotonie de ma vie solitaire les éloigne et leur fait peur. Mais j'aurai du pain, de chauds vêtements et... le Mirage du bonheur sur le seuil de ma porte.

.....
Pauvre petite Marise !



EN TRAMWAY

Gilaine baissa la voix.

— Tu sais que Cécile se marie à l'été ? Pauvre Cécile !

— Pourquoi la plains-tu ? Richard n'a-t-il pas les qualités voulues pour être un bon mari ? demanda sa compagne en tournant vers elle le beau regard de ses yeux bruns où se lisait un profond étonnement.

— Si, reprit Gilaine, Richard est un bon garçon. Mais personne n'ignore qu'il fait un mariage d'intérêt, et un mariage sans amour n'est jamais heureux.

— Pourtant, Cécile est si jolie et elle a une si délicieuse personnalité que je croirais le contraire, répondit la jeune fille.

— Tu la trouves jolie ? et une moue plissa les lèvres de Gilaine qui ajouta plus bas : C'est vrai, j'oubliais que l'argent donne de la beauté.

— Tu te trompes, Gilaine, et la voix douce eut un frémissement, Richard n'a pas sacrifié l'amour à l'argent, c'est son cœur qui a choisi.

— Mais comment sais-tu cela, Renée ?

L'arrêt du tramway et le mouvement de la foule interrompant soudain la conversation des deux amies, la question resta sans réponse. Mais il sembla à Gilaine que les longs cils bruns des yeux de sa voisine cherchaient à voiler l'éclat de leurs prunelles comme pour dissimuler le reflet mélancolique d'un rêve brisé. Et elle eut l'intuition qu'à ce moment, la pensée de la jeune fille se faisant très lointaine, se fermait en même temps discrètement comme une sensitive.

Elle devina que le léger sourire n'était que de surface, que la fleur d'amour de cette jeune vie était déjà meurtrie et que, dans son cœur, Renée ne sentait déjà plus filtrer de chauds rayons d'espoir. C'est son secret, pensa la jeune fille, et, près de cette douleur silencieuse, elle sentit pleurer la sienne si jalousement enfermée dans l'invisible blessure de son cœur déçu.

Renée, en effet, regardait sans voir, cherchant dans son courage l'apaisement dont elle avait un irrésistible désir, pour maîtriser la douleur qui la déchirait depuis qu'elle savait son rêve sans espérance. Au milieu de cette foule bruyante, elle cherchait un point quelconque d'intérêt pour l'arracher à la tristesse de ses pensées, elle cherchait un point de lumière pour éclairer l'ombre qui l'écrasait et lui donner la force de cacher le mal que venaient de lui causer les paroles de son amie.

En dépit de sa volonté, ses yeux gardaient la vision persistante du rêve lumineux qui l'avait éblouie, ils regardaient les débris d'espoirs, beaux jusque dans leurs ruines, qui avaient été pour elles de si fugitives ivresses, et elle ne pouvait plus les détourner de l'horizon où s'éteignait leur flambée.

Mais Gilaine ne devait pas savoir, et la pensée que son silence pouvait la trahir, l'arracha brusquement à sa rêverie. Elle se tourna vers son amie. Celle-ci, le regard perdu dans l'espace, songeait mystérieusement, paraissant avoir oublié la présence de Renée ; et cette dernière put voir, au coin des paupières immobiles, une larme que devrait indiscrètement un rayon de soleil.

Instinctivement, Renée comprit que, comme elle, Gilaine ai-

maît et souffrait, qu'elle pleurait aussi l'effondrement d'un rêve cher, et qu'elles portaient toutes deux le même poids de douleur morale.

Un nouvel arrêt du tramway ramena les jeunes filles à la réalité.

— Nous sommes arrivées, Gilaine, dit Renée en se levant. Et bientôt toutes deux se mêlèrent à la foule.

La vie reprenait maintenant ses droits impitoyables. Elle imposait ses obligations, et nul n'aurait pu soupçonner, quelques instants plus tard, en voyant les deux amies causer joyeusement au thé de Madame X., ce que leur sourire cachait d'amertume et de regrets.



VACANCES DE RÊVE

Fuir le bruit assourdissant de la grande ville, sa chaleur brûlante, la fièvre des affaires, et oublier, dans des jours de liberté délicieuse, les soucis, les ennuis, les luttes de chaque jour

« Sous les arbres verts, sous les arbres noirs,
Dans l'éclat du jour ou l'ombre des soirs

(DANIEL LESUEUR)

S'en aller dans un coin d'ombre, au creux d'une montagne, en face d'un lac bleu où se reflètent les troncs blancs des bouleaux, les silhouettes grises des saules, les pyramides vertes des sapins, au milieu des couleurs merveilleuses de la campagne, quand

« Tout donne son limpide éclat, ses douces poses ! »

(COMTESSE DE NOAILLES)

Boire l'air pur des matins voilés de rose et aspirer les senteurs parfumés qui flottent sous l'azur au gré du vent et

« Sur les champs de jeunes blés verts. »

(DANIEL LESUEUR)

Voir scintiller l'or du soleil dans les dentelles du feuillage et dans les perles de la rosée, sur le flot opalisé et sur le sable blond.

Regarder

« Les ombres des oiseaux dans les ombres des branches »,

(EDMOND ROSTAND)

écouter leur salut au jour nouveau, suivre leur vol léger dans la lumière limpide.

Marcher sur le velours des mousses, dans les grandes herbes, dans les sentiers aux lointains mystérieux, entre les fragiles fougères vertes,

« Parmi les rameaux emplis de chansons.

(DANIEL LESUEUR)

Écouter le murmure des choses, les frissons du vent dans la ramure, le bourdonnement des insectes dans les broussailles, le chant cajoleur de la source, l'appel de l'écho dans le silence endormi, et la voix de

L'immense Nature au fond des forêts »

(DANIEL LESUEUR)

S'attarder près des fleurs odorantes où se balancent les papillons ivres de parfums, dans les champs dorés, dans les taillis ensoleillés, devant l'horizon ardent de

« Ce chaud paysage d'été. »

Contempler la féerie des feux du couchant, le lac moiré de reflets orangés, les cîmes embrasées des monts. Voir s'éteindre le jour dans les ombres mauves du crépuscule et, dans le recueillement du soir, voir luire la première étoile au firmament liseré d'argent, quand

« Tout chante et tout écoute et tout aime à la-fois. »

(V. Hugo)

Sentir se blottir dans ses cheveux les soupirs de la brise et sur son front courir sa tiède haleine. Sentir frémir dans l'espace infini, les souffles purs qui portent les trémolos du rossignol

« Vers ce mystérieux et sublime lointain. »

(JEAN RICHEPIN)

Se reposer dans la paix de la solitude, ne plus sentir le fardeau du labeur ardu, goûter l'exquise douceur d'une trêve heureuse, retremper son courage dans la splendeur de l'embellie, oh ! la joie des douces, des bonnes vacances qui

« Résonne dans le cœur comme un écu d'argent ».

(PIERRE AGUÉTANT)

PERPLEXITÉ

Lucile était fort perplexe. Depuis que l'aveu d'amour de Simon était venu frapper à son cœur, tout un essaim de pensées tourbillonnait devant elle. Mais de quelque côté qu'elle les envisageât, aucune ne lui présentait le charme qu'avait idéalisé son rêve de jeune fille, et la situation restait plus compliquée que jamais.

Le cœur frémissant d'émotion, la jeune fille avait attendu l'Amour dans la ravissante clarté des lumières printanières. Il aurait, croyait-elle, la douceur du zéphyr et la profondeur du mystère. Il viendrait à elle harmonieux, charmeur et enivrant, papillon gracieux aux ailes teintées d'or et de flamme, ne butinant qu'au cœur des roses. Son imagination avait créé un décor poétique au rêve enchanteur. Elle avait revêtu celui qui devait être LUI, des qualités brillantes des plus séduisants héros de romans. Mais elle avait compté sans la réalité.

Ainsi, elle avait rêvé d'un blond, Simon était brun ; elle aimait les yeux bleus, Simon avait les yeux noirs. Lorsqu'elle songeait au moment délicieux que serait celui de ses fiançailles, c'était toujours une main blanche et douce qui glissait la bague à son doigt, et la vision, souvent évoquée, avait fortifié dans son cœur l'espoir palpitant de sa réalisation.

Et voici que la scène changeait. De grosses mains, brunies et durcies par le travail de la terre, lui offraient cette chose exquise que ne semblaient pouvoir tenir élégamment les doigts trop lourds. Le charme du geste en était brisé !

Le fracas du rêve qui croûlait étourdissait Lucile ; la poussière des débris l'aveuglait. Un vent froid entrechoquait ses illusions, effaçait la féérique splendeur de son rêve sous d'immenses nuages noirs et la faisait frissonner. Ce tableau devenait soudain banal et prosaïque. Tous les jolis détails rêvés et attendus s'évanouissaient comme une fumée, et la jeune fille regardait tristement la silhouette du charmant inconnu qui devait être LUI, s'estomper vaguement dans un lointain brumeux, voilant la lumière limpide de l'horizon.

La perplexité de Lucile devenait une souffrance. Pour la première fois, la réalité se plaçait entre son rêve et son cœur. Sans en chercher la raison, ce contact lui était cruel et embrouillait les choses. Elle ne retrouvait plus rien des circonstances émouvantes entrevues ou vécues dans ses moments de rêverie. L'Amour était venu sans passer

par le sentier fleuri que lui avait préparé son imagination. Et parce qu'il arrivait ainsi à l'improviste, dépouillé des attraits merveilleux dont elle l'avait paré, Lucile ne le reconnaissait plus. Elle hésitait à lui sourire, à lui tendre les mains, à reconnaître en lui l'hôte désiré et attendu.

Dans son esprit, des considérations étranges et tenaces dressaient leurs obstacles, semblables à ces montagnes qui barrent parfois la route aux voyageurs et les font hésiter à franchir leur passage difficile. Désemparée, Lucile n'avait pas le courage d'écarter les brumes du rêve pour laisser jaillir le rayonnement du bonheur.

La jeune fille leva la tête et tourna son regard vers le lac que le soleil couchant constellait d'étoiles. Il était beau comme son rêve, troublant comme lui ; il la fascinait. Mais le splendide rutile : ent d'or s'éteignait déjà. Le flot argenté se fondait dans les nuances opalines si joliment mêlées aux lueurs des dernières étincelles qui pâlissaient à l'horizon, et le lac reprenait graduellement sa belle couleur d'azur.

Avec le premier recueillement du soir, la jeune fille sentait un calme bienfaisant descendre en elle, donner un aspect nouveau aux choses qui l'entouraient et changer le cours de ses pensées. Elle sentait sourdre en elle une sève nouvelle, un nouveau sillon s'ouvrait dans son cœur et se gonflait de pousses neuves, d'ardents rayons réchauffaient les prémices de la moisson nouvelle, et ces rayons venaient... du cœur de Simon. Simon! murmura doucement Lucile, s'abandonnant à la clarté chaude et prenante qui l'enveloppait. La forteresse des illusions croûlait ; sous l'influence des pensées apaisantes, la trame légère et fragile des idées romanesques venait brusquement de se rompre !

Maintenant, des flots de lumière semblaient entourer la jeune fille. Elle souriait en découvrant que Simon tenait précisément dans ses mains, brunies et durcies par le travail de la terre, le gracieux papillon aux ailes teintées d'or et de flamme qu'elle avait jusqu'ici vainement cherché.

ROSIERS EXILÉS

à Vous.

La nuit est pure, le ciel resplendissant d'étoiles. La lune borde l'horizon d'une lumière d'or et pare la terre de ses rayons. Les nids sont endormis, les champs sommeillent, les fleurs rêvent, tout repose dans l'immense silence.

Seuls deux petits rosiers veillent dans la nuit, tristement penchés l'un vers l'autre.

— Sais-tu où nous sommes ? demande plaintivement l'un deux.

— Non, soupire l'autre, Je ne connais pas ce pays. Tout est étroit ici ; regarde, nous sommes entourés de maisons, de clôtures et d'arbres. Peux-tu respirer, toi ?

— Non, tout me semble lourd ! Et dans un sanglot la petite voix tremblante continue : As-tu encore mal, toi ? Moi je suis tout meurtri !

— Moi aussi, murmure son compagnon ; mes blessures sont cuisantes du sang chaud qui les brûle.

— Tout nous est étranger ici ; vois comme le ciel est pâle et les étoiles petites. Des ombres immenses et étranges s'allongent tout autour de nous... cela me fait peur !

— Moi aussi je tremble. Et je pleure notre voûte de saphir fleurie d'étoiles ! l'espace où flottent les souffles parfumés ! les cîmes dentelées de nos montagnes ! l'étreinte maternelle de la terre qui nous vit naître !

— Chez nous, la voix des choses m'était familière. J'aimais celle des peupliers, l'hymne pieux des sapins, la cadence du flot frôlant la côte, le chant de la vague roulant sur le sable. Mais ici, je ne comprends rien.

— On nous a si brusquement arrachés au sol dont nous vivions, on a si cruellement tordu, déchiré et coupé les racines qui nous y attachaient pour nous emporter au loin, sans pitié pour notre douloureux exil, que la fièvre me dévore, et tant, que je ne sens plus la rosée me rafraîchir de la chaleur du soleil.

— La solitude est pesante ! Elle écrase mes pauvres branches que ne touche plus le souffle de la brise du soir, et je n'entends plus le chœur des voix nocturnes portées dans la baie par l'écho vibrant.

— Et le Saguenay dont nous n'entendons plus l'harmonieuse sérénade, dont nous ne voyons plus le splendide miroitement, le regrettes-tu comme moi ?

— Le Saguenay ! Oh ! c'est lui qui a bercé nos premiers ravissements, c'est lui qui a souri à notre première feuillaison et qui a recueilli les premiers parfums de nos premières fleurs. Dis, crois-tu que nous ne le reverrons plus ?

— Ah ! Je ne sais ! Dans le calme du soir, j'entends parfois fredonner le flot tout près d'ici ; mais son chant n'a ni ampleur, ni puissance. C'est une douceur à laquelle il manque la grandeur de l'Infini.

— Et les champs accrochés au flanc de la montagne, les pentes douces des sentiers verts, les longues tiges des herbes grimpées autour des pierres du cap que ceinture une blanche dentelle d'écume, le vieux moulin silencieux dressant ses ruines grises entre les grands arbres, toute cette beauté manque ici. Et ainsi privés de tout ce qui nous est cher, ne crois-tu pas qu'il nous vaudrait mieux mourir ?

— Mourir seuls, isolés, loin de tout ce que nous aimons ! et un profond soupir monte dans la nuit, juste au moment où un rayon de lune atteint les deux rosiers.

À la douceur de cette première caresse, les exilés lèvent la tête, tendant avidement leurs feuilles à la rosée qui attache délicatement ses perles aux fleurs et aux feuillages. Le rayonnement enveloppe les jeunes plantes ; il fait resplendir la fine parure de gouttelettes dont la fraîcheur réveille enfin en elles le désir de vivre.

Et pour la première fois sur la terre étrangère, comme là-bas au cher pays lointain, les deux petits rosiers du Saguenay sentent que la sève monte en eux, rapide, forte et puissante.



VIEILLES CHANSONS

La jeune femme déposa le blond poupon dans son ber, près du fauteuil de la grand'mère penchée sur le bas de laine qu'elle tricotait. Déjà capricieux, le bébé se mit aussitôt à pleurer ; il agita désespérément ses petits pieds et leva ses menottes roses en un geste suppliant. Pour apaiser l'enfantine colère, doucement, l'aïeule se mit à bercer son petit-fils et à chanter

En roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule.

La vieille chanson calma le chagrin de l'enfant. Un dernier rayon de soleil, qui se faufilait dans la cuisine, fit un frange de perles des longs cils humides entre lesquels semblaient enchâssés deux beaux saphirs, et le sourire reparut au coin de la bouche mignonne.

Longtemps la grand'mère chanta pendant que la laine courait sur les aiguilles et que tournait le peloton dans la corbeille à ouvrage. Elle chanta les naïves chansons d'autrefois, depuis si longtemps mises au rancart par la mode aux incessants décrets, tous les vieux airs depuis longtemps oubliés dans certaines parties du pays. C'était la voix d'un passé délicieux que nous écoutions dans un silence fait d'émotion et de respect.

Chaque refrain animait le paysage et un tableau merveilleux se déroulait devant nous sur l'horizon bleu, coupé de montagnes.

A la claire fontaine
M'en allant promener

disait la voix tremblante. Et les mots appelaient le rire argentin de l'eau, l'ombre du chêne altier, le rossignol perché ! « sur la plus haute branche. »

Puis, la scène changeait. Mélancoliquement la voix continuait

Un canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant,
Des pays étrangers.

C'était la lourde tristesse de l'exil, le sourd clapotis de la vague plaintive, le frémissement des suprêmes regrets, auxquels succédait avec entrain

Malborough s'en va-t-en guerre,
Mironton, ton, ton,
Mirontaine...

et ce fut la vision rapide d'une haute tour, d'une belle dame en habits roses, d'une longue et vaine attente, d'une tombe couverte de lauriers.

Maintenant,

Il était un petit navire

jetait sa naïveté touchante sur ces choses tristes. Un grand mat, un jeune mousse anxieux, une fervente prière, un flot de petits poissons, une joie délirante dans un adoucissement de lumière.

Pour ne pas briser la chaîne joyeuse,

Nous irons au bois ma mignonette,
Nous irons au bois tous deux...

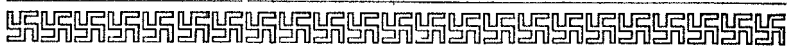
apportait la note tendre qui faisait surgir le sentier ombragé, l'en-

chevêtrément des ramées, les discrètes confidences dans le décor confus, à demi fondu dans les voiles violets du couchant où s'éteignait le crépuscule.

Les lointains brunissaient et prêtaient aux choses un air mystérieux qu'accroissaient les paroles emportées par le souffle léger du soir,

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot...

Ce fut comme un chuchotement. Assourdie, la voix sembla s'éloigner. Elle ne fut plus qu'un murmure, doux comme un bruissement d'ailes, près du ber où le blond poupon s'était endormi.



PEUR D'ENFANT

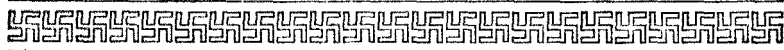
- Rita... j'ai peur.
- Moi aussi Lucette.
- Tu sais le fantôme... j'ai cru le voir en m'éveillant.
- C'est peut-être lui que j'ai entendu marcher.
- Tu l'as entendu marcher, Rita ? Parlons plus bas, il nous écoute peut-être.
- Lucette, j'ai peur.. j'appelle maman.
- Maman est sortie, balbutia Lucette tremblante.
- Il est méchant le fantôme puisque Mone en a peur, balbutia Rita à son tour.
- Entends-tu du bruit ? demanda tous bas Lucette.
- Oui, et je n'ose regarder, murmura Rita.
- S'il faisait soleil la nuit comme le jour, les fantômes ne viendraient pas sur la terre, soupira Lucette.
- Un sanglot monta à la gorge de Rita qui se pencha sur le lit de sa petite sœur.
- Tiens là, là... regarde Lucette... quelque chose remue dans le coin... Mone ! Mone ! appela l'enfant.
- Rita ! supplia Lucette, ne fais pas de bruit. Mone dit que cela fâche les fantômes.
- Pendant que, paralysées par la peur, les pauvres petites pleuraient silencieusement, les feuilles tremblaient au souffle de l'air frais en-

trant par la fenêtre ouverte qui en laissait percevoir le bruit, semblable au murmure d'une psalmodie lointaine.

La brise soulevait légèrement le rideau, et la broderie bleue des bonnes femmes en bonnet hollandais et des bonshommes en sabots, semblait animer la mousseline de personnages fantastiques. Elle glissait jusqu'aux deux petits lits blancs sur lesquels souriait un rayon de lune qui éclairait les deux mignonnes têtes d'enfant, l'une aux boucles brunes, l'autre aux mèches blondes. Elle les frôlait doucement comme pour sécher leurs joues humides de larmes ; elle les berçait pour endormir l'inquiétude de leurs cœurs apeurés, pour chasser le fantôme qui hantait leur imagination enfantine. Elle les berçait pour apaiser la peur de ces petites filles abandonnées aux terreurs de récits ridicules, et, pour éloigner ces visions affolantes, elle leur racontait des histoires merveilleuses.

Dans le calme du soir, dans la riche villa, seule la brise veillait près des enfants, chantant doucement pour les rendormir. Peut-être aussi chantait-elle pour ne pas pleurer. Car, elle plaignait les fillettes délaissées, si isolées au milieu de leur luxe et si moralement abandonnées ! Elle plaignait en elles tous ceux qui ignorent la douceur du sourire de la maman se penchant le soir pour les baiser au front ; les pauvres petits dont tant d'enfants envient souvent les plaisirs et les joies et qui, cependant, dans leur splendeur, ne connaissent pas la seule vraie richesse de ce monde : la sollicitude maternelle. Elle les plaignait en se souvenant d'autres enfants heureux dont elle avait bercé le sommeil, avant de venir effleurer ici la douceur pour laquelle elle se faisait tendre et bonne.

Et parce qu'elle avait pitié des pauvrettes soumises à l'influence déplorable qui détruit aveuglément les forces de ces jeunes âmes riches de confiance, la brise les plaignait en chantant. Faisant sa caresse plus douce, elle glissait entre les boucles brunes et les mèches blondes en les berçant au rythme de sa tendre psalmodie.



LE PARDON

— Papa, dit Roselyne, d'un air câlin, veux-tu je vais compter les lettres de ton courrier ?

Le père regarda la jolie blondine qui, pas plus haute que la grosse

poupée qu'elle tenait sous son bras, se haussait jusqu'à son bureau, la main tendue vers le paquet de lettres et de journaux qu'on venait d'apporter, et lui sourit.

— Combien y en a-t-il Lyne ?

Sans plus penser à sa poupée qui glissa sur le tapis, la petite fille se mit à compter.

— Onze, il y en a onze. Laquelle veux-tu que je te donne, papa ? Il y en a une longue, une plus grande, puis, une toute petite. Oh ! regarde comme l'écriture est jolie ! et courant jusqu'à son père, elle lui tendit la lettre.

Un pli barra soudain le front du peintre et ses yeux, tout à l'heure si doux, devinrent durs et sombres. Brusquement, il repoussa son chevalet, laissant tomber ses pinceaux. Sous l'empire d'une violente émotion, il saisit la lettre, la froissa et la jeta au panier. Puis, vivement, se frotta les mains comme pour engourdir la douleur d'une brûlure. Ce fut une minute d'indicible affolement pendant laquelle il oublia sa fille.

Terrifiée par l'air courroucé de son père, l'enfant restait figée devant lui, serrant dans ses mains tremblantes les lettres qu'elle avait si joyeusement apportées. Le lourd silence de la pièce semblait écraser cette fleur délicate à laquelle tout à coup manquait la rosée du sourire paternel, et, sur le gracieux visage, l'effroi mettait des blancheurs de lis. Un vif rayon de soleil, filtrant à travers la dentelle du rideau, jouait en scintillements d'or au fond des yeux apeurés, tout mouillés de larmes.

En se tournant vers Roselyne, le peintre saisit l'expression douloureuse du regard de l'enfant. Il sentit que l'explosion de sa secrète souffrance venait de l'atteindre en plein cœur et qu'elle y gravait à jamais, le premier triste souvenir de sa vie. Il souffrit intensément du mal de sa fille, car il venait de comprendre que, bientôt, il ne pourrait plus lui dissimuler l'horrible secret, que le prétexte d'un long voyage ne suffirait plus à lui expliquer l'absence de sa mère et que, tôt ou tard, une lettre révélatrice lui apprendrait la triste vérité.

Il se pencha sur Roselyne toujours immobile, la prit dans ses bras, mit un tendre baiser sur son front et la retint longtemps sur son cœur si lourd des larmes qu'il retenait. Dans un souffle, la petite voix douce implora :

— Papa, dis à maman de revenir, je veux l'embrasser.

Avec une naïveté cruelle, cette plainte réveilla inconsciemment le passé endormi sous les voiles du temps enfui. Elle résonna douloureusement dans l'âme du père dont la pensée, rapide comme l'é-

clair, sonda l'abîme au fond de laquelle la pénible situation allait entraîner dans quelques années le bonheur de Roselyne.

Comme des vagues tourmentées mugissant aux heures de tempête, il gronda en lui d'amers regrets que l'écho répéta longuement dans le vide de sa vie. La touchante supplication de l'enfant blottie dans ses bras, venait d'ébranler la froide intransigeance dans laquelle il s'était rigoureusement retranché, pour échapper à l'appel de l'amour qui pleurait en lui. Un souffle puissant déchira les épais voiles noirs de son aveuglement, et la limpide lumière jaillit à flots.

Plus tendre que la pitié, plus généreux que l'amour, le nouveau sentiment qui s'éveillait en lui se haussait jusqu'à la sublime grandeur du pardon. Il pardonnait l'accusation que dans un moment de folie ELLE avait si amèrement mêlée de cinglants reproches, accusation presque motivée par les apparences dont il s'était si peu préoccupé. Il pardonnait le moment de désespoir où, broyée par la souffrance, ELLE avait fui l'intolérable martyre, oubliant le berceau de son enfant.

La douceur du pardon faisait briller dans son âme une flamme de joie. Mais cette flamme éclairait maintenant la large blessure de DEUX cœurs unis par la loi d'amour et si tristement séparés ! Comme ils avaient chèrement payé l'heure d'orgueil qui avait brisé leur bonheur ! Comme ils avaient durement expié l'heure de colère qui avait produit le choc fatal ! Comme ils s'étaient mal aimés et mal compris !

Le peintre ramassa la pauvre lettre blanche et la tendit à Roselyne.

— Tiens, mignonne, ouvre-la toi-même.

Penché sur la tête blonde, les yeux embrouillés de larmes, il lut :

« Roselyne aura cinq ans demain. Oh ! ayez pitié de moi ! Permettez-moi d'embrasser mon enfant. Mon martyre n'est-il pas une expiation ? Je souffre tant ! Pardonnez à la mère malheureuse. »

Lentement, il porta la feuille satinée à ses lèvres et, avec un sourire radieux, il dit à l'enfant ravie : « Maman revient, Roselyne, demain tu l'embrasseras ».

SACRIFICE

à Marie

Vingt ans, une beauté remarquable, un avenir brillant, un bonheur paisible. Des jours joyeux, pleins d'espérance, chauds de soleil, riches de promesses. Des fleurs plein ses mains, des sourires plein ses yeux, des chansons plein son cœur. Une vie très douce de désirs comblés, une route claire, rayonnante d'amour, une jeunesse éblouissante, pure comme le cristal. Trésors de tendresse, paix du foyer, joies de la famille; rêves charmeurs, délicieuses illusions, silhouettes captivantes des lendemains merveilleux, harmonie de la quiétude et du bien-être, la vie n'a rien oublié de ce qui fait les jours doux et joyeux.

Pourtant toutes ces choses, réunies comme pour former les éléments d'un bonheur parfait, effleurent à peine la pensée de la jeune fille qui, debout sur la grève regarde

« ...ce firmament bleu dont la gloire allumée
(JEAN RICHPIN)

semble se refléter dans ses beaux yeux sombres.

Comme le peintre fixe sur la toile les paysages aimés qu'il doit bientôt quitter, afin d'en conserver la vision reposante, la jeune fille emplit son cœur de la beauté de l'horizon familial en face duquel, depuis deux ans, elle a mûri le projet qui, dans quelques jours, doit l'enlever à sa famille, à sa campagne. Elle attache son regard aux rayons opalins qui rosent les montagnes et flottent sur la mer, pour les fixer dans son âme et emporter, dans la ville lointaine où l'attend la grande famille des malheureux, quelque chose de plus que le souvenir de ces splendeurs : un rayon d'Infini qui fera plus sainte, la douce et pure charité.

Clamant les grandes lois du dévouement, la voix sublime a attiré la jeune fille, et l'union sainte des femmes qui dépensent leur vie en sacrifices et en abnégation, l'a irrésistiblement conquise. Elle n'a plus qu'un but : En haut ! et elle veut monter encore plus haut, là où le Divin Maître l'appelle.

Pour se préparer aux fonctions de la sœur de charité, aux derniers jours de mai, un peu tremblante, elle a paré elle-même la mère Flavie pour son dernier sommeil. Quelques semaines plus tard, à l'heure où les cloches chantaient l'Angelus du soir, elle a

pieusement enroulé le long chapelet brun aux doigts glacés du pauvre vieux Pierre. Et c'est près du lit d'agonie d'une mère de huit enfants, qu'elle a compris l'immense et tendre pitié qui l'appelait vers les orphelins et les abandonnés.

Avant que l'adieu l'enlève à tout ce qu'elle aime, la jeune fille est revenue à la chère solitude du petit cap qui a abrité ses heures d'angoisses et ses longues méditations. Elle a voulu revoir les montagnes et les bois, les grèves et les varechs, entendre rouler le flot sur le sable pailleté d'or, suivre le vol des mouettes dans l'air bleu, écouter les voix mystérieuses qui bruissent dans le silence.

Avant de les quitter, elle a voulu revoir les choses chères que son départ jette dans le passé et qui vont devenir les chers souvenirs de sa nouvelle vie.

« O les cieux différents ! les horizons nouveaux ! »

sur lesquels la charité fait flamboyer des clartés resplendissantes et qui fait que « rien ne lui pèse, rien ne lui coûte. »

Le cœur brisé, mais l'âme sereine, pour tout posséder, la jeune fille se donne sans mesure, forte de cet amour divin qui, « tel qu'une flamme vive et pénétrante, s'élance vers le ciel et ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles. »

Conduite par la douce charité, dans quelques jours elle partira pour la grande ville lointaine où elle va dépenser sa vie au service des malheureux, des orphelins, des mourants.

Et aux pauvres du Christ dont elle sera la sœur, la mère et la consolatrice, elle apporte des fleurs plein ses mains, des sourires plein ses yeux, des chansons plein son cœur.



UNE PAGE DU PASSÉ

Une matinée d'avril toute illuminée de soleil. Tout sourit et chante, c'est le renouveau qui produit ses beautés. Enivrées de cette fraîcheur matinale, les violettes ont comme un doux sourire au soleil qui les dore.

Partout la vie s'épanouit... c'est l'avril !

Dans la jolie maison de Pierre Haldès, une mignonne et frêle enfant vient de naître. Elle repose dans son berceau d'osier d'un som-

meil d'ange que sa mère contemple avec amour. L'aube première de cette vie nouvelle s'annonce riante et chaude. En descendant du ciel, on dirait que l'enfant a apporté comme un coin d'Infini qui se loge dans la chambre claire, et la mère attendrie, avec un élan passionné où passe toute sa tendresse, cette mère heureuse jette vers Dieu un cri suppliant : « Mon Dieu ! gardez-là ! Elle est à vous avant d'être à moi. »

Elle continue à prier pour la belle âme blanche qui va commencer la lutte de la vie, tandis qu'au dehors tout se réjouit sous la chaude balcine de la brise d'avril



Rose a dix ans. Elle est jolie à ravir avec sa bouche mignonne, ses lèvres roses, sa brune chevelure aux reflets d'or et ses grands yeux noirs où demeure une lueur étrange, quelque chose comme une mélancolie noyée d'ombre, qui ne peut disparaître même quand son cœur en fête fait monter à ses lèvres un doux refrain, une joyeuse chanson.

Elle a dix ans. Chaque saison nouvelle l'a charmé. Dans sa joie enfantine, éprise de la belle nature, Rose en goûte l'exquise beauté.

Aujourd'hui, c'est le jour de la première communion. Dans son extase, l'enfant entrevoit un séjour lointain, au vague souvenir, où son front était caressé de brises délicieuses et où un bruissement d'ailes l'entourait. Elle croit se souvenir... et transportée d'un irrésistible désir, Rose demande au bon Dieu qu'elle va recevoir, de la ramener au pays enchanté des harpes d'or. Dans cette âme d'enfant, tout un mystère s'agite. Elle a comme la nostalgie du retour dans son ancienne patrie !

Le moment solennel arrive. Pierre Haldès et sa femme sont là, émus et joyeux. Soudain, le cœur de la pieuse mère s'étreint à d'incompréhensibles craintes. N'a-t-elle pas cru voir des ailes immaculées s'agiter aux épaules de l'ange ?

« Mon Dieu ! murmure-t-elle, elle est à vous avant d'être à moi. »

Et cette prière plaintive monte vers le Seigneur, juste au moment où Rose reçoit le ciel dans son cœur, à la première ivresse de son alliance sublime.

Le soleil brillant de juin entre à flots dans la petite église, pendant que les feuilles satinées des grands arbres bruissent doucement.

**

Les années ont passé ! Le gracieux bouton s'est épanoui et Rose est maintenant dans toute la splendeur de ses dix-huit ans. Douce, pure et bonne, elle ignore l'épreuve qui brise et l'épine qui blesse. Elle est rose et reine, elle ne chante que l'azur et les fleurs. Mais son œil noir garde l'indéfinissable sceau de cette lueur étrange dont aucun bonheur, dont aucune allégresse ne peut diminuer la triste douceur !

Elle a aussi de doux rêves depuis qu'elle est la fiancée de Jean Darvel dont elle sera la femme en avril prochain.

Le soir des fiançailles, souriant à l'avenir que Dieu marque pour sa fille, la mère a redit la prière qu'elle fait à chaque événement solennel de la vie de son enfant. Dans le silence de la nuit, elle a crié à son Maître suprême : « Votre volonté, Seigneur, elle vous appartient plus qu'à LUI... plus qu'à moi. »

Et la neige de novembre, la première neige, tombe virginale sur la terre froide et noire.

**

C'est l'avril et ses mystères... c'est le sourire printanier... c'est la pluie de perles des cascades neigeuses.

Le soir teinte le ciel d'ombres mauves et, dans le silence des champs et des bois, le doux chant de l'oiseau s'éparpille en notes claires et harmonieuses.

Là-bas, au clocher du village, la cloche soudain vibre... elle se tait... vibre encore... arrête... et... recommence. Oh ! le glas !! La mort fait sa moisson... qu'elles doivent être belles ses gerbes !

Dans la maison de Pierre Haldès, on n'entend que des sanglots. Entre les cierges aux lueurs tremblantes, Rose repose, pâle et glacée au milieu d'une profusion de fleurs blanches.

Rose n'est plus ! Elle est partie pour le ciel en disant : « Je m'en vais, mais nous ne nous séparons pas. Aimez-moi bien toujours ! Et Jean, oh ! Jean ! je te laisse Dieu et les roses. »

Ses lèvres blanches sont rigides, mais ses yeux entr'ouverts ont gardé leur énigme insaisissable où s'ajoute un reflet de joie céleste.

Pauvre Rose ! morte à dix-neuf ans d'un mal étrange qui l'a emportée en trois mois et pour la guérir duquel on disait qu'il fallait du soleil.

Avril qui devait la parer de fleurs d'orangers a creusé sa tombe. Elle est retournée au pays des brises caressantes, des ailes frémissantes.

Elle dort !...

LE LONG DE LA RIVE

Sous de larges raies rouges striées de jaune et de rose, les lueurs du couchant baignent les champs et les lointains indécis. Elles enveloppent la croix du vieux clocher de pierre, se glissent sur le toit pointu de « La Maissonnette », humble voisine de la petite église sur laquelle depuis cinquante ans elle projette son ombre et, traversant les larges fenêtres, se suspendent aux blanches jacinthes que Simone vient de poser sur la table couverte de journaux et de revues.

Pensive, elle reste immobile devant les grappes parfumées soudain devenues brillantes, qui, dans ce coin ensoleillé, ajoutent le charme de leur beauté à la douceur des rayons, et, par leur blancheur, prolongent le reflet de vie en dominant, pour un moment, l'ombre grise qui tombe en s'alourdissant.

Malgré les derniers rayons qui posent doucement devant elle le scintillement de leurs feux, Simone sent une indicible tristesse l'étreindre, la meurtrir du poids de deux années de douleurs, d'angoisses, de souffrances. Oh ! son amour méconnu, trahi ! Souvenir à jamais identifié à sa vie et devenu son bourreau, le trait acéré qui la torture, l'étau où se brise son cœur !

Cette douleur a attaché à son beau regard la navrance de sa profonde tristesse et effacé le joyeux sourire des jours heureux. Et depuis lors, la frêle petite voile de la barque désarmée, est furieusement secouée par la brûlante rafale qui tente de la déchirer et de l'arracher à l'étreinte désespérée des mains cruellement blessées. La vie de Simone n'est plus qu'une agonie ! Et pourtant, avec un grand courage, chaque matin, elle recommence la lutte de chaque jour ; la lutte qui l'a meurtrie hier, l'accable aujourd'hui, la déchirera demain !

L'ombre grise atteint maintenant les jets d'or qui s'amincissent, et effleurent en passant la fine tête de marbre de la « Petite Liseuse » éternellement penchée sur sa page blanche, cette page sur laquelle demeurent intacts les mots qu'un soir y traça l'infidèle : « Pour toujours — Raymond », et près desquels, sans hésiter, heureuse enfant, elle avait ajouté : « A jamais — Simone. » Et dans le jour qui s'endort à la dernière caresse des derniers rayons, la jeune fille se penche sur ce dernier souvenir qui fait revivre l'instant suprême de son dernier bonheur.

Elle ne veut pas de lumière. La brunante lentement envahit

la pièce et lui est reposante. Le ciel bleu, le jardin fleuri de glaïeuls, l'horizon maintenant assombri d'une brume légère, derrière laquelle semblent palpiter les lueurs mourantes, l'attirent, la retiennent. Il lui semble qu'ils comprennent sa douleur, chaque jour plus profonde, et devenue ce soir une agonie plus torturante, plus déchirante que jamais.

Pourtant, elle a demandé la résignation, elle a accepté l'épreuve qui brisait à jamais tous les rêves de sa vie pour faire d'elle la pauvre petite épave flottant tristement le long de la rive. Mais elle le sait, son bonheur jamais plus ne luira sous aucun ciel. Raymond l'a emporté avec lui, sans retour !

Dans la grande pièce sombre, remplie du parfum des jacinthes, Simone n'est plus qu'une petite ombre invisible. Une à une, au ciel les étoiles ouvrent leur calice d'or, et aux alentours, partout aux fenêtres, pointent la lueur des lampes.

C'est l'heure des paisibles causeries dans le soir serein... Mais, le long de la rive de la vie, Simone est maintenant seule pour toujours !



DÉCEPTION

Depuis que tante Lucie lui a dit que bientôt elle aurait une jolie maman blonde pour l'aimer, la bercer et la choyer, tous les soirs, avant de s'endormir, Gilda fait pieusement cette naïve prière : « Mon petit Jésus, donnez-moi une maman bonne comme tante Lucie, bonne comme mon papa, bonne comme ma vieille Nanette. »

Comme rien de plus n'existe pour elle que ces trois tendresses qui l'entourent de leur douceur, tout son bonheur tient dans ce simple souhait formulé à l'heure du sommeil, au moment de l'émerveillement des rêves féériques. Et tandis que la petite tête brune s'enfonce dans le moelleux oreiller, tante Lucie baise doucement le front blanc sur lequel bientôt se penchera la jeune femme que son frère a choisie pour remplacer la mère de Gilda.

Cette jeune femme, c'est celle qui vient d'effleurer la joue de la mignonne enfant d'un si distrait baiser, que Lucie sent du froid au fond de son cœur plein d'une tendresse maternelle pour l'orphe-

line que son dévouement a fait sienne. C'est celle qui, adroitement, vient de repousser le geste de la délicate enfant habituée à la tendre étreinte de bras caressants, et dont la main nerveuse replace déjà la légère dentelle que les doigts roses de Gilda ont à peine touché.

Interdite et intimidée, la fillette n'ose plus avancer. Ses grands yeux bruns restent fixés sur cette jolie maman blonde qui a oublié de sourire à celle qui va devenir sa petite fille, et qui pourtant, là-bas, parle si doucement avec son papa.

Lucie, dont la douleur est intense, saisit la pauvre petite dans ses bras, comme pour la protéger contre l'antipathie de celle qui vient de refuser ce cœur rempli de la confiance candide de l'enfance, et elle va se réfugier tout là-bas, au fond de la pièce où une belle fougère les dérobera aux regards.

Avec des mots doux comme la brise et bas comme un murmure, tante Lucie berce câlinement l'enfant pour réchauffer l'âme délicate qui, pour la première fois, a eu froid ce soir, et qui en souffre sans pouvoir comprendre son mal. Sous ses baisers, elle ferme les grands yeux étonnés pour effacer la vision pénible de cette femme au cœur de glace que la grâce charmante de l'enfant n'a pas même attirée. Elle veut défendre son bien précieux et fragile, contre la blonde ennemie qui, maintenant, cause près de la fenêtre, confiant à une amie que, plus tard, après son mariage, elle trouvera bien le moyen d'éloigner l'enfant. Car, après tout, elle ne serait qu'un embarras et la priverait des fêtes brillantes de la prochaine saison.

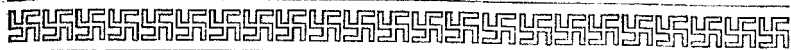
Brisée, tante Lucie n'entend plus la voix charmeuse qui continue, hélas ! à dire des choses cruelles du devoir sacré qu'elle trahit froidement et égoïstement, avant même d'en avoir les droits et les responsabilités. Ses larmes tombent sur la soyeuse chevelure bouclée, à la pensée de la pauvre mère qui n'a joui que des premiers sourires de sa fille, après avoir, cependant, rêvé pour elle une vie heureuse et douce au foyer qu'elle laissait, avant d'avoir prodigué à son enfant les trésors de son cœur maternel.

Il semble à Lucie que la morte frôle la fougère... qu'un soupir monte jusqu'à elle, en un sanglot étouffé. Elle penche la fillette endormie vers ce coin de verdure où son imagination ressuscite le passé, et elle murmure : « Ne crains rien. Je l'aimerai et la garderai pour toi, pour lui, toujours. »

Une main tremblante saisit la main de Lucie et l'élève jusqu'au front brûlant qui s'y appuie.

Près de sa sœur, le père de Gilda s'abandonne à la souffrance qui pleure dans son cœur, avant de défendre le bonheur de sa vie.

C'est la force agenouillée devant la faiblesse, lui demandant le secret du courage confiant et de la vaillante volonté, pour guérir la blessure mortelle de la déception qui vient de tuer son amour.



L'AMOUR DE LA TERRE

Ils étaient connus à l'école du village. Le petit garçon avait tout de suite remarqué la petite fille qui disait si gentiment : Bonjour mademoiselle », et attiré par la jolie voix enfantine, le premier, il lui avait souri. Une flamme légère avait rosé les joues satinées qu'ombrayaient délicatement les cils soyeux qui s'étaient aussitôt baissés sur le syllabaire. Mais, déjà, le sourire de la fillette avait répondu à celui du petit voisin qui l'avait trouvé délicieux, et qui ne devait plus l'oublier.

En fuyant, les années avaient fortifié l'amitié du petit écolier pour la jolie écolière ; si bien, que l'image gracieuse était devenue son inséparable compagne. Elle était intimement liée à sa vie, elle en devenait l'unique douceur. En sourdine, l'amour avait fait la conquête de ce cœur tout neuf... Augustin aimait Colombe ! Cependant, cette découverte resta le secret de ses vingt ans.

Le jeune homme avait compris depuis longtemps, que son avenir n'aurait jamais d'horizon plus resplendissant que celui du vieux coin de terre où il avait grandi, et que les voix du vieux sol natal et de la vieille maison familiale étaient les principaux, sinon les seuls facteurs de son bonheur.

Il aimait passionnément ses montagnes, sa rivière, sa baie, ses champs.

Dès l'aube, il aimait à écouter le murmure des choses qui s'éveillent. Il aimait à regarder poindre les flèches roses du soleil entre les cônes des sapins, à voir les gouttes de rosée perler l'herbe des prairies et les corolles délicates des fleurs.

Il aimait l'odeur des foin coupés, la senteur du trèfle, le parfum des aubépines, le vol des oiseaux dans l'air bleu, le bourdonnement des abeilles dans la clarté matinale.

Il aimait les taches blanches et brunes des troupeaux dans la verdure des prés, le gloussement des poules se grisant d'air salin, la blancheur des oies groupées sur la côte ensoleillée.

Il aimait la terre !

L'amour d'Augustin pour Colombe était né et avait grandi dans ce cadre rustique qu'il avait pour ainsi dire embelli. L'un complétait l'autre.

Mais hélas ! si le cœur de la jeune fille s'était pris, lui aussi, au charme de ce sentiment exquis, son ambition le dominait.

Colombe rêvait de la ville, de toilettes et de plaisirs. Elle écoutait distraitemment les projets de son ami qui bâtissait son bonheur à l'ombre des arbres centenaires où nichaient les hirondelles. Devant la beauté de la baie merveilleuse qu'il évoquait avec enthousiasme, l'imagination de Colombe n'évoquait que le tableau des randonnées joyeuses et des amusantes excursions d'une villégiature idéale. Le sourire, qui glissait sur ses lèvres, s'adressait moins au rêve d'amour qui ne faisait que l'effleurer, qu'au rêve ambitieux qu'elle caressait.

Augustin le comprit. Il avait senti, qu'inperceptiblement, la jeune fille avait creusé, entre eux, une infranchissable tranchée. Alors, bravement, son courage avait établi une digue puissante pour faire face à la lutte intime qui déchirait son cœur.

Rien, pas même son amour pour Colombe, lui ferait renier la terre généreuse qui lui offrait sa richesse en retour du travail qu'elle appelait et qu'il lui donnait largement. Il ne lui retirerait jamais sa confiance.

Il avait foi en sa force féconde, en ses promesses printanières, en la richesse des blés, en l'abondance des moissons. Il lui avait confié ses espoirs, elle les lui rendrait au centuple, et il lui semblait que la plainte douce des choses qui l'entouraient, plaidait la cause des traditions ancestrales, même qu'elle apaisait sa douleur.

L'éloquent plaidoyer avait révélé à Augustin que son bonheur exigeait le sacrifice de son amour incompris, parce qu'il y avait, dans sa tendresse profonde, un rayon d'infini que ne pouvaient porter des ailes d'oiseau ou de papillon, mais que seule une fleur des champs pouvait amoureusement enfermer dans sa fraîche corolle, puisque ses racines l'attachaient étroitement à la terre qu'il aimait.

OUBLI

Gérard secoua sa cigarette, et, sur la verdure des rosiers, la cendre s'attacha en minuscules flocons blancs. Entre les liserons qui couvraient à demi le balcon, comme pour rappeler au jeune homme sa fine saveur, un filet de fumée monta.

Gérard ne vit point, flottant dans l'espace, la légère dentelle doucement agitée par la brise, et son regard resta lointain, perdu dans la tiède nuit de juin qui berçait en silence la terre au repos.

En un rêve délicieux, sa pensée imageait un paysage de souvenirs aux reflets éblouissants, devant lesquels disparaissait la belle clarté de la lune, et la campagne étalait en vain la beauté de sa parure opaline.

C'est que, depuis le soir d'hiver où, vainqueur, l'amour burina des traits charmants et incrusta profondément un nom de femme au fond de son âme, comme en un vase précieux, Gérard portait dans son cœur l'exquise douceur du bonheur.

Dès lors, la radieuse vision de Marcelle avait voilé le passé et les visions séduisantes, mais fugitives, qui l'avaient jadis charmé. Elle avait effacé le premier rêve d'amour, les mots tendres murmurés à voix basse, les pages ardentes écrites à la lueur de la flamme qui embrasait alors le cœur où elle devait si tôt mourir ! Elle était tout de suite devenue le soleil de sa vie, et par un beau dimanche de mai, son heureuse fiancée.

Et maintenant, devenue l'Unique, fine et légère, appelée, admirée, la jolie silhouette charmait la rêverie de Gérard.

Mais, narquois, l'Amour soudain embruma le paysage de beauté et estompa le rêve merveilleux dans les lointains où chantaient les voix du soir.

Vivement, le jeune homme jeta sa cigarette depuis longtemps éteinte, et quitta le balcon.

* * *

A la même heure, dans la grande ville enfiévrée, seule dans son boudoir, Lina penchait sa tête blonde sur les pages d'amour qui, pendant deux ans, avaient été la joie de sa vie, anciennes chansons de tendresse murmurées par le cœur de Gérard à celui de sa petite amie d'enfance.

Une douceur tendre et prenante se dégageant des feuilles éparses,

comme un parfum, la grisa. Un instant, le bonheur passé palpita dans l'ombre. Tout rayonnant, il illumina l'heure du souvenir ; il enveloppa d'infini l'amertume des regrets et ressuscita les fleurs miraculeuses des joies profondes, meurtries par la douleur.

Ce fut un éblouissement, un frémissement de jeunesse en fleur sous la caresse d'un chaud soleil ! Puis... dans la source limpide de cette âme de jeune fille, la réalité jeta brutalement son dur caillou.

Lina frissonna. Ses mains froissèrent le froid papier qu'avaient réchauffé jadis les jets brûlants d'un amour éphémère, et le poids de l'oubli écrasa ce cœur de vingt ans sous les feuillets glacées.

Tremblante, Lina pencha le bougie sur les débris épars dans la cheminée, et dans le grand silence qui berçait la nuit, elle écouta, comme un glas, les sanglots du crépitement de la flamme.



MADAME AURÉLIE

Madame Aurélie avait habité cinquante ans la maison qu'elle venait de quitter pour n'y plus revenir.

Tout doucement, comme elle avait vécu, elle s'était endormie au parfum des derniers lilas et des premières roses, au milieu des belles vieilles choses anciennes auxquelles les années avaient donné un précieux cachet d'antiquité et que, par testament, elle léguait à une petite amie pauvre qu'elle savait les aimer et qui saurait les conserver.

Accourue au premier appel, Claire passa, comme en un rêve, les jours de tristesse et de deuil qui changeaient sa vie. Les heures lui furent d'abord pesantes de regrets et de solitude. Elle resta de longues semaines, indécise, inactive, surprise de cet héritage inespéré qui lui enlevait l'obligation de gagner péniblement sa vie.

Puis, peu à peu, elle goûta profondément la paix de sa maison, de son jardin, de ses acacias. Elle sentit bientôt l'âme inquiète des choses frôler la sienne, comme en quête de son amitié. Les voix inconnues lui devinrent familières ; bercée par leur murmure, elle les écouta longuement et se prit à leur charme.

Elle aima la solitude dont la paix profonde déblayait les ruines sous lesquelles avait agonisé son cœur et qui lui offrait une vie nou-

velle. Une douceur apaisante descendit en elle, une lumière rose s'attacha à l'horizon soudain dégagé des brunes froides qui, si longtemps, avaient intercepté les brillants rayons. Les lueurs, chaque jour grandissantes, devinrent les phares puissants d'une route nouvelle, et, silencieusement, la douleur de Claire glissa dans le passé, emportant les heures d'orage qui avaient dévasté sa jeunesse.

Un soir que les dernières roses s'effeuillaient mollement à la brise grisée de leurs derniers parfums, Claire emporta au jardin, le coffret d'acajou de Madame Aurélie, cherchant un peu de l'âme de sa vieille amie dans ces choses intimes qu'elle hésitait à toucher.

Deux calepins, un médaillon, quelques lettres jaunies reposaient sur le coussinet de satin rouge, près de photos à demi effacées, de débris de fleurs et de coupures de journaux. Sur une carte retenue au couvercle par un ruban, la main tremblante de la vieille dame avait écrit ces mots que attirèrent l'attention de la jeune fille : « A mesure que l'on vit, on apprend à pardonner davantage... et je pardonne... »

Les yeux de Claire s'attachèrent à la petite photographie collée sur le carton, au bas de la pensée sans doute souvent méditée, demandant à cet inconnu le mot du mystère qu'il lui découvrait, et, à cette souffrance apaisée, le secret de son calme. Elle avait un ardent désir de le connaître, pour réussir à maîtriser la révolte que soulevait parfois en elle l'agitation d'un flot d'amertume ; pour éloigner à jamais le grondement des vagues noires, roulant les épaves de son bonheur brisé.

Des larmes se pressaient sous ses paupières baissées, une lourde tristesse brisait son courage, le vertige la reprenait !

Pour y échapper, la jeune fille répéta la pensée qu'avait aimée madame Aurélie, cherchant à en comprendre le sens profond, le divin enseignement. Et elle écouta l'écho mystérieux que cette voix inconnue réveillait dans son cœur.

A demi effacé, le passé n'estompait plus que légèrement une fraîche floraison d'espoirs.

Ce fut l'apaisement.

Et pendant que les dernières roses s'effeuillaient mollement à la brise grisée de leurs derniers parfums, devant les étoiles qui trouaient les voiles bleus de la nuit, Claire apprit le pardon généreux qui seul pouvait achever la guérison de sa profonde blessure.

TROIS SOUHAITS

Les trois petites filles étaient descendues à la grève, attirés par les coquilles nacrées qu'elles y trouvaient et qu'elles amoncelaient en minuscules montagnes sur les crêtes desquelles couraient de fines leurs roses.

A l'aide de sable et de pierres, les fillettes construisaient des ponts, des phares, des tours, recouverts de colimaçons formant les décorations les plus originales.

— Je voudrais bâtir un moulin, dit Raymonde, mais je ne réussis pas à en poser les ailes, et, avec dépit, elle montra à ses compagnes les deux branches croisées qu'elle avait inutilement essayé d'accrocher aux roches.

— Moi, je ne puis faire tenir la lumière de mon phare, reprit Aurette. Veux-tu m'aider, Adèle ?

Pour toute réponse, la troisième fillette battit des mains, s'écriant :

— Regardez mon beau château !

— Un palais de fée ! s'exclama Aurette émerveillée des scintillements du soleil dans les gouttelettes restées attachées aux coquilles qui composaient les donjons et les tourelles.

De la capeline de toile que souleva son geste mutin, s'échappèrent les belles boucles noires de Raymonde qui agita une des branches qu'elle tenait encore, en disant :

— Et voici ma baguette ! Que demanderons-nous à sa puissance magique ?

Un air grave transforma soudain les visages rieurs. Ce fut comme un moment de recueillement mystérieux, une minute solennelle, décisive, jetant l'émoi dans ces cœurs d'enfant. Et, pendant un instant, seul le vol des oiseaux troubla le silence de ce coin solitaire, si joliment ombragé de saules.

Des visions merveilleuses ensoleillèrent vivement les désirs ardents qui s'éveillaient dans ces imaginations enfantines, séduites par le jeu enchanteur. Ce fut une révélation lumineuse, et de l'éblouissante clarté naquit leur premier rêve.

Ne pouvant analyser le nouveau sentiment éclos en elles, la flamme joyeuse attira les fillettes, et chacune s'en grisa.

— Moi, dit Adèle, je voudrais être belle, avoir de belles robes et de beaux chapeaux ; puis, me promener, m'amuser, et toujours être en vacances.

— J'aimerais mieux de beaux livres, de belles images, du papier, des pinceaux et des crayons, reprit Aurette. Toi, Raymonde, que demandes-tu ?

Une douceur tendre voila les yeux noirs de Raymonde qui murmura d'une voix émue :

— Je voudrais avoir beaucoup d'argent pour en donner à ceux qui sont pauvres et malheureux.

— Ah ! si une bonne fée pouvait nous entendre ! soupira Adèle. Mais l'exclamation d'Aurette arracha les fillettes à leur rêve.

— Adèle ! ton château s'écroule !

Déjà tout n'était plus que ruines ! Devant elles, il ne restait plus qu'une informe masse grise, sous laquelle, pêle-mêle, gisaient les belles coquilles roses.

La féerie s'était évanouie !

Les fillettes s'en consolèrent en inventant un nouveau plan et, joyeuses, se remirent à l'œuvre, sans se préoccuper de l'effondrement du fragile édifice qui entraînait avec lui l'éphémère splendeur de cette minute féérique. Les souhaits formulés chantaient dans leurs cœurs et, légers, tourbillonnaient devant elles, comme de fines lueurs roses.

C'est ainsi que tout le long de la vie, le lendemain répare le désastre de la veille.



LA PETITE VOISINE

Jean-Louis ouvrit la porte du jardin, fit quelques pas, et s'arrêta devant la maison blanche à la façade de laquelle flottait un large crêpe retenu par un nœud de satin blanc.

Une crispation douloureuse passa sur l'énergique visage du jeune homme qui resta immobile dans l'allée grise, perdu dans sa souffrance profonde. Il ne pouvait plus détacher son regard du paysage de souvenirs qu'éclairait l'ombre du soir mêlant ses teintes bleutées aux dernières lueurs pourpres, et enveloppant la campagne d'une brume violette.

L'émouvant réveil du passé soulignait les enluminures de rêve du livre des joies exquises, sur lequel la mort avait posé son sceau

et qu'elle venait de fermer à jamais, comme ces beaux missels précieux que jamais plus ne touchera la main familière.

Jean-Louis crut voir devant lui, les pétales flétris de toutes les fleurs qu'il avait effeuillées en aveugle, sans en saisir la splendide beauté, fleurs qui, jamais plus, ne reflleuriraient au doux sourire de la petite voisine partie pour ne plus revenir. Et il sentit que la plus grande douceur de sa vie s'ensevelissait dans la tombe qui se fermerait demain.

Il lui sembla que, comme lui, les choses pleuraient dans le silence du soir, et qu'aux siens s'unissaient les regrets du vieux puits, des vieux pommiers, du vieux jardin qu'avait aimés la jeune fille. Il ressentit profondément l'impression qu'une morne tristesse était attachée à tout ce qui l'entourait, que l'air qu'il respirait en était saturé, et qu'elle flotterait désormais dans les matins drapés de rose ou de gris, sous le ciel rayonnant ou voilé, au dessus des champs de moissons ou de neige. Il comprit qu'aucun amour n'effacerait jamais la pure vision de lumière que lui léguait la gracieuse fée blonde ; que le vide de son cœur était si profonde que la mer même ne pourrait le combler ; que jamais rien ne lui vaudrait les trésors de l'idéale tendresse aux parfums de lis, dont la mort le constituait le gardien.

Un souffle léger agita le long crêpe qui effleura le bras du jeune homme.

Jean-Louis frissonna, et avant d'entrer, soulevant le magnifique lierre qu'il portait devant les étoiles qui perçaient l'azur, lentement, il se découvrit comme pour faire hommage de sa fidélité à l'âme de la morte. Puis, s'arrachant à sa douloureuse rêverie, il entra.

Entourée d'une jonchée de muguets et de narcisses, de gerbes de lilas blancs et de lis qui, lourds de parfum, s'inclinaient vers elle, encore souriante malgré l'étreinte glacée de la mort, Marie, la petite voisine, dormait son dernier sommeil.

Jean-Louis s'agenouilla près d'elle, déposa à ses pieds le lierre dont il déroula la longue tige. Pieusement, en un geste touchant, il en enlaça la frêle petite morte qui, demain, allait emporter sans retour la fraîcheur exquise et unique de son premier amour.

Et, la tête enfouie dans les feuilles vertes, Jean-Louis pleura.

JOSETTE

Depuis huit mois déjà, la mort a fermé les grands yeux bleus de Josette et en a éteint la flamme mystérieuse.

L'implacable faucheuse a lentement meurtri la jolie fleur blanche dont elle a glacé la sève printanière, et dans la beauté de ses vingt ans, Josette s'en est allée sans retour !

De mourir sans revoir son vieux clocher natal et sa belle campagne, de ne point mourir dans la petite chambre claire de la maison blanche de la ferme tant aimée, tant regrettée, Josette a beaucoup souffert.

La pauvre enfant savait qu'elle mourait de la nostalgie de la verdure, des oiseaux et des fleurs. Elle savait que le passé des années heureuses faisait ses souvenirs très lourds, qu'il pesait sur son cœur et qu'il l'étouffait. Mais jamais elle ne laissa soupçonner la cause de son mal. Seule, une page écrite quelques jours avant sa mort, révéla son poignant secret :

« Je sais que je vais mourir bientôt. Je ne peux plus marcher, j'ai à peine la force de tenir ma plume, et demain peut-être, je ne pourrai la reprendre. Je souris toujours lorsque papa vient m'embrasser le soir en rentrant de son ouvrage, ou que maman me regarde en refoulant les larmes que je devine ; je souris afin de diminuer leur tristesse et de leur laisser encore un peu d'espérance.

André et Lyne les aiment bien, ils les consoleront. Mais je sais que les souvenirs raviveront souvent leur douleur, qu'ils rouvriront la plaie et la feront saigner... je sais tout ça. J'y songe tout le long du jour et durant mes nuits sans sommeil, et ces pensées me font mal.

Je le savais ! Et pourtant, je n'ai pu lutter contre mon regret. Je n'ai pu effacer de ma vie l'ombre de la chère vieille maison de mon enfance, ni arracher de mon cœur la douceur et le bonheur d'autrefois. Mon âme est restée avec les choses aimées, elle a vécu de beautés lointaines ; et de vivre ainsi, dans une solitude de regrets, de désirs, de souffrances, comme la lame qui use le fourreau, elle m'a brisée !

Je meurs de n'avoir pu oublier le beau ciel azuré de ma campagne, l'ensoleillement des jours d'été, les rayons moirés de la lune sur la neige scintillante, et les flots bleus de son lac. Je meurs du souvenir des pommiers en fleurs, des lilas blancs, du parfum des roses et des

champs verts. Je meurs à vingt ans, quand, là-bas, la vie aurait été belle et saine si j'avais pu respirer l'air pur, si j'avais pu chanter avec les oiseaux, si j'avais pu aimer l'amour de mon rêve ! »

Et sur la dernière page, comme dernier adieu, deux lignes :

« Lorsque, hélas ! il faut s'en aller,

* On sourit pour cacher des larmes.

* *
* *

Accablés de chagrin, les parents de la petite morte sont revenus la pleurer dans la vieille maison de pierre, comme pour expier leur trahison envers la terre reniée et abandonnée en un moment de folie, pour la ville grise et enfumée qui, sans pitié leur a pris la gaieté, le bonheur et la vie de leur Josette.

Ils sont revenus, emportant comme un trésor le cahier gris, à la fine écriture tremblée, sur lequel s'était penchée l'ombre de la mort.

Ils sont venus demander à la douceur des souvenirs d'autrefois l'apaisement de leur mortelle douleur, afin de pouvoir porter leur cœur trop lourd de l'amer regret d'avoir laissé s'étioler à l'ombre, leur belle fleur de soleil.

Ils sont revenus, mais hélas ! Josette s'en est allée sans retour !



LA LÉGENDE DE LA SOURCE

La première, Suzanne se pencha sur la source limpide qui refléta sa joliesse de blonde.

— La belle source !

— Tu connais sa légende, Zanne ? demanda Jeanne dont maintenant le sourire se mirait près du sien dans l'eau cristalline.

— Une légende d'autrefois qui ne se raconte presque plus hélas ! dit Monique penchée à son tour au-dessus de l'onde souriant au groupe gracieux.

— Cependant, elle est toujours jolie, fit Jeanne.

— Oh ! raconte-la moi, demanda Suzanne.

— C'était il y a bien longtemps, commença la jeune fille, puisque notre village ne se composait alors que d'une humble chapelle de

bois au bord du lac, d'un moulin et de quelques maisonnettes aux toits de chaume. Tous les jours les fermiers des environs apportaient leur grain au moulin et, pour quelques heures, mettaient de l'animation dans ce coin paisible.

Le moulin était prospère. Dès le matin son tic-tac résonnait joyeusement et ne cessait que lorsque le crépuscule noyait le paysage sur lequel la silhouette blanche du moulin retenait une dernière clarté. Alors seulement, le meunier se reposait ; à sa porte sur le banc de pierre, durant la belle saison, l'hiver, en fumant sa pipe au coin du feu.

Le brave homme n'avait pour tout amour au monde, qu'une fille pour l'avenir de laquelle il faisait des rêves fous. Ce vaillant travailleur vivant heureux à l'ombre de son moulin, n'avait d'autre ambition que le bonheur de son enfant. Tout se résumait pour lui dans le rayonnement de cette belle jeunesse. Pour elle seule il désirait devenir riche, et comme on ne chômaît jamais au moulin, les écus s'empilaient rapidement.

Quand entre eux il était question d'avenir, après avoir bercé l'espoir de ses beaux projets, le meunier finissait toujours par dire : « Si ton choix est bon, petite, il sera le mien. ? Et Rose qui aimait déjà, se demandait : « M'aime-t-il ? »... Elle le demandait aux oiseaux aux fleurs, à la brise du soir, et, souvent, elle, venait jusqu'ici confier à la petite source chantante, le secret de son amour.

Un dimanche, alors qu'avec les cloches la nature chantait l'alleluia et que, charmeur, avril enveloppait de beauté la terre frémissante, en revenant de l'église Rose arrêta à la source.

Un cri de surprise échappa à la jeune fille penchée sur son bord comme pour lui dire de plus près un plus tendre bonjour. Entre les rayons qui tremblaient dans l'eau bleue, tout près de la sienne, une autre image se dessinait nettement. « Luc ! Oh ! Luc ! » murmura Rose.

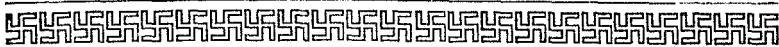
Mais déjà, tout était disparu. Comme soudainement tarie, la source n'offrait plus qu'une surface fleurie de ravissantes corolles blanches imprégnées des plus doux parfums printaniers. Et c'était pour elle que Luc les cueillait à pleines mains... c'était à elle que sa voix chaude disait : « Je vous les donne avec mon cœur, les acceptez-vous, Rose ? »

Ce fut pendant cette minute d'enchantement que Rose reçut l'aveu d'amour de celui qu'elle aimait.

Depuis lors, tous les ans le jour de Pâques, pendant une minute la source cesse de couler pour se couvrir de belles fleurs blanches.

Et la légende dit que celles qui ont la bonne fortune de pouvoir en cueillir sont assurées de se marier dans l'année.

Oh ! dit Suzanne songeuse, pour toutes celles dont le cœur s'ouvre délicieusement à l'amour, Rose a laissé ici un peu de son bonheur, et je comprends maintenant pourquoi la source est si belle.



LA BONNE AVENTURE

— Ta chance est proche, ne la laisse pas passer.

Aline tourna la tête comme gênée par le regard aigu de la bohémienne ; mais celle-ci pressa plus fortement entre ses doigts bruns, la petite main blanche qui tremblait comme une fleur tombée au milieu des feuilles mortes que glace le vent d'automne.

Elle regrettait le désir intense qui l'avait poussée à cette démarche. Elle sentait une flamme brûlante courir sur ses joues et sur son front ; elle avait honte d'avoir cédé à l'absurde curiosité qu'il avait conduite jusqu'à cette disense de bonne aventure, qui prétendait lire dans l'avenir et dont la promesse l'avait attirée.

Sans doute, le regard perçant de la femme lisait l'effroi sur le visage d'Aline, sans doute, elle devinait la frayeur de la jeune fille, car elle la fixait de ses yeux sombres qui semblaient échapper des étincelles.

Aline fit un effort pour dégager sa main, cherchant à fuir la force de ce regard scrutateur qui dominait le sien et qui fouillait froidement sa pensée. Il lui semblait que la vieille lisait les plus intimes secrets de son cœur, qu'elle disséquait ses sentiments, qu'elle s'emparait audacieusement de tout son être et que, devant elle, elle n'était plus qu'un misérable jouet que la bohémienne détaillait minutieusement, afin d'en saisir le mécanisme.

Un frisson l'agita qui fit tomber à ses pieds la fine écharpe de laine blanche qui couvrait ses épaules, et ce simple incident ajouta une nouvelle crainte à celles qui l'assaillaient déjà. Elle crut que son rêve venait de se briser au choc de cette étude violente, et que la masse blanche qui gisait là, devant elle, était les débris de son amour.

Un nuage voila les beaux yeux bruns aux brins d'étoiles et, chancelante, Aline saisit la toile rude de la tente.

Un sourire ironique plissa la lèvre mince de la gitane qui lui dit : « N'aie pas peur ; ma science, c'est le secret des astres que je possède comme toutes mes compatriotes. »

Oh ! cette science, comme elle venait de faire mal à la jeune fille qui avait écouté avec une véritable souffrance, la prophétie de la pythonisse ! Comme elle avait brusquement déchiré les illusions si délicieusement attachées à son ciel ! Comme elle avait placé son bonheur loin de son amour ! Et cette science cruelle qui avait lu l'avenir sur des pages noires, au milieu de chagrins, de malheurs, de jalousies, pour le nicher dans un bonheur final chèrement payé, cette science qui n'avait pas même entrevu l'idylle charmante dont Jacques est le héros et qui n'avait pas compris le tendre mystère qui la troublait, c'était celle qui venait de prédire qu'un grand brun venait vers elle, que cette rencontre aurait une grande influence sur sa vie.

« Ce sera ta chance... ne la laisse pas passer », avait dit la bohémienne

Un grand brun... et Aline pensa à la chevelure blonde de son fiancé, au guide sérieux et doux que pour elle allait devenir Jacques.

Cette pensée perça comme un soleil la froide grisaille qui l'enveloppait depuis quelques minutes. Sa gaieté se dégaga de l'étreinte d'angoisse et d'amertume qui l'avait étouffée, et un joyeux sourire mit sa douce lumière au fond de ses prunelles sombres.

Elle venait de comprendre que rien n'est plus éloigné de la vérité que cette prétendue connaissance de l'avenir, et que même les astres, qui parent si joliment la voûte céleste, ne peuvent révéler les secrets infinis du Maître suprême.



SOIR D'AUTOMNE

Le jour baissait ; à l'horizon les derniers reflets du soleil piquaient leurs étincelles d'or sur le voile rose du couchant.

Dans le jardin chantaient les premiers bruits du soir, et dans le feuillage sombre sur lequel tranchaient les feuilles rousses, les dahlias s'abritaient frileusement contre les souffles glacés d'octobre. Quelques nids déserts pendaient aux branches dépouillées et, doucement, le vent berçait les légers nuages blancs aux contours gracieux, semblables à des cygnes aux ailes ouvertes.

Près de la fenêtre aux rideaux levés, une vieille grand'mère regardait finir le jour dont les dernières lueurs s'opalisaient, effaçant lentement les nuances claires en une douceur de rêve qui prenait toutes les choses. Et cette douceur pénétrait jusqu'au fond de son âme brisée par la mort de son fils unique, de son âme si douloureusement meurtrie que même la profonde tendresse du petit Maurice ne pouvait plus la réchauffer, ni réveiller un regard joyeux dans ses yeux noirs où frémissait sans cesse la grande douleur qui l'étouffait.

Pourtant, elle l'aimait cet enfant de son enfant qui apportait sous son toit les derniers chauds rayons dont seule la pure clarté pouvait adoucir sa vieillesse. Elle le chérissait le petit être qui disait si tendrement : « Grand'mère », de la petite voix claire et douce qui lui rappelait la voix chérie de celui qu'elle n'entendait plus.

Elle adorait le petit homme de cinq ans qui alignait si gravement ses soldats de plomb, ses torpilleurs, ses chevaux, sans comprendre sa navrante torture, et qui, cependant, semblait respecter sa douleur en ne troublant pas sa rêverie. Mais elle souffrait horriblement la pauvre mère, et depuis l'éternelle séparation, elle buvait, jusqu'à la lie, la coupe d'amertume du sacrifice !

La beauté sereine du soir endormait les bois, les plaines, les grèves et les jardins. Elle descendait jusqu'en l'âme endolorie avec un charme exquis qui faisait maintenant de sa douleur, une recueillement pieux, doux et enveloppant. Un sourire rayonnait sur la blanche figure, comme ces reflets d'aurore qui parfois percent les brumes d'argent des matins d'automne et dorent le levant.

Étonné et ravi, le petit Maurice qui ne jouait plus, sentit comme une chaleur partir de l'ombre silencieuse et venir jusqu'à lui en un long jet de flamme. Tout heureux, l'enfant courut à sa grand'mère dont il entoura le cou de ses petits bras, il se blottit tout près, lui disant très bas : « Embrasse-moi, veux-tu ? »

Alors, étreignant sur son cœur l'unique bien qui lui restait ici-bas, le trésor que lui léguait son fils parti, la grand'mère comprit là combien il fallait de tendresse, d'amour et de joie, à cette petite âme d'orphelin qui, un jour, irait solitaire sur la grande route de la vie, abandonné peut-être lorsqu'elle ne serait plus là, et dont le cœur ardent absorberait toute l'existence.

Elle comprit qu'elle devait lui donner tout son cœur, toute sa vie, comme l'aurait fait le père qui avait rêvé d'un avenir magnifique pour celui que sa mère avait à peine entrevu ici-bas, alors que la mort la glaçait déjà et fermait ses yeux au bonheur de la terre.

Qu'il avait été court, le bonheur concentré dans le blanc berceau sur lequel avaient si tôt tombé les larmes brûlantes qui noyaient les plus beaux rêves, et où tremblait la petite vie nouvelle, fleur fragile déjà endeuillée !

Comme la grand'mère se souvenait de ce jour !

Et attirant plus près la belle tête brune, elle y posa longuement ses lèvres.

Le cœur plein de joie, dans son enfantine naïveté, Maurice lui demandait : « Grand'mère conte, conte Petit Poucet. »

Oubliant sa souffrance dans la paix consolante qui l'envahissait, dominant son émotion, la grand'mère commença le récit du conte qui charme l'enfance des petits canadiens.

Les grands yeux noirs brillaient comme les étoiles du firmament dont les feux venaient de jaillir en diamants sur l'azur sombre, car, l'enfant venait de recevoir de son aïeule, l'offrande sublime de toute elle-même, en un sacrifice incompris, il est vrai, mais qui mettait sur la page de cette vie finissante, un éblouissant rayonnement d'amour.



LA BUCHE DE NOËL

Longtemps, Jacqueline resta à la fenêtre, le regard perdu dans le lointain.

La nuit bleue était scintillante d'étoiles. La lune dorait les champs endormis, moirait de reflets chatoyants la parure blanche de la campagne et versait les rayons de la lumière sur la neige de la route.

— La nuit est claire et belle, se dit Jacqueline. Pourtant, il fait noir dans mon cœur ! et la jeune fille ne put retenir deux larmes qui mirent un brouillard d'argent au fond de ses yeux noirs.

L'histoire de Jacqueline était un poème d'amour et d'espérance écrit dans le coin bleu de ses rêves de jeunesse : Antoine l'avait aimée, elle avait aimé Antoine. L'amour s'était éveillé dans leurs cœurs comme s'éveille au mois de mai, la printanière floraison des muguets. Le temps ayant suivi son cours sans avoir, de sa main souvent cruelle, effleuré la fleur précieuse qui charmait leur vingt ans, Jacqueline était devenue la fiancée d'Antoine.

Avant de s'engager, la jeune fille avait loyalement déclaré à son ami que l'amour de la terre était la force de celui qu'elle lui portait, et que leur mariage n'aurait lieu que lorsqu'il aurait racheté la ferme paternelle, dont la longue maison blanche veillait là-bas, solitaire, sur le bord du chemin.

Pris soudain de la nostalgie des bonheurs d'autrefois, en mettant au doigt de Jacqueline sa bague de fiancée, Antoine avait promis que dans trois ans, la bûche de Noël brûlerait dans la cheminée de la grande salle de SA ferme.

Depuis trois ans, la jeune fille vivait de l'attente de cette veille de Noël. Et elle dont les semaines et les mois n'avaient jamais ébranlé la confiance, elle tremblait maintenant devant les quelques heures qui ajoutaient des craintes à son anxiété.

L'horloge sonna neuf heures. Le regard de Jacqueline chercha tristement la silhouette d'Antoine dans l'allée couverte de rayons. Rien ! Rien que l'ombre de la maison qui s'allongeait sur la blancheur du jardin.

Cette ombre pesa sur son cœur comme un brouillard glacé. L'horizon rose de son rêve pâlit, se fit lointain, à peine perceptible. En se dérobant, il parut sombrer dans un gouffre noir. Le cœur angoissé, la jeune fille tendit la main en avant comme pour saisir son bonheur qui fuyait.

Mais les chants de joie des grelots, au loin s'éparpillaient en sons argentins et venaient jusqu'à la jeune fille, lui apportant la douceur de l'apaisement. Ces voix joyeuses étaient maintenant pour elle des chants d'espérance, ceux mêmes de son rêve, et elle sourit.

— J'ai confiance, dit-elle avec ferveur. Antoine a promis...

* *

Onze heures. Les cloches sonnaient leurs joyeuses volées dans la nuit scintillante d'étoiles. Elles sonnaient la joie du monde entier, l'approche de l'heure de paix et d'amour qui, en cette nuit, descend sur la terre, comme autrefois sur les montagnes de Bethléem.

Elles sonnaient aussi le bonheur de Jacqueline, entre les mains de laquelle Antoine venait de glisser l'acte de rachat de la terre paternelle, en murmurant : « J'avais promis Jacqueline. Demain, la bûche de Noël brûlera dans la cheminée de NOTRE ferme. »

FIN.

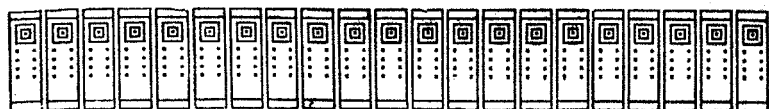


TABLE DES MATIÈRES

1. Le sourire maternel	11
2. Les berceaux	13
3. Les idées des petites filles	15
4. L'empreinte maternelle	16
5. La femme et le progrès	18
6. Les hiboux de l'ombre	19
7. La lecture	21
8. Les saluts	23
9. Elle	24
10. Fin d'année	26
11. Effeuiller des joies	27
12. L'illusion	29
13. Le bonheur des autres	31
14. Les petits chagrins	33
15. La recherche du bonheur	34
16. La culture des petites joies	36
17. Pensées de crépuscule	38
18. Réflexions	40
19. Le bonheur de vivre	41
20. Les couleurs de la vie	43
21. Réponse à une petite fille curieuse	45
22. Le 22 ^e	46
23. Béatrice Lapalme	48
24. Héroïque sacrifice	49
25. Ruines	51
26. Les Fées de Ville-Marie	52
27. La croix du chemin	54
28. La vieille maison grise	55
29. Les pauvres de joie	57
30. Où vont les barques ?	58
31. Départ d'oiseaux	60
32. Méditation	61
33. Les dernières voix de l'année	63
34. Le premier de l'an	64

35. Matin d'hiver	66
36. Sceptre brisé	68
37. Pourquoi ?	69
38. Le vieux frêne	71
39. Heure de lassitude	72
40. Nul ne songeait	74
41. Première épine	76
42. Tu ne sais pas	77
43. Pauvre Lorette ! Heureuse Ninette !	79
44. Le temps des roses	80
45. Marise	83
46. En tramway	84
47. Vacances de rêve	86
48. Perplexité	88
49. Rosiers exilés	90
50. Vieilles chansons	91
51. Peur d'enfant	93
52. Le pardon	94
53. Sacrifice	97
54. Une page du passé	98
55. Le long de la rive	101
56. Déception	102
57. L'amour de la terre	104
58. Oubli	106
59. Madame Aurélie	107
60. Trois souhaits	109
61. La petite voisine	110
62. Josette	112
63. La légende de la source	113
64. La bonne aventure	115
65. Soir d'automne	116
66. La bûche de Noël	118

